U d'/of OTTAWA
39003001930857

180

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

TOME 2.

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

PAR BOSSUET;

Depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Charlemagne.

TOME II.

BIBLIOTHECA

A PARIS,

CHEZ Mme VEUVE DABO,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N° 14.

1824.

D
21
.B74
1826
v.2

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

A M.GR LE DAUPHIN.

SECONDE PARTIE.

SUITE DE LA RELIGION.

I.

La Création et les premiers temps.

Le vrai dessein de cet abrégé n'est pas, monseigneur, de vous expliquer l'ordre des temps, quoiqu'il soit absolument nécessaire pour lier toutes les histoires, et en montrer le rapport : je vous ai dit que mon principal objet est de vous faire considérer dans l'ordre des temps la SUITE DU PEUPLE DE DIEU et celle DES GRANDS EMPIRES.

Ces deux choses roulent ensemble dans ce grand mouvement des siècles, où elles ont

pour ainsi dire un même cours : mais il est besoin, pour les bien entendre, de les détacher quelquefois l'une de l'autre, et de considérer tout ce qui convient à chacune d'elles.

Sur-tout la religion et la suite du peuple de Dieu considérée de cette sorte est le plus grand et le plus utile de tous les objets qu'on puisse proposer aux hommes. Il est beau de se remettre devant les yeux les états différents du peuple de Dieu sous la loi de nature et sous les patriarches ; sous Moïse et sous la loi écrite ; sous David et sous les prophétes ; depuis le retour de la captivité jusqu'à Jésus-Christ ; et enfin sous Jésus-Christ même, c'est-à-dire sous la loi de grace et sous l'évangile : dans les siècles qui ont attendu le Messie, et dans ceux où il a paru ; dans ceux où le culte de Dieu a été réduit à un seul peuple, et dans ceux où, conformément aux anciennes prophéties, il a été répandu par toute la terre ; dans ceux enfin où les hommes, encore infirmes et grossiers, ont eu besoin d'être soutenus par des récompenses et des châtiments temporels, et dans ceux où les fidèles, mieux instruits, ne

doivent plus vivre que par la foi, attachés aux biens éternels, et souffrant, dans l'espérance de les posséder, tous les maux qui peuvent exercer leur patience.

Assurément, monseigneur, on ne peut rien concevoir qui soit plus digne de Dieu que de s'être premièrement choisi un peuple qui fût un exemple palpable de son éternelle providence ; un peuple dont la bonne ou la mauvaise fortune dépendît de la piété, et dont l'état rendît témoignage à la sagesse et à la justice de celui qui le gouvernoit. C'est par où Dieu a commencé, et c'est ce qu'il a fait voir dans le peuple juif. Mais, après avoir établi par tant de preuves sensibles ce fondement immuable, que lui seul conduit à sa volonté tous les évènements de la vie présente, il étoit temps d'élever les hommes à de plus hautes pensées, et d'envoyer Jésus-Christ, à qui il étoit réservé de découvrir au nouveau peuple ramassé de tous les peuples du monde les secrets de la vie future.

Vous pourrez suivre aisément l'histoire de ces deux peuples, et remarquer comme Jésus-Christ fait l'union de l'un et de l'autre, puisque, ou attendu, ou donné, il a été dans

tous les temps la consolation et l'espérance des enfants de Dieu.

Voilà donc la religion toujours uniforme, ou plutôt toujours la même dès l'origine du monde : on y a toujours reconnu le même Dieu comme auteur, et le même Christ comme sauveur du genre humain.

Ainsi vous verrez qu'il n'y a rien de plus ancien parmi les hommes que la religion que vous professez, et que ce n'est pas sans raison que vos ancêtres ont mis leur plus grande gloire à en être les protecteurs.

Quel témoignage n'est-ce pas de sa vérité, de voir que, dans les temps où les histoires profanes n'ont à nous conter que des fables, ou tout au plus des faits confus et à demi oubliés, l'Écriture, c'est-à-dire sans contestation le plus ancien livre qui soit au monde, nous ramène par tant d'évènements précis, et par la suite même des choses, à leur véritable principe, c'est-à-dire à Dieu, qui a tout fait, et nous marque si distinctement la création de l'univers, celle de l'homme en particulier, le bonheur de son premier état, les causes de ses misères et de ses foiblesses, la corruption du monde et le déluge, l'origine

des arts et celle des nations, la distribution des terres, enfin la propagation du genre humain, et d'autres faits de même importance, dont les histoires humaines ne parlent qu'en confusion et nous obligent à chercher ailleurs les sources certaines!

Que si l'antiquité de la religion lui donne tant d'autorité, sa suite, continuée sans interruption et sans altération durant tant de siècles et malgré tant d'obstacles survenus, fait voir manisfestement que la main de Dieu la soutient.

Qu'y a-t-il de plus merveilleux que de la voir toujours subsister sur les mêmes fondements dès les commencements du monde, sans que ni l'idolâtrie et l'impiété qui l'environnoient de toutes parts, ni les tyrans qui l'ont persécutée, ni les hérétiques et les infidèles qui ont tâché de la corrompre, ni les lâches qui l'ont trahie, ni ses sectateurs indignes qui l'ont déshonorée par leurs crimes, ni enfin la longueur du temps, qui seule suffit pour abattre toutes les choses humaines, aient jamais été capables, je ne dis pas de l'éteindre, mais de l'altérer?

Si maintenant nous venons à considérer

quelle idée cette religion dont nous révérons l'antiquité nous donne de son objet, c'est-à-dire du premier être, nous avouerons qu'elle est au-dessus de toutes les pensées humaines, et digne d'être regardée comme venue de Dieu même.

Le Dieu qu'ont toujours servi les Hébreux et les chrétiens n'a rien de commun avec les divinités pleines d'imperfections et même de vices que le reste du monde adoroit. Notre Dieu est un, infini, parfait, seul digne de venger les crimes et de couronner la vertu, parcequ'il est seul la sainteté même.

Il est infiniment au-dessus de cette cause première et de ce premier moteur que les philosophes ont connu sans toutefois l'adorer. Ceux d'entre eux qui ont été le plus loin nous ont proposé un Dieu qui, trouvant une matière éternelle et existante par elle-même aussi-bien que lui, l'a mise en œuvre et l'a façonnée, comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage par cette matière et par ses dispositions qu'il n'a pas faites; sans jamais pouvoir comprendre que si la matière est d'elle-même, elle n'a pas dû attendre sa perfection d'une main étrangère; et que, si

Dieu est infini et parfait, il n'a eu besoin, pour faire tout ce qu'il vouloit, que de lui-même et de sa volonté toute-puissante. Mais le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde, il l'a fait tout entier dans sa matière et dans sa forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien ne l'avoit que lui seul. Il nous est représenté comme celui qui fait tout, et qui fait tout par sa parole, tant à cause qu'il fait tout par raison, qu'à cause qu'il fait tout sans peine, et que pour faire de si grands ouvrages il ne lui en coûte qu'un seul mot, c'est-à-dire qu'il ne lui en coûte que de le vouloir.

Et pour suivre l'histoire de la création, puisque nous l'avons commencée, Moïse nous a enseigné que ce puissant architecte, à qui les choses coûtent si peu, a voulu les faire à plusieurs reprises, et créer l'univers en six jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une nécessité ou par une impétuosité aveugle, comme se le sont imaginé quelques philosophes. Le soleil jette d'un seul coup, sans se retenir, tout ce qu'il a de rayons; mais Dieu, qui agit par intelligence et avec

une souveraine liberté, applique sa vertu où il lui plaît, et autant qu'il lui plaît : et comme, en faisant le monde par sa parole, il montre que rien ne le peine; en le faisant à plusieurs reprises, il fait voir qu'il est le maître de sa matière, de son action, de toute son entreprise, et qu'il n'a, en agissant, d'autre règle que sa volonté, toujours droite par elle-même.

Cette conduite de Dieu nous fait voir aussi que tout sort immédiatement de sa main. Les peuples et les philosophes, qui ont cru que la terre mêlée avec l'eau, et aidée, si vous voulez, de la chaleur du soleil, avoit produit d'elle-même, par sa propre fécondité, les plantes et les animaux, se sont trop grossièrement trompés. L'Écriture nous a fait entendre que les éléments sont stériles, si la parole de Dieu ne les rend féconds. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air, n'auroient jamais eu les plantes ni les animaux que nous y voyons, si Dieu, qui en avoit fait et préparé la matière, ne l'avoit encore formée par sa volonté toute-puissante, et n'avoit donné à chaque chose les semences propres pour se multiplier dans tous les siècles.

Ceux qui voient les plantes prendre leur

naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil pourroient croire qu'il en est le créateur. Mais l'Écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toutes sortes de plantes avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu seul.

Il a plu à ce grand ouvrier de créer la lumière avant même que de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres, parcequ'il vouloit nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires dont on nous a voulu faire des divinités n'avoient par eux-mêmes ni la matière précieuse et éclatante dont ils ont été composés, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits.

Enfin le récit de la création, tel qu'il est fait par Moïse, nous découvre ce grand secret de la véritable philosophie, qu'en Dieu seul réside la fécondité et la puissance absolue. Heureux, sage, tout-puissant, seul suffisant à lui-même, il agit sans nécessité comme il agit sans besoin; jamais contraint ni embarrassé par sa matière, dont il fait ce qu'il veut, parcequ'il lui a donné, par

seule volonté, le fond de son être. Par ce droit souverain, il la tourne, il la façonne, il la meut sans peine : tout dépend immédiatement de lui : et si, selon l'ordre établi dans la nature, une chose dépend de l'autre (par exemple, la naissance et l'accroissement des plantes de la chaleur du soleil), c'est à cause que ce même Dieu, qui a fait toutes les parties de l'univers, a voulu les lier les unes aux autres, et faire éclater sa sagesse par ce merveilleux enchaînement.

Mais tout ce que nous enseigne l'Écriture sainte sur la création de l'univers n'est rien en comparaison de ce qu'elle dit de la création de l'homme.

Jusques ici Dieu avoit tout fait en commandant [1] : « Que la lumière soit ; que le « firmament s'étende au milieu des eaux ; « que les eaux se retirent ; que la terre soit « découverte, et qu'elle germe ; qu'il y ait « de grands luminaires qui partagent le jour « et la nuit ; que les oiseaux et les poissons « sortent du sein des eaux ; que la terre « produise les animaux selon leurs espèces différentes. » Mais quand il s'agit de pro-

[1] Gen. I.

duire l'homme, Moïse lui fait tenir un nouveau langage : « Faisons l'homme, dit-il, à « notre image et ressemblance [1]. »

Ce n'est plus cette parole impérieuse et dominante ; c'est une parole plus douce, quoique non moins efficace. Dieu tient conseil en lui-même, Dieu s'excite lui-même ; comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre surpasse tous les ouvrages qu'il avoit faits jusqu'alors.

Faisons l'homme. Dieu parle en lui-même ; il parle à quelqu'un qui fait comme lui, à quelqu'un dont l'homme est la créature et l'image ; il parle à un autre lui-même ; il parle à celui par qui toutes choses ont été faites, à celui qui dit dans son évangile : « Tout ce « que le père fait, le fils le fait sembla- « blement [2]. » En parlant à son fils ou avec son fils, il parle en même temps avec l'Esprit tout-puissant, égal et coéternel à l'un et à l'autre.

C'est une chose inouie dans tout le langage de l'Écriture, qu'un autre que Dieu ait parlé de lui-même en nombre pluriel :

[1] Gen. 26.

[2] Joan. v, 19.

Faisons. Dieu même, dans l'Écriture, ne parle ainsi que deux ou trois fois ; et ce langage extraordinaire commence à paroître lorsqu'il s'agit de créer l'homme.

Quand Dieu change de langage et en quelque façon de conduite, ce n'est pas qu'il change en lui-même ; mais il nous montre qu'il va commencer, suivant des conseils éternels, un nouvel ordre de choses.

Ainsi l'homme, si fort élevé au-dessus des autres créatures dont Moïse nous avoit décrit la génération, est produit d'une façon toute nouvelle. La Trinité commence à se déclarer en faisant la créature raisonnable, dont les opérations intellectuelles sont une image imparfaite de ces éternelles opérations par lesquelles Dieu est fécond en lui-même.

La parole de conseil dont Dieu se sert marque que la créature qui va être faite est la seule qui peut agir par conseil et par intelligence.

Tout le reste n'est pas moins extraordinaire. Jusque-là nous n'avions point vu dans l'histoire de la Genèse le doigt de Dieu appliqué sur une matière corruptible. Pour former le corps de l'homme, lui-même prend

de la terre [1] ; et cette terre, arrangée sous une telle main, reçoit la plus belle figure qui ait encore paru dans le monde.

Cette attention particulière qui paroît en Dieu quand il fait l'homme nous montre qu'il a pour lui un égard particulier, quoique d'ailleurs tout soit conduit immédiatement par sa sagesse.

Mais la manière dont il produit l'ame est beaucoup plus merveilleuse : il ne la tire point de la matière ; il l'inspire d'en-haut ; c'est un souffle de vie qui vient de lui-même.

Quand il créa les bêtes, il dit : « Que l'eau « produise les poissons [2] » ; et il créa de cette sorte les monstres marins et toute ame vivante et mouvante qui devoit remplir les eaux. Il dit encore : « Que la terre produise « toute ame vivante, les bêtes à quatre pieds « et les reptiles. »

C'est ainsi que devoient naître ces ames vivantes d'une vie brute et bestiale, à qui Dieu ne donne pour toute action que des mouvements dépendants du corps. Dieu les tire du sein des eaux et de la terre. Mais

[1] Gen. ij, 7.

[2] Gen. j, 20, 24.

cette ame dont la vie devoit être une imitation de la sienne, qui devoit vivre comme lui de raison et d'intelligence, qui lui devoit être unie en le contemplant et en l'aimant, et qui, pour cette raison, étoit faite à son image, ne pouvoit être tirée de la matière. Dieu, en façonnant la matière, peut bien former un beau corps; mais en quelque sorte qu'il la tourne et la façonne, jamais il n'y trouvera son image et sa ressemblance. L'ame faite à son image, et qui peut être heureuse en le possédant, doit être produite par une nouvelle création : elle doit venir d'en-haut, et c'est ce que signifie ce souffle de vie [1] que Dieu tire de sa bouche.

Souvenons-nous que Moïse propose aux hommes charnels, par des images sensibles, des vérités pures et intellectuelles. Ne croyons pas que Dieu souffle à la manière des animaux : ne croyons pas que notre ame soit un air subtil ni une vapeur déliée ; le souffle que Dieu inspire, et qui porte en lui-même l'image de Dieu, n'est ni air ni vapeur : ne croyons pas que notre ame soit une portion de la nature divine, comme l'ont rêvé

[1] Gen. ij, 7.

quelques philosophes; Dieu n'est pas un tout qui se partage. Quand Dieu auroit des parties, elles ne seroient pas faites; car le créateur, l'être incréé ne seroit pas composé de créatures. L'ame est faite, et tellement faite, qu'elle n'est rien de la nature divine, mais seulement une chose faite à l'image et ressemblance de la nature divine; une chose qui doit toujours demeurer unie à celui qui l'a formée : c'est ce que veut dire ce souffle divin; c'est ce que nous représente cet esprit de vie.

Voilà donc l'homme formé. Dieu forme encore de lui la compagne qu'il lui veut donner. Tous les hommes naissent d'un seul mariage, afin d'être à jamais, quelque dispersés et multipliés qu'ils soient, une seule et même famille.

Nos premiers parents, ainsi formés, sont mis dans ce jardin délicieux qui s'appelle le Paradis: Dieu se devoit à lui-même de rendre son image heureuse.

Il donne un précepte à l'homme, pour lui faire sentir qu'il a un maître; un précepte attaché à une chose sensible, parceque l'homme étoit fait avec des sens; un précepte

aisé, parcequ'il vouloit lui rendre la vie commode tant qu'elle seroit innocente.

L'homme ne garde pas un commandement d'une si facile observance ; il écoute l'esprit tentateur, et il s'écoute lui-même au lieu d'écouter Dieu uniquement : sa perte est inévitable. Mais il la faut considérer dans son origine aussi-bien que dans ses suites.

Dieu avoit fait au commencement ses anges, esprits purs et séparés de toute matière. Lui, qui ne fait rien que de bon, les avoit tous créés dans la sainteté ; et ils pouvoient assurer leur félicité en se donnant volontairement à leur créateur. Mais tout ce qui est tiré du néant est défectueux : une partie de ces anges se laissa séduire à l'amour-propre. Malheur à la créature qui se plaît en elle-même, et non pas en Dieu ! elle perd en un moment tous ses dons. Étrange effet du péché ! ces esprits lumineux devinrent esprits de ténèbres : ils n'eurent plus de lumières qui ne se tournassent en ruses malicieuses. Une maligne envie prit en eux la place de la charité : leur grandeur naturelle ne fut plus qu'orgueil ; leur félicité fut changée en la triste consolation de se faire des compagnons

dans leur misère; et leurs bienheureux exercices, au misérable emploi de tenter les hommes. Le plus parfait de tous, qui avoit aussi été le plus superbe, se trouva le plus malfaisant, comme le plus malheureux. L'homme, que Dieu avoit mis un peu au-dessous des anges [1] en l'unissant à un corps, devint à un esprit si parfait un objet de jalousie : il voulut l'entraîner dans sa rébellion, pour ensuite l'envelopper dans sa perte. Écoutons comme il lui parle, et pénétrons le fond de ses artifices.

Il s'adresse à Ève [2] comme à la plus foible; mais, en la personne d'Ève, il parle à son mari aussi-bien qu'à elle : « Pourquoi Dieu « vous a-t-il fait cette défense ? » S'il vous a faits raisonnables, vous devez savoir la raison de tout : ce fruit n'est pas un poison; « vous « n'en mourrez pas. » Voilà par où commence l'esprit de révolte : on raisonne sur le précepte, et l'obéissance est mise en doute. « Vous serez comme des Dieux », libres et indépendants, heureux en vous-mêmes, sages par vous-mêmes : « vous sau-

[1] Psal. viij, 6.

[2] Gen. iij, 1, 4, 5, 6.

« rez le bien et le mal » ; rien ne vous sera impénétrable. C'est par ces motifs que l'esprit s'élève contre l'ordre du créateur et au-dessus de la règle.

Ève, à demi gagnée, regarda le fruit, dont la beauté promettoit un « gout excel- « lent. » Voyant que Dieu avoit uni en l'homme l'esprit et le corps, elle crut qu'en faveur de l'homme il pourroit bien encore avoir attaché aux plantes des vertus surnaturelles, et des dons intellectuels aux objets sensibles. Après avoir mangé de ce beau fruit, elle en présenta elle-même à son mari. Le voilà dangereusement attaqué. L'exemple et la complaisance fortifient la tentation : il entre dans les sentiments du tentateur si bien secondé ; une trompeuse curiosité, une flatteuse pensée d'orgueil, le secret plaisir d'agir de soi-même et selon ses propres pensées, l'attirent et l'aveuglent : il veut faire une dangereuse épreuve de sa liberté, et il goûte avec le fruit défendu la pernicieuse douceur de contenter son esprit : les sens mêlent leur attrait à ce nouveau charme; il les suit, il s'y soumet, et il s'en fait le captif, lui qui en étoit le maître.

En même temps tout change pour lui. La terre ne lui rit plus comme auparavant ; il n'en aura plus rien que par un travail opiniâtre : le ciel n'a plus cet air serein : les animaux, qui lui étoient tous, jusqu'aux plus odieux et aux plus farouches, un divertissement innocent, prennent pour lui des formes hideuses : Dieu, qui avoit tout fait pour son bonheur, lui tourne en un moment tout en supplice. Il se fait peine à lui-même, lui qui s'étoit tant aimé. La rébellion de ses sens lui fait remarquer en lui je ne sais quoi de honteux. Ce n'est plus ce premier ouvrage du créateur où tout étoit beau ; le péché a fait un nouvel ouvrage qu'il faut cacher. L'homme ne peut plus supporter sa honte, et voudroit pouvoir la couvrir à ses propres yeux. Mais Dieu lui devient encore plus insupportable. Ce grand Dieu, qui l'avoit fait à sa ressemblance, et qui lui avoit donné des sens comme un secours nécessaire à son esprit, se plaisoit à se montrer à lui sous une forme sensible; l'homme ne peut plus souffrir sa présence [1]. Il cherche le fond des forêts pour se dérober à celui qui faisoit auparavant

[1] Gen. iij, 8.

tout son bonheur. Sa conscience l'accuse avant que Dieu parle : ses malheureuses excuses achèvent de le confondre. Il faut qu'il meure : le remède d'immortalité lui est ôté ; et une mort plus affreuse, qui est celle de l'ame, lui est figurée par cette mort corporelle à laquelle il est condamné.

Mais voici notre sentence prononcée dans la sienne. Dieu, qui avoit résolu de récompenser son obéissance dans toute sa postérité, aussitôt qu'il s'est révolté le condamne, et le frappe, non seulement en sa personne, mais encore dans tous ses enfants, comme dans la plus vive et la plus chère partie de lui-même : nous sommes tous maudits dans notre principe : notre naissance est gâtée et infectée dans sa source.

N'examinons point ici ces règles terribles de la justice divine, par lesquelles la race humaine est maudite dans son origine : adorons les jugements de Dieu, qui regarde tous les hommes comme un seul homme dans celui dont il veut tous les faire sortir : regardons-nous aussi comme dégradés dans notre père rebelle, comme flétris à jamais par la sentence qui le condamne, comme bannis

avec lui, et exclus du paradis où il devoit nous faire naître.

Les règles de la justice humaine nous peuvent aider à entrer dans les profondeurs de la justice divine dont elles sont une ombre : mais elles ne peuvent pas nous découvrir le fond de cet abîme. Croyons que la justice aussi-bien que la miséricorde de Dieu ne veulent pas être mesurées sur celles des hommes, et qu'elles ont toutes deux des effets bien plus étendus et bien plus intimes.

Mais pendant que les rigueurs de Dieu sur le genre humain nous épouvantent, admirons comme il tourne nos yeux à un objet plus agréable. Sous la figure du serpent, dont le rampement tortueux étoit une vive image des dangereuses insinuations et des détours fallacieux de l'esprit malin, Dieu fait voir à Ève notre mère son ennemi vaincu, et lui montre cette semence bénite par laquelle son vainqueur devoit avoir la tête écrasée [1], c'est-à-dire devoit voir son orgueil domté, et son empire abattu par toute la terre.

[1] Gen. iij, 14, 15.

Cette semence bénite étoit Jésus-Christ fils d'une vierge, ce Jésus-Christ en qui seul Adam n'avoit point péché, parcequ'il devoit sortir d'Adam d'une manière divine, conçu non de l'homme, mais du Saint-Esprit.

Mais avant que de nous donner le Sauveur, il falloit que le genre humain connût, par une longue expérience, le besoin qu'il avoit d'un tel secours. L'homme fut donc laissé à lui-même, ses inclinations se corrompirent, ses débordements allèrent à l'excès, et l'iniquité couvrit toute la face de la terre.

Alors Dieu médita une vengeance dont il voulut que le souvenir ne s'éteignît jamais parmi les hommes : c'est celle du déluge universel, dont en effet la mémoire dure encore dans toutes les nations, aussi-bien que celle des crimes qui l'ont attiré.

Que les hommes ne pensent plus que le monde va tout seul, et que ce qui a été sera toujours comme de lui-même. Dieu, qui a tout fait, et par qui tout subsiste, va noyer tous les animaux avec tous les hommes, c'est-à-dire qu'il va détruire la plus belle partie de son ouvrage.

Il n'avoit besoin que de lui-même pour

détruire ce qu'il avoit fait d'une parole : mais il trouve plus digne de lui de faire servir ses créatures d'instruments à sa vengeance, et il appelle les eaux pour ravager la terre couverte de crimes.

Il s'y trouva pourtant un homme juste. Dieu, avant que de le sauver du déluge des eaux, l'avoit préservé par sa grace du déluge de l'iniquité. Sa famille fut réservée pour repeupler la terre, qui n'alloit plus être qu'une immense solitude. Par les soins de cet homme juste, Dieu sauve les animaux, afin que l'homme entende qu'ils sont faits pour lui, et soumis à son empire par leur créateur.

Le monde se renouvelle, et la terre sort encore une fois du sein des eaux : mais, dans ce renouvellement, il demeure une impression éternelle de la vengeance divine. Jusqu'au déluge toute la nature étoit plus forte et plus vigoureuse : par cette immense quantité d'eaux que Dieu amena sur la terre, et par le long séjour qu'elles y firent, les sucs qu'elle enfermoit furent altérés; l'air, chargé d'une humidité excessive, fortifia les principes de la corruption; et, la première constitution de l'univers se trouvant affoiblie, la vie

humaine, qui se poussoit jusques à près de mille ans, se diminua peu à peu : les herbes et les fruits n'eurent plus leur première force, et il fallut donner aux hommes une nourriture plus substantielle dans la chair des animaux.

Ainsi devoient disparoître et s'effacer peu à peu les restes de la première institution; et la nature changée avertissoit l'homme que Dieu n'étoit plus le même pour lui depuis qu'il avoit été irrité par tant de crimes.

Au reste, cette longue vie des premiers hommes, marquée dans les annales du peuple de Dieu, n'a pas été inconnue aux autres peuples, et leurs anciennes traditions en ont conservé la mémoire [1]. La mort qui s'avançoit fit sentir aux hommes une vengeance plus prompte; et, comme tous les jours ils s'enfonçoient de plus en plus dans le crime, il falloit qu'ils fussent aussi, pour ainsi parler, tous les jours plus enfoncés dans leur supplice.

Le seul changement des viandes leur pouvoit marquer combien leur état alloit s'empirant, puisqu'en devenant plus foibles, ils

[1] Maneth. Beros. Hestiæus. Nic. Damas. et al. apud Joseph. ant. j, ʒ. Hesiod. op. et di.

devenoient en même temps plus voraces et plus sanguinaires.

Avant le temps du déluge, la nourriture, que les hommes prenoient sans violence dans les fruits qui tomboient d'eux-mêmes, et dans les herbes qui aussi-bien séchoient si vite, étoit sans doute quelque reste de la première innocence et de la douceur à laquelle nous étions formés. Maintenant pour nous nourrir il faut répandre du sang, malgré l'horreur qu'il nous cause naturellement; et tous les raffinements dont nous nous servons pour couvrir nos tables suffisent à peine à nous déguiser les cadavres qu'il nous faut manger pour nous assouvir.

Mais ce n'est là que la moindre partie de nos malheurs. La vie déjà raccourcie s'abrège encore par les violences qui s'introduisent dans le genre humain. L'homme, qu'on voyoit dans les premiers temps épargner la vie des bêtes, s'est accoutumé à n'épargner plus la vie de ses semblables. C'est en vain que Dieu défendit aussitôt après le déluge de verser le sang humain; en vain, pour sauver quelque vestige de la première douceur de notre nature, en permettant de

manger de la chair des bêtes, il en avoit réservé le sang[1]; les meurtres se multiplièrent sans mesure[2]. Il est vrai qu'avant le déluge Caïn avoit sacrifié son frère à sa jalousie[3]; Lamech, sorti de Caïn, avoit fait le second meurtre; et on peut croire qu'il s'en fit d'autres après ces damnables exemples: mais les guerres n'étoient pas encore inventées. Ce fut après le déluge que parurent ces ravageurs de provinces, que l'on a nommés conquérants, qui, poussés par la seule gloire du commandement, ont exterminé tant d'innocents. Nemrod, maudit rejeton de Cham maudit par son père, commença à faire la guerre seulement pour s'établir un empire[4]. Depuis ce temps l'ambition s'est jouée sans aucune borne de la vie des hommes: ils en sont venus à ce point de s'entre-tuer sans se haïr: le comble de la gloire et le plus beau de tous les arts a été de se tuer les uns les autres.

Voilà les commencements du monde,

[1] Gen. ix, 4.
[2] Ibid. iv, 8.
[3] Ibid. 23.
[4] Ibid. x, 9.

tels que l'histoire de Moïse nous les représente : commencements heureux d'abord, pleins ensuite de maux infinis; par rapport à Dieu, qui fait tout, toujours admirables; tels enfin que nous apprenons, en les repassant dans notre esprit, à considérer l'univers et le genre humain toujours sous la main du créateur, tiré du néant par sa parole, conservé par sa bonté, gouverné par sa sagesse, puni par sa justice, délivré par sa miséricorde, et toujours assujetti à sa puissance.

Ce n'est pas ici l'univers tel que l'ont conçu les philosophes, formé, selon quelques uns, par un concours fortuit des premiers corps, ou qui, selon les plus sages, a fourni sa matière à son auteur, qui par conséquent n'en dépend, ni dans le fond de son être, ni dans son premier état, et qui l'astreint à certaines lois que lui-même ne peut violer.

Moïse, et nos anciens pères, dont Moïse a recueilli les traditions, nous donnent d'autres pensées. Le Dieu qu'il nous a montré a bien une autre puissance : il peut faire et défaire ainsi qu'il lui plaît ; il donne des lois à la nature, et les renverse quand il veut.

Si, pour se faire connoître dans le temps

que la plupart des hommes l'avoient oublié, il a fait des miracles étonnants, et a forcé la nature à sortir de ses lois les plus constantes, il a continué par-là à montrer qu'il en étoit le maître absolu, et que sa volonté est le seul lien qui entretient l'ordre du monde.

C'est justement ce que les hommes avoient oublié : la stabilité d'un si bel ordre ne servoit plus qu'à leur persuader que cet ordre avoit toujours été, et qu'il étoit de soi-même; par où ils étoient portés à adorer ou le monde en général, ou les astres, les éléments, et enfin tous ces grands corps qui le composent. Dieu donc a témoigné au genre humain une bonté digne de lui, en renversant dans des occasions éclatantes cet ordre qui non seulement ne les frappoit plus parcequ'ils y étoient accoutumés, mais encore qui les portoit, tant ils étoient aveuglés, à imaginer hors de Dieu l'éternité et l'indépendance.

L'histoire du peuple de Dieu, attestée par sa propre suite et par la religion, tant de ceux qui l'ont écrite que de ceux qui l'ont conservée avec tant de soin, a gardé comme dans un fidèle registre la mémoire de ces miracles, et nous donne par-là l'idée véritable

de l'empire suprême de Dieu, maître tout-puissant de ses créatures, soit pour les tenir sujettes aux lois générales qu'il a établies, soit pour leur en donner d'autres quand il juge qu'il est nécessaire de réveiller par quelque coup surprenant le genre humain endormi.

Voilà le Dieu que Moïse nous a proposé dans ses écrits comme le seul qu'il falloit servir; voilà le Dieu que les patriarches ont adoré avant Moïse; en un mot le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; à qui notre père Abraham a bien voulu immoler son fils unique; dont Melchisédech, figure de Jésus-Christ, étoit le pontife; à qui notre père Noé a sacrifié en sortant de l'arche; que le juste Abel avoit reconnu, en lui offrant ce qu'il avoit de plus précieux; que Seth, donné à Adam à la place d'Abel, avoit fait connoître à ses enfants, appelés aussi les enfants de Dieu; qu'Adam même avoit montré à ses descendants comme celui des mains duquel il s'étoit vu récemment sorti, et qui seul pouvoit mettre fin aux maux de sa malheureuse postérité.

La belle philosophie que celle qui nous

donne des idées si pures de l'auteur de notre être ! la belle tradition que celle qui nous conserve la mémoire de ses œuvres magnifiques ! Que le peuple de Dieu est saint, puisque, par une suite non interrompue depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, il a toujours conservé une tradition et une philosophie si sainte !

Mais comme le peuple de Dieu a pris sous le patriarche Abraham une forme plus réglée, il est nécessaire, monseigneur, de vous arrêter un peu sur ce grand homme.

II.

Abraham, et les patriarches.

Abraham naquit environ trois cent cinquante ans après le déluge, dans un temps où la vie humaine, quoique réduite à des bornes plus étroites, étoit encore très longue. Noé ne faisoit que de mourir; Sem son fils aîné vivoit encore, et Abraham a pu passer avec lui presque toute sa vie.

Représentez-vous donc le monde encore nouveau, et encore pour ainsi dire tout trempé des eaux du déluge, lorsque les hommes, si

près de l'origine des choses, n'avoient besoin, pour connoître l'unité de Dieu et le service qui lui étoit dû, que de la tradition qui s'en étoit conservée depuis Adam et depuis Noé : tradition d'ailleurs si conforme aux lumières de la raison, qu'il sembloit qu'une vérité si claire et si importante ne pût jamais être obscurcie ni oubliée parmi les hommes. Tel est le premier état de la religion qui dure jusqu'à Abraham, où, pour connoître les grandeurs de Dieu, les hommes n'avoient à consulter que leur raison et leur mémoire.

Mais la raison étoit foible et corrompue ; et à mesure qu'on s'éloignoit de l'origine des choses, les hommes brouilloient les idées qu'ils avoient reçues de leurs ancêtres : les enfants indociles ou mal appris n'en vouloient plus croire leurs grands-pères décrépits, qu'ils ne connoissoient qu'à peine après tant de générations ; le sens humain abruti ne pouvoit plus s'élever aux choses intellectuelles ; et, les hommes ne voulant plus adorer que ce qu'ils voyoient, l'idolâtrie se répandoit par tout l'univers.

L'esprit qui avoit trompé le premier homme goûtoit alors tout le fruit de sa séduction, et

voyoit l'effet entier de cette parole : VOUS SEREZ COMME DES DIEUX. Dès le moment qu'il la proféra, il songeoit à confondre en l'homme l'idée de Dieu avec celle de la créature, et à diviser un nom dont la majesté consiste à être incommunicable. Son projet lui réussissoit : les hommes ensevelis dans la chair et dans le sang avoient pourtant conservé une idée obscure de la puissance divine, qui se soutenoit par sa propre force; mais qui, brouillée avec les images venues par leurs sens, leur faisoit adorer toutes les choses où il paroissoit quelque activité et quelque puissance. Ainsi le soleil et les astres qui se faisoient sentir de si loin, le feu et les éléments dont les effets étoient si universels, furent les premiers objets de l'adoration publique. Les grands rois, les grands conquérants, qui pouvoient tout sur la terre, et les auteurs des inventions utiles à la vie humaine, eurent bientôt après les honneurs divins. Les hommes portèrent la peine de s'être soumis à leurs sens : les sens décidèrent de tout, et firent, malgré la raison, tous les dieux qu'on adora sur la terre.

Que l'homme parut alors éloigné de sa

première institution, et que l'image de Dieu y étoit gâtée! Dieu pouvoit-il l'avoir fait avec ces perverses inclinations qui se déclaroient tous les jours de plus en plus? et cette pente prodigieuse qu'il avoit à s'assujettir à toute autre chose qu'à son Seigneur naturel ne montroit-elle pas trop visiblement la main étrangère par laquelle l'œuvre de Dieu avoit été si profondément altérée dans l'esprit humain, qu'à peine pouvoit-on y en reconnoître quelque trace? Poussé par cette aveugle impression qui le dominoit, il s'enfonçoit dans l'idolâtrie, sans que rien le pût retenir.

Un si grand mal faisoit des progrès étranges. De peur qu'il n'infectât tout le genre humain, et n'éteignît tout-à-fait la connoissance de Dieu, ce grand Dieu appela d'en-haut son serviteur Abraham, dans la famille duquel il vouloit établir son culte et conserver l'ancienne croyance, tant de la création de l'univers que de la providence particulière avec laquelle il gouverne les choses humaines.

Abraham a toujours été célèbre dans l'orient: Ce n'est pas seulement les Hébreux qui le re-

gardent comme leur père [1] : les Iduméens se glorifient de la même origine : Ismaël, fils d'Abraham, est connu parmi les Arabes comme celui d'où ils sont sortis; la circoncision leur est demeurée comme la marque de leur origine; et ils l'ont reçue de tout temps, non pas au huitième jour à la manière des Juifs, mais à treize ans, comme l'Écriture nous apprend qu'elle fut donnée à leur père Ismaël : coutume qui dure encore parmi les mahométans. D'autres peuples arabes se ressouviennent d'Abraham et de Cétura; et ce sont les mêmes que l'Écriture [2] fait sortir de ce mariage. Ce patriarche étoit chaldéen; et ces peuples, renommés pour leurs observations astronomiques [3], ont compté Abraham comme un de leurs plus savants observateurs. Les historiens de Syrie 4 l'ont fait roi de Damas, quoique

[1] Gen. xvj, xvij, 25. Joseph. ant. j, 13.

[2] Gen. xxv. Alex. Polyh. apud. Jos. ant. j, 16.

[3] Beros. Hecat. Eup. Alex. Polyh. et al. apud. Jos. ant. j, 8; et Eus. præp. ev. ix, 16, 17, 18, 19, 20; et xiij, 11.

4 Nic. Damas. lib. iv. Hist. univ. in excerpt. Vales. p. 491; et ap. Jos. ant. j, 8; et Eus. præp. ev. ix, 16.

étranger et venu des environs de Babylone ; et ils racontent qu'il quitta le royaume de Damas pour s'établir dans le pays des Chananéens, depuis appelé Judée. Mais il vaut mieux remarquer ce que l'histoire du peuple de Dieu nous rapporte de ce grand homme.

Nous avons vu qu'Abraham suivoit le genre de vie que suivirent les anciens hommes avant que tout l'univers eût été réduit en royaumes : il régnoit dans sa famille, avec laquelle il embrassoit cette vie pastorale tant renommée pour sa simplicité et son innocence ; riche en troupeaux, en esclaves et en argent [1], mais sans terres et sans domaine : et toutefois il vivoit dans un royaume étranger, respecté et indépendant comme un prince. Sa piété et sa droiture, protégées de Dieu, lui attiroient ce respect. Il traitoit d'égal avec les rois qui recherchoient son alliance ; et c'est de là qu'est venue l'ancienne opinion qui l'a lui-même fait roi. Quoique sa vie fût simple et pacifique, il savoit faire la guerre, mais seulement pour défendre ses alliés opprimés. Il les défendit, et les vengea par une

[1] Gen. xiij, xiv, xxj, 22, 27 ; xxiij, 6.

victoire signalée : il leur rendit toutes leurs richesses reprises sur leurs ennemis, sans réserver autre chose que la dîme qu'il offrit à Dieu, et la part qui appartenoit aux troupes auxiliaires qu'il avoit menées au combat. Au reste, après un si grand service, il refusa les présents des rois avec une magnanimité sans exemple, et ne put souffrir qu'aucun homme se vantât d'avoir enrichi Abraham. Il ne vouloit rien devoir qu'à Dieu qui le protégeoit, et qu'il suivoit seul avec une foi et une obéissance parfaite.

Guidé par cette foi, il avoit quitté sa terre natale pour venir au pays que Dieu lui montroit. Dieu, qui l'avoit appelé, et qui l'avoit rendu digne de son alliance, la conclut à ces conditions.

Il lui déclara [1] qu'il seroit le Dieu de lui et de ses enfants; c'est-à-dire qu'il seroit leur protecteur, et qu'ils le serviroient comme le seul Dieu créateur du ciel et de la terre.

Il lui promit une terre (ce fut celle de Chanaan) pour servir de demeure fixe à sa postérité, et de siège à la religion.

[1] Gen. xij, xvij.

Il n'avoit point d'enfants, et sa femme Sara étoit stérile. Dieu lui jura[1] par soi-même, et par son éternelle vérité, que de lui et de cette femme naîtroit une race qui égaleroit les étoiles du ciel et le sable de la mer.

Mais voici l'article le plus mémorable de la promesse divine. Tous les peuples se précipitoient dans l'idolâtrie : Dieu promit[2] au saint patriarche qu'en lui et en sa semence toutes ces nations aveugles qui oublioient leur créateur seroient bénites, c'est-à-dire rappelées à sa connoissance, où se trouve la véritable bénédiction.

Par cette parole Abraham est fait le père de tous les croyants, et sa postérité est choisie pour être la source d'où la bénédiction doit s'étendre par toute la terre.

En cette promesse étoit enfermée la venue du Messie tant de fois prédit à nos pères, mais toujours prédit comme celui qui devoit être le Sauveur de tous les Gentils et de tous les peuples du monde.

Ainsi ce germe béni promis à Ève devint aussi le germe et le rejeton d'Abraham.

[1] Gen. xij, 2 ; xv, 4, 5 ; xvij, 19.
[2] Ibid. xij, 3 ; xviij, 18.

Tel est le fondement de l'alliance ; telles en sont les conditions. Abraham en reçut la marque dans la circoncision [1] ; cérémonie dont le propre effet étoit de marquer que ce saint homme appartenoit à Dieu avec toute sa famille.

Abraham étoit sans enfants quand Dieu commença à bénir sa race [2]. Dieu le laissa plusieurs années sans lui en donner. Après il eut Ismaël, qui devoit être père d'un grand peuple, mais non pas de ce peuple élu tant promis à Abraham. Le père du peuple élu devoit sortir de lui et de sa femme Sara, qui étoit stérile. Enfin, treize ans après Ismaël, il vint cet enfant tant désiré : il fut nommé Isaac [3], c'est-à-dire RIS, enfant de joie, enfant de miracle, enfant de promesse, qui marque par sa naissance que les vrais enfants de Dieu naissent de la grace.

Il étoit déjà grand ce bénit enfant, et dans un âge où son père pouvoit espérer d'en avoir d'autres enfants, quand tout à coup Dieu lui

[1] Gen. xvij.

[2] Ibid. xij, xv, 2; xvj, 3, 4; xvij, 20; xxj, 13.

[3] Ibid. xxj, 2.

commanda de l'immoler[1]. A quelles épreuves la foi est-elle exposée ! Abraham mena Isaac à la montagne que Dieu lui avoit montrée, et il alloit sacrifier ce fils en qui seul Dieu lui promettoit de le rendre père et de son peuple et du Messie; Isaac présentoit le sein à l'épée que son père tenoit toute prête à frapper : Dieu, content de l'obéissance du père et du fils, n'en demande pas davantage. Après que ces deux grands hommes ont donné au monde une image si vive et si belle de l'oblation volontaire de Jésus-Christ, et qu'ils ont goûté en esprit les amertumes de sa croix, ils sont jugés vraiment dignes d'être ses ancêtres. La fidélité d'Abraham fait que Dieu[2] lui confirme toutes ses promesses, et bénit de nouveau non seulement sa famille, mais encore, par sa famille, toutes les nations de l'univers.

En effet, il continua sa protection à Isaac son fils, et à Jacob son petit-fils. Ils furent ses imitateurs, attachés comme lui à la croyance ancienne, à l'ancienne manière de vie, qui étoit la vie pastorale, à l'ancien gouvernement du genre humain, où chaque père

1 Gen. xxij.

2 Ibid. ibid. 28.

de famille étoit prince dans sa maison. Ainsi, dans les changements qui s'introduisoient tous les jours parmi les hommes, la sainte antiquité revivoit dans la religion et dans la conduite d'Abraham et de ses enfants.

Aussi Dieu réitéra-t-il à Isaac et à Jacob les mêmes promesses [1] qu'il avoit faites à Abraham; et comme il s'étoit appelé le Dieu d'Abraham, il prit encore le nom de Dieu d'Isaac et de Dieu de Jacob.

Sous sa protection, ces trois grands hommes commencèrent à demeurer dans la terre de Chanaan, mais comme des étrangers, et sans y posséder un pied de terre [2], jusqu'à ce que la famine attira Jacob en Égypte, où ses enfants multipliés devinrent bientôt un grand peuple, comme Dieu l'avoit promis.

Au reste, quoique ce peuple que Dieu faisoit naître dans son alliance dût s'étendre par la génération, et que la bénédiction dût suivre le sang, ce grand Dieu ne laissa pas d'y marquer l'élection de sa grace : car après avoir choisi Abraham du milieu des nations,

[1] Gen. xxv, 11; xxvj, 4; xxviij, 14.

[2] Act. vij, 5.

parmi les enfants d'Abraham il choisit Isaac, et des deux jumeaux d'Isaac il choisit Jacob, à qui il donna le nom d'Israël.

Jacob eut douze enfants, qui furent les douze patriarches auteurs des douze tribus. Tous devoient entrer dans l'alliance : mais Juda fut choisi parmi tous ses frères pour être le père des rois du peuple saint, et le père du Messie tant promis à ses ancêtres.

Le temps devoit venir que dix tribus étant retranchées du peuple de Dieu pour leur infidélité, la postérité d'Abraham ne conserveroit son ancienne bénédiction, c'est-à-dire la religion, la terre de Chanaan, et l'espérance du Messie, qu'en la seule tribu de Juda, qui devoit donner le nom au reste des Israélites qu'on appela Juifs, et à tout le pays qu'on nomma Judée.

Ainsi l'élection divine paroît toujours, même dans ce peuple charnel, qui devoit se conserver par la propagation ordinaire.

Jacob vit en esprit le secret de cette élection [1]. Comme il étoit prêt à expirer, et que ses enfants autour de son lit demandoient

[1] Gen. xlix.

la bénédiction d'un si bon père, Dieu lui découvrit l'état des douze tribus quand elles seroient dans la terre promise : il l'expliqua en peu de paroles, et ce peu de paroles renferment des mystères innombrables.

Quoique tout ce qu'il dit des frères de Juda soit exprimé avec une magnificence extraordinaire, et ressente un homme transporté hors de lui-même par l'esprit de Dieu, quand il vient à Juda, il s'élève encore plus haut : « Juda, dit-il, tes frères te loueront; « ta main sera sur le col de tes ennemis; les « enfants de ton père se prosterneront devant « toi. Juda est un jeune lion. Mon fils, tu es « allé au butin. Tu t'es reposé comme un « lion et comme une lionne. Qui osera le « réveiller? Le sceptre (c'est-à-dire l'auto- « rité) ne sortira point de Juda; et on verra « toujours des capitaines et des magistrats, « ou des juges, nés de sa race, jusqu'à ce « que vienne celui qui doit être envoyé, et « qui sera l'attente des peuples[1] » : ou, comme porte une autre leçon qui, peut-être, n'est pas moins ancienne, et qui, au fond, ne

[1] Gen. xlix, 8.

diffère pas de celle-ci, « jusqu'à ce que vienne « celui à qui les choses sont réservées » ; et le reste comme nous venons de le rapporter.

La suite de la prophétie regarde à la lettre la contrée que la tribu de Juda devoit occuper dans la terre sainte. Mais les dernières paroles que nous avons vues, en quelque façon qu'on les veuille prendre, ne signifient autre chose que celui qui devoit être l'envoyé de Dieu, le ministre et l'interprète de ses volontés, l'accomplissement de ses promesses, et le roi du nouveau peuple, c'est-à-dire le Messie ou l'oint du Seigneur.

Jacob n'en parle expressément qu'au seul Juda dont ce Messie devoit naître : il comprend, dans la destinée de Juda seul, la destinée de toute la nation, qui après sa dispersion devoit voir les restes des autres tribus réunis sous les étendards de Juda.

Tous les termes de la prophétie sont clairs : il n'y a que le mot de sceptre que l'usage de notre langue nous pourroit faire prendre pour la seule royauté ; au lieu que dans la langue sainte il signifie en général la puissance, l'autorité, la magistrature. Cet usage du mot de sceptre se trouve à toutes les pages de

l'Écriture : il paroît même manifestement dans la prophétie de Jacob ; et le patriarche veut dire qu'au jour du Messie toute autorité cessera dans la maison de Juda, ce qui emporte la ruine totale d'un état.

Ainsi les temps du Messie sont marqués ici par un double changement. Par le premier, le royaume de Juda et du peuple juif est menacé de sa dernière ruine. Par le second, il doit s'élever un nouveau royaume, non pas d'un seul peuple, mais de tous les peuples, dont le Messie doit être le chef et l'espérance.

Dans le style de l'Écriture [1], le peuple juif est appelé en nombre singulier, et par excellence, LE PEUPLE, OU LE PEUPLE DE DIEU ; et quand on trouve LES PEUPLES, ceux qui sont exercés dans les écritures entendent les autres peuples qu'on voit aussi promis au Messie dans la prophétie de Jacob.

Cette grande prophétie comprend en peu de paroles toute l'histoire du peuple juif et du Christ qui lui est promis ; elle marque

[1] Is. lxv, etc. Rom. x, 21. Is. ij, 2, 3 ; xlix. 6, 18 ; lj, 4, 5, etc.

toute la suite du peuple de Dieu, et l'effet en dure encore.

Aussi ne prétends-je pas, monseigneur, vous en faire un commentaire : vous n'en aurez pas besoin, puisqu'en remarquant simplement la suite du peuple de Dieu, vous verrez le sens de l'oracle se développer de lui-même, et que les seuls évènements en seront les interprètes.

III.

Moïse, la loi écrite, et l'introduction du peuple dans la terre promise.

Après la mort de Jacob, le peuple de Dieu demeura en Égypte jusques au temps de la mission de Moïse, c'est-à-dire environ deux cents ans.

Ainsi il se passa quatre cent trente ans avant que Dieu donnât à son peuple la terre qu'il lui avoit promise.

Il vouloit accoutumer ses élus à se fier à sa promesse, assurés qu'elle s'accomplit tôt ou tard, et toujours dans les temps marqués par son éternelle providence.

Les iniquités des Amorrhéens, dont il leur

vouloit donner et la terre et les dépouilles [1], n'étoient pas encore, comme il le déclare à Abraham, au comble où il les attendoit pour les livrer à la dure et impitoyable vengeance qu'il vouloit exercer sur eux par les mains de son peuple élu.

Il falloit donner à ce peuple le temps de se multiplier, afin qu'il fût en état de remplir la terre qui lui étoit destinée, et de l'occuper par force, en exterminant ses habitants maudits de Dieu.

Il vouloit qu'ils éprouvassent en Égypte une dure et insupportable captivité, afin qu'étant délivrés par des prodiges inouis, ils aimassent leur libérateur, et célébrassent éternellement ses miséricordes.

Voilà l'ordre des conseils de Dieu, tels que lui-même nous les a révélés, pour nous apprendre à le craindre, à l'adorer, à l'aimer, à l'attendre avec foi et patience.

Le temps étant arrivé, il écoute les cris de son peuple cruellement affligé par les Égyptiens, et il envoie Moïse pour délivrer ses enfants de leur tyrannie.

[2] Gen. xv, 16.

Il se fait connoître à ce grand homme plus qu'il n'avoit jamais fait à aucun homme vivant [1]. Il lui apparoît d'une manière également magnifique et consolante : il lui déclare qu'IL EST CELUI QUI EST. Tout ce qui est devant lui n'est qu'une ombre. JE SUIS, dit-il, CELUI QUI SUIS [2] : l'être et la perfection m'appartiennent à moi seul. Il prend un nouveau nom, qui désigne l'être et la vie en lui comme dans leur source; et c'est ce grand nom de Dieu, terrible, mystérieux, incommunicable, sous lequel il veut dorénavant être servi.

Je ne vous raconterai pas en particulier les plaies de l'Égypte, ni l'endurcissement de Pharaon, ni le passage de la mer Rouge, ni la fumée, les éclairs, la trompette résonnante, le bruit effroyable qui parut au peuple sur le mont Sinaï. Dieu y gravoit de sa main, sur deux tables de pierre, les préceptes fondamentaux de la religion et de la société : il dictoit le reste à Moïse à haute voix.

Pour maintenir cette loi dans sa vigueur,

[1] Exod. iij.
[2] Ibid. 14.

Moïse eut ordre de former une assemblée vénérable de septante conseillers [1], qui pouvoit être appelée le sénat du peuple de Dieu, et le conseil perpétuel de la nation. Dieu parut publiquement, et fit publier sa loi en sa présence avec une démonstration étonnante de sa majesté et de sa puissance.

Jusque-là Dieu n'avoit rien donné par écrit qui pût servir de règle aux hommes. Les enfants d'Abraham avoient seulement la circoncision et les cérémonies qui l'accompagnoient, pour marque de l'alliance que Dieu avoit contractée avec cette race élue. Ils étoient séparés par cette marque des peuples qui adoroient les fausses divinités : au reste, ils se conservoient dans l'alliance de Dieu par le souvenir qu'ils avoient des promesses faites à leurs pères, et ils étoient connus comme un peuple qui servoit le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Dieu étoit si fort oublié, qu'il falloit le discerner par le nom de ceux qui avoient été ses adorateurs, et dont il étoit aussi le protecteur déclaré.

Ce grand Dieu ne voulut point abandonner

[1] Exod. xxiv ; et Num. xj.

plus long-temps à la seule mémoire des hommes le mystère de la religion et de son alliance : il étoit temps de donner de plus fortes barrières à l'idolâtrie, qui inondoit tout le genre humain, et achevoit d'y éteindre les restes de la lumière naturelle.

L'ignorance et l'aveuglement s'étoient prodigieusement accrus depuis le temps d'Abraham. De son temps, et un peu après, la connoissance de Dieu paroissoit encore dans la Palestine et dans l'Égypte. Melchisédech, roi de Salem, étoit « le pontife du Dieu très « haut qui a fait le ciel et la terre [1]. » Abimelec, roi de Gerare, et son successeur de même nom, craignoient Dieu, juroient en son nom, et admiroient sa puissance; les menaces de ce grand Dieu étoient redoutées par Pharaon, roi d'Égypte [2] : mais, dans le temps de Moïse, ces nations s'étoient perverties.

Le vrai Dieu n'étoit plus connu en Égypte comme le Dieu de tous les peuples de l'univers, mais comme le Dieu des Hébreux [3]. On

[1] Gen. xiv, 18, 19.
[2] Ibid. xxj, 22, 23; xxvj, 28, 29; xij, 17, 18.
[3] Exod. v, 1, 2, 3; ix, 1, etc. viij, 26.

adoroit jusqu'aux bêtes et jusqu'aux reptiles. Tout étoit Dieu, excepté Dieu même; et le monde, que Dieu avoit fait pour manifester sa puissance, sembloit être devenu un temple d'idoles. Le genre humain s'égara jusqu'à adorer ses vices et ses passions : et il ne faut pas s'en étonner; il n'y avoit point de puissance plus inévitable ni plus tyrannique que la leur. L'homme, accoutumé à croire divin tout ce qui étoit puissant, comme il se sentoit entraîné au vice par une force invincible, crut aisément que cette force étoit hors de lui, et s'en fit bientôt un dieu. C'est par-là que l'amour impudique eut tant d'autels, et que des impuretés qui font horreur commencèrent à être mêlées dans les sacrifices [1].

La cruauté y entra en même temps. L'homme coupable, qui étoit troublé par le sentiment de son crime et regardoit la divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'apaiser par les victimes ordinaires. Il fallut verser le sang humain avec celui des bêtes : une aveugle frayeur poussoit les pères à immoler leurs enfants et à les brûler à leurs dieux au lieu

[1] Levit. xx, 2, 3.

d'encens. Ces sacrifices étoient communs dès le temps de Moïse, et ne faisoient qu'une partie de ces horribles iniquités des Amorrhéens, dont Dieu commit la vengeance aux Israélites.

Mais ils n'étoient pas particuliers à ces peuples : on sait que dans tous les peuples du monde, sans en excepter aucun, les hommes ont sacrifié leurs semblables [1] ; et il n'y a point eu d'endroit sur la terre où on n'ait servi de ces tristes et affreuses divinités dont la haine implacable pour le genre humain exigeoit de telles victimes.

Au milieu de tant d'ignorances, l'homme vint à adorer jusqu'à l'œuvre de ses mains : il crut pouvoir renfermer l'esprit divin dans des statues; et il oublia si profondément que Dieu l'avoit fait, qu'il crut à son tour pouvoir faire un dieu. Qui le pourroit croire, si l'expérience ne nous faisoit voir qu'une erreur si stupide et si brutale n'étoit pas seulement la plus universelle, mais encore la plus enracinée et la plus incorrigible parmi les hommes ? Ainsi

[1] Herod. lib. ij. Cæs. de bell. gall. vj. Diod. lib. j, 5. Plin. lib. xxx. Athen. lib. xiij. Porph. de abst. lib. ij, Jorn. de reb. get. etc.

il faut reconnoître, à la confusion du genre humain, que la première des vérités, celle que le monde prêche, celle dont l'impression est la plus puissante, étoit la plus éloignée de la vue des hommes. La tradition qui la conservoit dans leurs esprits, quoique claire encore et assez présente, si on y eût été attentif, étoit prête à s'évanouir : des fables prodigieuses et aussi pleines d'impiété que d'extravagance prenoient sa place.

Le moment étoit venu où la vérité mal gardée dans la mémoire des hommes ne pouvoit plus se conserver sans être écrite; et Dieu ayant résolu d'ailleurs de former son peuple à la vertu par des lois plus expresses et en plus grand nombre, il résolut en même temps de les donner par écrit.

Moïse fut appelé à cet ouvrage. Ce grand homme recueillit l'histoire des siècles passés; celle d'Adam, celle de Noé, celle d'Abraham, celle d'Isaac, celle de Jacob, celle de Joseph, ou plutôt celle de Dieu même et de ses faits admirables.

Il ne lui fallut pas déterrer de loin les traditions de ses ancêtres. Il naquit cent ans après la mort de Jacob. Les vieillards de son

temps avoient pu converser plusieurs années avec ce saint patriarche : la mémoire de Joseph et des merveilles que Dieu avoit faites par ce grand ministre des rois d'Égypte étoit encore récente. La vie de trois ou quatre hommes remontoit jusqu'à Noé, qui avoit vu les enfants d'Adam, et touchoit, pour ainsi parler, à l'origine des choses.

Ainsi les traditions anciennes du genre humain et celles de la famille d'Abraham n'étoient pas malaisées à recueillir : la mémoire en étoit vive ; et il ne faut pas s'étonner si Moïse, dans sa Genèse, parle des choses arrivées dans les premiers siècles comme de choses constantes, dont même on voyoit encore et dans les peuples voisins et dans la terre de Chanaan des monuments remarquables.

Dans le temps qu'Abraham, Isaac et Jacob avoient habité cette terre, ils y avoient érigé par-tout des monuments des choses qui leur étoient arrivées. On y montroit encore les lieux où ils avoient habité ; les puits qu'ils avoient creusés dans ces pays secs pour abreuver leur famille et leurs troupeaux ; les montagnes où ils avoient sacrifié à Dieu, et

où il leur étoit apparu ; les pierres qu'ils avoient dressées ou entassées pour servir de mémorial à la postérité; les tombeaux où reposoient leurs cendres bénites. La mémoire de ces grands hommes étoit récente, non seulement dans tout le pays, mais encore dans tout l'orient, où plusieurs nations célèbres n'ont jamais oublié qu'elles venoient de leur race.

Ainsi quand le peuple hébreu entra dans la terre promise, tout y célébroit leurs ancêtres ; et les villes, et les montagnes, et les pierres mêmes y parloient de ces hommes merveilleux et des visions étonnantes par lesquelles Dieu les avoit confirmés dans l'ancienne et véritable croyance.

Ceux qui connoissent tant soit peu les antiquités savent combien les premiers temps étoient curieux d'ériger et de conserver de tels monuments, et combien la postérité retenoit soigneusement les occasions qui les avoient fait dresser. C'étoit une des manières d'écrire l'histoire : on a depuis façonné et poli les pierres ; et les statues ont succédé après les colonnes aux masses grossières et solides que les premiers temps érigeoient.

On a même de grandes raisons de croire que, dans la lignée où s'est conservée la connoissance de Dieu, on conservoit aussi par écrit des mémoires des anciens temps : car les hommes n'ont jamais été sans ce soin. Du moins est-il assuré qu'il se faisoit des cantiques que les pères apprenoient à leurs enfants ; cantiques qui, se chantant dans les fêtes et dans les assemblées, y perpétuoient la mémoire des actions les plus éclatantes des siècles passés.

De là est née la poésie, changée dans la suite en plusieurs formes, dont la plus ancienne se conserve encore dans les odes et dans les cantiques, employés par tous les anciens, et encore à présent par les peuples qui n'ont pas l'usage des lettres, à louer la divinité et les grands hommes.

Le style de ces cantiques, hardi, extraordinaire, naturel toutefois, en ce qu'il est propre à représenter la nature dans ses transports, qui marche, pour cette raison, par de vives et impétueuses saillies, affranchi des liaisons ordinaires que recherche le discours uni, renfermé d'ailleurs dans des cadences nombreuses qui en augmentent la force, sur-

prend l'oreille, saisit l'imagination, émeut le cœur, et s'imprime plus aisément dans la mémoire.

Parmi tous les peuples du monde, celui où de tels cantiques ont été le plus en usage, a été le peuple de Dieu. Moïse en marque un grand nombre [1], qu'il désigne par les premiers vers, parceque le peuple savoit le reste. Lui-même en a fait deux de cette nature. Le premier [2] nous met devant les yeux le passage triomphant de la mer Rouge, et les ennemis du peuple de Dieu, les uns déjà noyés, et les autres à demi vaincus par la terreur. Par le second [3], Moïse confond l'ingratitude du peuple, en célébrant les bontés et les merveilles de Dieu. Les siècles suivants l'ont imité : c'étoit Dieu et ses œuvres merveilleuses qui faisoient le sujet des odes qu'ils ont composées. Dieu les inspiroit lui-même, et il n'y a proprement que le peuple de Dieu où la poésie soit venue par enthousiasme.

Jacob avoit prononcé dans ce langage mystique les oracles qui contenoient la des-

[1] Num. xxj, 14, 17, 18, 27, etc.

[2] Exod. xv.

[3] Deut. xxxij.

tinée de ses enfants, afin que chaque tribu retînt plus aisément ce qui la touchoit, et apprît à louer celui qui n'étoit pas moins magnifique dans ses prédictions que fidèle à les accomplir.

Voilà les moyens dont Dieu s'est servi pour conserver jusqu'à Moïse la mémoire des choses passées.

Ce grand homme, instruit par tous ces moyens, et élevé au-dessus par le Saint-Esprit, a écrit les œuvres de Dieu avec une exactitude et une simplicité qui attirent la croyance et l'admiration, non pas à lui, mais à Dieu même. Il a joint aux choses passées, qui contenoient l'origine et les anciennes traditions du peuple de Dieu, les merveilles que Dieu faisoit actuellement pour sa délivrance. De cela il n'allègue point aux Israélites d'autres témoins que leurs yeux. Moïse ne leur compte point des choses qui se soient passées dans des retraites impénétrables et dans des antres profonds; il ne parle point en l'air : il particularise et circonstancie toutes choses comme un homme qui ne craint point d'être démenti. Il fonde toutes leurs lois et toute leur république sur

les merveilles qu'ils ont vues. Ces merveilles n'étoient rien moins que la nature changée tout à coup en différentes occasions, pour les délivrer et pour punir leurs ennemis : la mer séparée en deux, la terre entr'ouverte, un pain céleste, des eaux abondantes tirées des rochers par un coup de verge, le ciel qui leur donnoit un signal visible pour marquer leur marche, et d'autres miracles semblables qu'ils ont vus durer quarante ans.

Le peuple d'Israël n'étoit pas plus intel ligent ni plus subtil que les autres peuples, qui, s'étant livrés à leurs sens, ne pouvoient concevoir un Dieu invisible ; au contraire, il étoit grossier et rebelle autant ou plus qu'aucun autre peuple : mais ce Dieu, invisible dans sa nature, se rendoit tellement sensible par de continuels miracles, et Moïse les inculquoit avec tant de force, qu'à la fin ce peuple charnel se laissa toucher de l'idée si pure d'un Dieu qui faisoit tout par sa parole, d'un Dieu qui n'étoit qu'esprit, que raison et intelligence.

De cette sorte, pendant que l'idolâtrie, si fort augmentée depuis Abraham, couvroit toute la face de la terre, la seule postérité

de ce patriarche en étoit exempte : leurs ennemis leur rendoient ce témoignage ; et les peuples où la vérité de la tradition n'étoit pas encore tout-à-fait éteinte s'écrioient avec étonnement [1] : « On ne voit point « d'idole en Jacob ; on n'y voit point de « présages superstitieux ; on n'y voit point « de divinations ni de sortilèges : c'est un « peuple qui se fie au Seigneur son Dieu, « dont la puissance est invincible. »

Pour imprimer dans les esprits l'unité de Dieu, et la parfaite uniformité qu'il demandoit dans son culte, Moïse répète souvent [2] que, dans la terre promise, ce Dieu unique choisiroit un lieu dans lequel seul se feroient les fêtes, les sacrifices et tout le service public. En attendant ce lieu désiré, durant que le peuple erroit dans le désert, Moïse construisit le tabernacle : temple portatif, où les enfants d'Israël présentoient leurs vœux au Dieu qui avoit fait le ciel et la terre, et qui ne dédaignoit pas de voyager, pour ainsi dire, avec eux, et de les conduire.

Sur ce principe de religion, sur ce fonde-

[1] Num. xxiij, 21, 22, 23.

[2] Deut. xij, xiv, xv, xvj, xvij, etc.

ment sacré étoit bâtie toute la loi; loi sainte, juste, bienfaisante, honnête, sage, prévoyante et simple, qui lioit la société des hommes entre eux par la sainte société de l'homme avec Dieu.

A ces saintes institutions il ajouta des cérémonies majestueuses, des fêtes qui rappeloient la mémoire des miracles par lesquels le peuple d'Israël avoit été délivré [1], et, ce qu'aucun autre législateur n'avoit osé faire, des assurances précises que tout leur réussiroit tant qu'ils vivroient soumis à la loi; au lieu que leur désobéissance seroit suivie d'une manifeste et inévitable vengeance. Il falloit être assuré de Dieu pour donner ce fondement à ses lois; et l'évènement a justifié que Moïse n'avoit pas parlé de lui-même.

Quand à ce grand nombre d'observances dont il a chargé les Hébreux, encore que maintenant elles nous paroissent superflues, elles étoient alors nécessaires pour séparer le peuple de Dieu des autres peuples, et servoient comme de barrière à l'idolâtrie, de peur qu'elle n'entraînât ce peuple choisi avec tous les autres.

[1] Deut. xxvij, xxviij, etc.

Pour maintenir la religion et toutes les traditions du peuple de Dieu, parmi les douze tribus une tribu est choisie, à laquelle Dieu donne en partage, avec les dîmes et les oblations, le soin des choses sacrées. Lévi et ses enfants sont eux-mêmes consacrés à Dieu comme la dîme de tout le peuple. Dans Lévi, Aaron est choisi pour être souverain pontife; et le sacerdoce est rendu héréditaire dans sa famille.

Ainsi les autels ont leurs ministres; la loi a ses défenseurs particuliers; et la suite du peuple de Dieu est justifiée par la succession de ses pontifes, qui va sans interruption depuis Aaron le premier de tous.

Mais ce qu'il y avoit de plus beau dans cette loi, c'est qu'elle préparoit la voie à une loi plus auguste, moins chargée de cérémonies, et plus féconde en vertus.

Moïse, pour tenir le peuple dans l'attente de cette loi, leur confirme la venue de ce grand prophète qui devoit sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. « Dieu, dit-il [1], vous « suscitera, du milieu de votre nation et du « nombre de vos frères, un prophète sem-

[1] Deut. xviij, 15, 18.

« blable à moi : écoutez-le. » Ce prophète semblable à Moïse, législateur comme lui, qui peut-il être, sinon le Messie, dont la doctrine devoit un jour régler et sanctifier tout l'univers?

Jusqu'à lui il ne devoit point s'élever en tout Israël un prophète semblable à Moïse [1], à qui Dieu parlât face à face, et qui donnât des lois à son peuple : aussi, jusqu'aux temps du Messie, le peuple, dans tous les temps et dans toutes les difficultés, ne se fonde que sur Moïse. Comme Rome révéroit les lois de Romulus, de Numa et des douze tables; comme Athènes recouroit à celles de Solon; comme Lacédémone conservoit et respectoit celles de Lycurgue : le peuple hébreu alléguoit sans cesse celles de Moïse.

Au reste, le législateur y avoit si bien réglé toutes choses, que jamais on n'a eu besoin d'y rien changer. C'est pourquoi le corps du droit judaïque n'est pas un recueil de diverses lois faites dans des temps et dans des occasions différentes : Moïse, éclairé de l'esprit de Dieu, avoit tout prévu. On ne voit point

[1] Deut. xxxiv, 10.

d'ordonnances, ni de David, ni de Salomon, ni de Josaphat, ou d'Ézéchias, quoique tous très zélés pour la justice : les bons princes n'avoient qu'à faire observer la loi de Moïse [1], et se contentoient d'en recommander l'observance à leurs successeurs : y ajouter ou en retrancher un seul article [2], étoit un attentat que le peuple eût regardé avec horreur.

On avoit besoin de la loi à chaque moment pour régler non seulement les fêtes, les sacrifices, les cérémonies, mais encore toutes les autres actions publiques et particulières, les jugements, les contrats, les mariages, les successions, les funérailles, la forme même des habits, et en général tout ce qui regarde les mœurs. Il n'y avoit point d'autre livre où on étudiât les préceptes de la bonne vie : il falloit le feuilleter et le méditer nuit et jour, en recueillir des sentences, les avoir toujours devant les yeux. C'étoit là que les enfants apprenoient à lire : la seule règle d'éducation qui étoit donnée à leurs parents étoit de leur apprendre, de leur inculquer, de leur faire observer cette sainte loi, qui, seule,

[1] 3 Reg. ij, etc.

[2] Deut. iv, 2 ; xij, 32, etc.

pouvoit les rendre sages dès l'enfance. Ainsi elle devoit être entre les mains de tout le monde.

Outre la lecture assidue que chacun en devoit faire en particulier, on en faisoit tous les sept ans, dans l'année solennelle de la rémission et du repos, une lecture publique, et comme une nouvelle publication, à la fête des tabernacles, où tout le peuple étoit assemblé durant huit jours [1]. Moïse fit déposer auprès de l'arche l'original du Deutéronome : c'étoit un abrégé de toute la loi [2]. Mais, de peur que dans la suite des temps elle ne fût altérée par la malice ou par la négligence des hommes, outre les copies qui couroient parmi le peuple, on en faisoit des exemplaires authentiques, qui, soigneusement revus et gardés par les prêtres et les lévites, tenoient lieu d'originaux. Les rois (car Moïse avoit bien prévu que ce peuple voudroit enfin avoir des rois comme tous les autres); les rois, dis-je, étoient obligés, par une loi expresse du Deutéronome [3], à recevoir des mains des

[1] Deut. xxxj, 10. 2 Esd. viij, 17, 18.

[2] Deut. xxx, 26.

[3] Ibid. xvij, 18.

prêtres un de ces exemplaires si religieusement corrigés, afin qu'ils le transcrivissent, et le lussent toute leur vie. Les exemplaires ainsi revus par autorité publique étoient en singulière vénération à tout le peuple : on les regardoit comme sortis immédiatement des mains de Moïse, aussi purs et aussi entiers que Dieu les lui avoit dictés. Un ancien volume de cette sévère et religieuse correction [1] ayant été trouvé dans la maison du Seigneur, sous le règne de Josias (et peut-être étoit-ce l'original même que Moïse avoit fait mettre auprès de l'arche), excita la piété de ce saint roi, et lui fut une occasion de porter ce peuple à la pénitence.

Les grands effets qu'a opérés dans tous les temps la lecture publique de cette loi sont innombrables. En un mot c'étoit un livre parfait, qui, étant joint par Moïse à l'histoire du peuple de Dieu, lui apprenoit tout ensemble son origine, sa religion, sa police, ses mœurs, sa philosophie, tout ce qui sert à régler la vie, tout ce qui unit et forme la société, les bons et les mauvais exemples, la

[1] 4 Reg. xxij, 3, etc. 2 Par. xxxiv, 14, etc.

récompense des uns, et les châtiments rigoureux qui avoient suivi les autres.

Par cette admirable discipline, un peuple sorti d'esclavage, et tenu quarante ans dans un désert, arrive tout formé à la terre qu'il doit occuper. Moïse le mène à la porte [1]; et, averti de sa fin prochaine, il commet à Josué ce qui reste à faire. Mais avant que de mourir il composa ce long et admirable cantique qui commence par ces paroles [2] : « O cieux, « écoutez ma voix; que la terre prête l'oreille « aux paroles de ma bouche. » Dans ce silence de toute la nature, il parle d'abord au peuple avec une force inimitable; et, prévoyant ses infidélités, il lui en découvre l'horreur. Tout d'un coup il sort de lui-même, comme trouvant tout discours humain au-dessous d'un sujet si grand; il rapporte ce que Dieu dit, et le fait parler avec tant de hauteur et tant de bonté, qu'on ne sait ce qu'il inspire le plus ou la crainte et la confusion, ou l'amour et la confiance.

Tout le peuple apprit par cœur [3] ce divin

[1] Deut. xxxj.

[2] Ibid. xxxij.

[3] Ibid. xxxj, 19, 20.

cantique par ordre de Dieu et de Moïse. Ce grand homme après cela mourut content, comme un homme qui n'avoit rien oublié pour conserver parmi les siens la mémoire des bienfaits et des préceptes de Dieu. Il laissa ses enfants au milieu de leurs citoyens sans aucune distinction et sans aucun établissement extraordinaire. Il a été admiré non seulement de son peuple, mais de tous les peuples du monde; et aucun législateur n'a jamais eu un si grand nom parmi les hommes.

On tient qu'il a écrit le livre de Job. La sublimité des pensées et la majesté du style rendent cette histoire digne de Moïse. De peur que les Hébreux ne s'enorgueillissent en s'attribuant à eux seuls la grace de Dieu, il étoit bon de leur faire entendre que ce grand Dieu avoit ses élus, même dans la race d'Ésaü. Quelle doctrine étoit plus importante? et quel entretien plus utile pouvoit donner Moïse au peuple affligé dans le désert, que celui de la patience de Job, qui, livré entre les mains de Satan pour être exercé par toute sorte de peines, se voit privé de ses biens, de ses enfants, et de toute consolation sur la terre;

incontinent après frappé d'une horrible maladie, et agité au-dedans par la tentation du blasphème et du désespoir ; qui néanmoins, en demeurant ferme, fait voir qu'une ame fidèle, soutenue du secours divin au milieu des épreuves les plus effroyables, et malgré les plus noires pensées que l'esprit malin puisse suggérer, sait non seulement conserver une confiance invincible, mais encore s'élever par ses propres maux à la plus haute contemplation, et reconnoître, dans les peines qu'elle endure, avec le néant de l'homme, le suprême empire de Dieu, et sa sagesse infinie ? Voilà ce qu'enseigne le livre de Job[1]. Pour garder le caractère du temps, on voit la foi du saint homme couronnée par des prospérités temporelles : mais cependant le peuple de Dieu apprend à connoître quelle est la vertu des souffrances, et à goûter la grace qui devoit un jour être attachée à la croix.

Moïse l'avoit goûtée lorsqu'il préféra les souffrances et l'ignominie qu'il falloit subir avec son peuple, aux délices et à l'abondance

[1] Job, xiij, 15 ; xiv, 14, 15 ; xvj, 21 ; xix, 25, etc.

de la maison du roi d'Égypte [1]. Dès-lors Dieu lui fit goûter les opprobres de Jésus-Christ [2]. Il les goûta encore davantage dans sa fuite précipitée, et dans son exil de quarante ans. Mais il avala jusqu'au fond le calice de Jésus-Christ lorsque, choisi pour sauver ce peuple, il lui en fallut supporter les révoltes continuelles, où sa vie étoit en péril [3]. Il apprit ce qu'il en coûte à sauver les enfants de Dieu, et fit voir de loin ce qu'une plus haute délivrance devoit un jour coûter au Sauveur du monde.

Ce grand homme n'eut pas même la consolation d'entrer dans la terre promise : il la vit seulement du haut d'une montagne, et n'eut point de honte d'écrire [4] qu'il en étoit exclus par un péché qui, tout léger qu'il paroît, mérita d'être châtié si sévèrement dans un homme dont la grace étoit si éminente. Moïse servit d'exemple à la sévère jalousie de Dieu, et au jugement qu'il exerce avec une si terrible exactitude sur ceux que

[1] Exod. ij, 10, 11, 15.
[2] Heb. xj, 24, 25, 26.
[3] Num. xiv, 10.
[4] Ibid. xx, 12.

ses dons obligent à une fidélité plus parfaite.

Mais un plus haut mystère nous est montré dans l'exclusion de Moïse. Ce sage législateur, qui ne fait par tant de merveilles que de conduire les enfants de Dieu dans le voisinage de leur terre, nous sert lui-même de preuve que sa loi ne mène rien à la perfection [1], et que sans nous pouvoir donner l'accomplissement des promesses, elle nous les fait saluer de loin [2], ou nous conduit tout au plus comme à la porte de notre héritage. C'est un Josué, c'est un Jésus, car c'étoit le vrai nom de Josué, qui, par ce nom et par son office, représentoit le Sauveur du monde; c'est cet homme si fort au-dessous de Moïse en toutes choses, et supérieur seulement par le nom qu'il porte; c'est lui, dis-je, qui doit introduire le peuple de Dieu dans la terre sainte.

Par les victoires de ce grand homme, devant qui le Jourdain retourne en arrière, les murailles de Jéricho tombent d'elles-mêmes, et le soleil s'arrête au milieu du ciel, Dieu établit ses enfants dans la terre de Chanaan,

[1] Heb. vij, 19.
[2] Ibid. xj, 13.

dont il chasse par même moyen des peuples abominables. Par la haine qu'il donnoit pour eux à ses fidèles, il leur inspiroit un extrême éloignement de leur impiété; et le châtiment qu'il en fit par leur ministère les remplit eux-mêmes de crainte pour la justice divine dont ils exécutoient les décrets. Une partie de ces peuples que Josué chassa de leur terre s'établirent en Afrique, où on trouva long-temps après, dans une inscription ancienne [1], le monument de leur fuite et des victoires de Josué.

Après que ces victoires miraculeuses eurent mis les Israélites en possession de la plus grande partie de la terre promise à leurs pères, Josué, et Éléazar souverain pontife, avec les chefs des douze tribus, leur en firent le partage [2] selon la loi de Moïse, et assignèrent à la tribu de Juda le premier et le plus grand lot. Dès le temps de Moïse, elle s'étoit élevée au-dessus des autres en nombre, en courage et en dignité.

[1] Procop. lib. ij, de bell. vand.

[2] Jos. xiij, xiv, et seq. Num. xxvj, 53; xxxiv, 17. Jos. xiv, xv. Num. ij, 3, 9; vij, 12; x, 14. 1 Par. v, 2.

Josué mourut, et le peuple continua la conquête de la terre sainte. Dieu voulut que la tribu de Juda marchât à la tête[1], et déclara qu'il avoit livré le pays entre ses mains. En effet, elle défit les Chananéens[2], et prit Jérusalem, qui devoit être la cité sainte et la capitale du peuple de Dieu : c'étoit l'ancienne Salem, où Melchisédech avoit régné du temps d'Abraham ; Melchisédech[3], ce roi de justice (car c'est ce que veut dire son nom), et en même temps roi de paix, puisque Salem veut dire paix, qu'Abraham avoit reconnu pour le plus grand pontife qui fût au monde ; comme si Jérusalem eût été dès-lors destinée à être une ville sainte et le chef de la religion. Cette ville fut donnée d'abord aux enfants de Benjamin[4], qui, foibles et en petit nombre, ne purent chasser les Jébuséens, anciens habitants du pays, et demeurèrent parmi eux. Sous les juges, le peuple de Dieu est diversement traité selon qu'il fait bien ou mal.

1 Jud. j, 1, 2.
2 Ibid. 4, 8.
3 Heb. vij.
4 Jud. j, 21.

Après la mort des vieillards qui avoient vu les miracles de la main de Dieu, la mémoire de ces grands ouvrages s'affoiblit, et la pente universelle du genre humain entraîne le peuple à l'idolâtrie. Autant de fois qu'il y tombe, il est puni ; autant de fois qu'il se repent, il est délivré. La foi de la Providence, et la vérité des promesses et des menaces de Moïse, se confirment de plus en plus dans le cœur des vrais fidèles. Mais Dieu en préparoit encore de plus grands exemples. Le peuple demanda un roi, et Dieu lui donna Saül, bientôt réprouvé pour ses péchés. Il résolut enfin d'établir une famille royale, d'où le Messie sortiroit, et il la choisit dans Juda, David, un jeune berger sorti de cette tribu, le dernier des enfants de Jessé, dont son père ni sa famille ne connoissoit pas le mérite, mais que Dieu trouva selon son cœur, fut sacré par Samuel dans Béthléem sa patrie [1].

[1] 1 Reg. xvj.

IV.

David, Salomon, les Rois et les Prophètes.

Ici le peuple de Dieu prend une forme plus auguste. La royauté est affermie dans la maison de David. Cette maison commence par deux rois de caractère différent, mais admirables tous deux : David, belliqueux et conquérant, subjugue les ennemis du peuple de Dieu, dont il fait craindre les armes par tout l'orient ; et Salomon, renommé par sa sagesse au dedans et au dehors, rend ce peuple heureux par une paix profonde.

Mais la suite de la religion nous demande ici quelques remarques particulières sur la vie de ces deux grands rois.

David régna d'abord sur Juda, puissant et victorieux, et ensuite il fut reconnu par tout Israël. Il prit sur les Jébuséens la forteresse de Sion, qui étoit la citadelle de Jérusalem Maître de cette ville, il y établit, par ordre de Dieu, le siège de la royauté et celui de la religion [1]. Sion fut sa demeure : il bâtit au-

[1] 2 Reg. v, 6, 7, 8, 9. 1 Par. xj, 6, 7, 8.

tour, et la nomma la cité de David [1]. Joab, fils de sa sœur, bâtit le reste de la ville, et Jérusalem prit une nouvelle forme. Ceux de Juda occupèrent tout le pays; et Benjamin, petit en nombre, y demeura mêlé avec eux.

L'arche d'alliance bâtie par Moïse, où Dieu reposoit sur les chérubins, et où les deux tables du Décalogue étoient gardées, n'avoit point de place fixe [2]. David la mena en triomphe dans Sion, qu'il avoit conquise par le tout-puissant secours de Dieu, afin que Dieu régnât dans Sion, et qu'il y fût reconnu comme le protecteur de David, de Jérusalem et de tout le royaume. Mais le tabernacle où le peuple avoit servi Dieu dans le désert étoit encore à Gabaon; et c'étoit là que s'offroient les sacrifices sur l'autel que Moïse avoit élevé [3]. Ce n'étoit qu'en attendant qu'il y eût un temple où l'autel fût réuni avec l'arche, et où se fit tout le service.

Quand David eut défait tous ses ennemis [4], et qu'il eut poussé les conquêtes du peuple

[1] 1 Par. ij, 16.
[2] 2 Reg. vj, 16.
[3] 1 Par. xvj, 39; xxj, 29.
[4] 2 Reg. viij. 1 Par. xviij.

de Dieu jusqu'à l'Euphrate, paisible et victorieux, il tourna toutes ses pensées à l'établissement du culte divin ; et sur la même montagne où Abraham, prêt à immoler son fils unique, fut retenu par la main d'un ange, il désigna, par ordre de Dieu, le lieu du temple [1]. Il en fit tous les desseins; il en amassa les riches et précieux matériaux ; il y destina les dépouilles des peuples et des rois vaincus.

Mais ce temple, qui devoit être disposé par le conquérant, devoit être construit par le pacifique. Salomon le bâtit sur le modèle du tabernacle. L'autel des holocaustes, l'autel des parfums, le chandelier d'or, les tables des pains de proposition, tout le reste des meubles sacrés du temple, fut pris sur des pièces semblables que Moise avoit fait faire dans le désert [2] : Salomon n'y ajouta que la magnificence et la grandeur. L'arche que l'homme de Dieu avoit construite fut posée dans le Saint des Saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu

[1] 2 Reg. xxiv, 25. 1 Par. xxj, xxij, et seq. Jos. ant. vij, 10.

[2] 3 Reg. vj, vij, viij. 2 Par. iij, iv, v, vj, vij.

et du ciel, interdit aux hommes jusqu'à ce que Jésus-Christ leur en eût ouvert l'entrée par son sang. Au jour de la dédicace du temple, Dieu y parut dans sa majesté. Il choisit ce lieu pour y établir son nom et son culte. Il y eut défense de sacrifier ailleurs : l'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de son temple. Jérusalem devint une cité sainte, image de l'église, où Dieu devoit habiter comme dans son véritable temple, et du ciel, où il nous rendra éternellement heureux par la manifestation de sa gloire.

Après que Salomon eut bâti le temple, il bâtit encore le palais des rois, dont l'architecture étoit digne d'un si grand prince [1]. Sa maison de plaisance, qu'on appela le Bois du Liban, étoit également superbe et délicieuse. Le palais qu'il éleva pour la reine fut une nouvelle décoration à Jérusalem. Tout étoit grand dans ces édifices; les salles, les vestibules, les galeries, les promenoirs, le trône du roi, et le tribunal où il rendoit la justice. Le cèdre fut le seul bois qu'il employa dans ces ouvrages : tout y reluisoit d'or et de pier-

[1] 3 Reg. vij, x.

reries. Les citoyens et les étrangers admiroient la majesté des rois d'Israël. Le reste répondoit à cette magnificence, les villes, les arsenaux, les chevaux, les chariots, la garde du prince. Le commerce, la navigation et le bon ordre, avec une paix profonde, avoient rendu Jérusalem la plus riche ville de l'orient[1]. Le royaume étoit tranquille et abondant. Tout y représentoit la gloire céleste : dans les combats de David, on voyoit les travaux par lesquels il la falloit mériter ; et on voyoit dans le règne de Salomon combien la jouissance en étoit paisible.

Au reste, l'élévation de ces deux grands rois et de la famille royale fut l'effet d'une élection particulière. David célèbre lui-même la merveille de cette élection par ces paroles : « Dieu a choisi les princes dans la « tribu de Juda : dans la maison de Juda, il « a choisi la maison de mon père : parmi les « enfants de mon père, il lui a plu de m'élire « roi sur tout son peuple d'Israël ; et parmi « mes enfants (car le Seigneur m'en a donné « plusieurs), il a choisi Salomon pour être

[1] 3 Reg. x. 2 Par. viij, ix.

« assis sur le trône du Seigneur et régner sur « Israël [1]. »

Cette élection divine avoit un objet plus haut que celui qui paroît d'abord. Ce Messie, tant de fois promis comme le fils d'Abraham, devoit aussi être le fils de David et de tous les rois de Juda. Ce fut en vue du Messie et de son règne éternel, que Dieu promit à David que son trône subsisteroit éternellement. Salomon, choisi pour lui succéder, étoit destiné à représenter la personne du Messie. C'est pourquoi Dieu dit de lui [2] : « Je serai « son père, et il sera mon fils » : chose qu'il n'a jamais dite avec cette force d'aucun roi ni d'aucun homme.

Aussi du temps de David, et sous les rois ses enfants, le mystère du Messie se déclare-t-il plus que jamais par des prophéties magnifiques et plus claires que le soleil.

David l'a vu de loin, et l'a chanté dans ses psaumes avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Souvent il ne pensoit qu'à célébrer la gloire de Salomon son fils ; et

[1] 1 Par. xxviij, 4, 5.

[2] 2 Reg. vij, 14. 1 Par, xxij, 10.

tout d'un coup ravi hors de lui-même, et transporté bien loin au-delà, il a vu celui qui est plus que Salomon en gloire aussi-bien qu'en sagesse [1]. Le Messie lui a paru assis sur un trône plus durable que le soleil et que la lune [2]. Il a vu à ses pieds toutes les nations vaincues, et ensemble bénites en lui, conformément à la promesse faite à Abraham. Il a élevé sa vue plus haut encore : il l'a vu dans les lumières des saints et devant l'aurore, sortant éternellement du sein de son père, pontife éternel et sans successeur, ne succédant aussi à personne, créé extraordinairement, non selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédech, ordre nouveau que la loi ne connoissoit pas. Il l'a vu assis à la droite de Dieu, regardant du plus haut des cieux ses ennemis abattus. Il est étonné d'un si grand spectacle; et, ravi de la gloire de son fils, il l'appelle son Seigneur [3].

Il l'a vu Dieu, que Dieu avoit oint pour le faire régner sur toute la terre par sa douceur,

[1] Matth. vj, 29; xij, 42.

[2] Psal. lxxj, 5, 11, 17.

[3] Psal. cix.

par sa vérité et par sa justice [1]. Il a assisté en esprit au conseil de Dieu, et a ouï de la propre bouche du père éternel cette parole qu'il adresse à son Fils unique : Je t'ai engendré aujourd'hui [2], à laquelle Dieu joint la promesse d'un empire perpétuel qui s'étendra sur tous les Gentils, et n'aura point d'autres bornes que celles du monde. Les peuples frémissent en vain : les rois et les princes font des complots inutiles [3]. Le Seigneur se rit du haut des cieux de leurs projets insensés, et établit malgré eux l'empire de son Christ. Il l'établit sur eux-mêmes, et il faut qu'ils soient les premiers sujets de ce Christ dont ils vouloient secouer le joug.

Et encore que le règne de ce grand Messie soit souvent prédit dans les Écritures sous des idées magnifiques, Dieu n'a point caché à David les ignominies de ce bénit fruit de ses entrailles. Cette instruction étoit nécessaire au peuple de Dieu. Si ce peuple encore infirme avoit besoin d'être attiré par des promesses temporelles, il ne falloit pourtant pas

[1] Psal. xliv, 3, 4, 5, 6, 7, 8.
[2] Psal. ij, 7, 8.
[3] Ib. 1, 2, 4, 9, 10, etc.

lui laisser regarder les grandeurs humaines comme sa souveraine félicité et comme son unique récompense : c'est pourquoi Dieu montre de loin ce Messie tant promis et tant désiré, le modèle de la perfection et l'objet de ses complaisances, abîmé dans la douleur. La croix paroît à David comme le trône véritable de ce nouveau roi. Il voit ses mains et ses pieds percés, tous ses os marqués sur sa peau [1] par tout le poids de son corps violemment suspendu, ses habits partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses ennemis frémissant autour de lui et s'assouvissant de son sang [2]. Mais il voit en même temps les glorieuses suites de ses humiliations ; tous les peuples de la terre se ressouvenir de leur Dieu oublié depuis tant de siècles; les pauvres venir les premiers à la table du Messie, et ensuite les riches et les puissants; tous l'adorer et le bénir; lui présidant dans la grande et nombreuse église, c'est-à-dire dans l'assemblée des nations converties, et y annonçant à ses

[1] Ps. xxj, 17, 18, 19.

[2] Ps. lxviij, 22; xxj, 8, 13, 14, 17, 21, 22, 26, 27, et seq.

frères le nom de Dieu et ses vérités éternelles.

David, qui a vu ces choses, a reconnu en les voyant que le royaume de son fils n'étoit pas de ce monde. Il ne s'en étonne pas, car il sait que le monde passe; et un prince toujours si humble sur le trône voyoit bien qu'un trône n'étoit pas un bien où se dussent terminer ses espérances.

Les autres prophètes n'ont pas moins vu le mystère du Messie : il n'y a rien de grand ni de glorieux qu'ils n'aient dit de son règne. L'un voit Bethléem, la plus petite ville de Juda, illustrée par sa naissance; et en même temps, élevé plus haut, il voit une autre naissance par laquelle il sort de toute éternité du sein de son père [1] : l'autre voit la virginité de sa mère; un Emmanuel, un Dieu avec nous, sortir de ce sein virginal, et un enfant admirable qu'il appelle Dieu [2]. Celui-ci le voit entrer dans son temple [3] ; cet autre le voit glorieux dans son tombeau où la mort

[1] Mich. v, 2.

[2] Is. vij, 14; ix, 6.

[3] Mal. iij, 1.

a été vaincue [1]. En publiant ses magnificences, ils ne taisent pas ses opprobres. Ils l'ont vu vendu à son peuple ; ils ont su le nombre et l'emploi des trente pièces d'argent dont il a été acheté [2]. En même temps qu'ils l'ont vu grand et élevé, ils l'ont vu méprisé et méconnoissable au milieu des hommes ; l'étonnement du monde, autant par sa bassesse que par sa grandeur ; le dernier des hommes ; l'homme de douleurs chargé de tous nos péchés ; bienfaisant, et méconnu ; défiguré par ses plaies, et par-là guérissant les nôtres ; traité comme un criminel ; mené au supplice avec des méchants, et se livrant, comme un agneau innocent, paisiblement à la mort ; une longue postérité naître de lui par ce moyen, et la vengeance déployée sur son peuple incrédule [3]. Afin que rien ne manquât à la prophétie, ils ont compté les années jusqu'à sa venue 4 ; et à moins que de s'aveugler, il n'y a plus moyen de le méconnoître.

[1] Is. xj, 10; liij, 9.
[2] Zach. xj, 12, 13.
[3] Is. lij, 13 ; liij.
[4] Dan. ix.

Non seulement les prophètes voyoient Jésus-Christ, mais encore ils en étoient la figure, et représentoient ses mystères, principalement celui de la croix. Presque tous, ils ont souffert persécution pour la justice, et nous ont figuré dans leurs souffrances l'innocence et la vérité persécutées en Notre-Seigneur. On voit Élie et Élisée toujours menacés. Combien de fois Isaïe a-t-il été la risée du peuple et des rois, qui, à la fin, comme porte la tradition constante des Juifs, l'ont immolé à leur fureur! Zacharie, fils de Joïada, est lapidé; Ézéchiel paroît toujours dans l'affliction; les maux de Jérémie sont continuels et inexplicables; Daniel se voit deux fois au milieu des lions: tous ont été contredits et maltraités; et tous nous ont fait voir par leur exemple que, si l'infirmité de l'ancien peuple demandoit en général d'être soutenue par des bénédictions temporelles, néanmoins les forts d'Israël, et les hommes d'une sainteté extraordinaire, étoient nourris dès-lors du pain d'affliction, et buvoient par avance, pour se sanctifier, dans le calice préparé au fils de Dieu; calice d'autant plus rempli d'amertume, que la personne de Jésus-Christ étoit plus sainte.

Mais ce que les prophètes ont vu le plus clairement, et ce qu'ils ont aussi déclaré dans les termes les plus magnifiques, c'est la bénédiction répandue sur les Gentils par le Messie. Ce rejeton de Jessé et de David a paru au saint prophète Isaïe comme un signe donné de Dieu aux peuples et aux Gentils afin qu'ils l'invoquent [1]. L'homme de douleurs, dont les plaies devoient faire notre guérison, étoit choisi pour laver les Gentils par une sainte aspersion [2], qu'on reconnoît dans son sein et dans le baptême. Les rois, saisis de respect en sa présence, n'osent ouvrir la bouche devant lui. Ceux qui n'ont jamais ouï parler de lui le voient; et ceux à qui il étoit inconnu sont appelés pour le contempler. C'est le témoin donné aux peuples; c'est le chef et le précepteur des Gentils [3]. Sous lui un peuple inconnu se joindra au peuple de Dieu, et les Gentils y accourront de tous côtés. C'est le Juste de Sion, qui s'élèvera comme une lumière; c'est son

[1] Is. xj, 10.

[2] Ibid. lij, 13, 14, 15; liij.

[3] Ibid. lv, 4, 5.

Sauveur, qui sera allumé comme un flambeau. Les Gentils verront ce Juste, et tous les rois connoîtront cet homme tant célébré dans les prophéties de Sion [1].

Le voici mieux décrit encore, et avec un caractère particulier : Un homme d'une douceur admirable, singulièrement choisi de Dieu, et l'objet de ses complaisances, déclare aux Gentils leur jugement : les îles attendent sa loi [2] (c'est ainsi que les Hébreux appellent l'Europe et les pays éloignés). Il ne fera aucun bruit ; à peine l'entendra-t-on, tant il sera doux et paisible. Il ne foulera pas aux pieds un roseau brisé, ni n'éteindra un reste fumant de toile brûlée. Loin d'accabler les infirmes et les pécheurs, sa voix charitable les appellera, et sa main bienfaisante sera leur soutien. Il ouvrira les yeux des aveugles, et tirera les captifs de leur prison. Sa puissance ne sera pas moindre que sa bonté. Son caractère essentiel est de joindre ensemble la douceur avec l'efficace : c'est pourquoi cette voix si douce passera en un moment d'une extrémité du monde à l'autre ; et sans causer

[1] Is. lxij, 1, 2.

[2] Ibid. xlij, 1, 2, 3, 4, 5, 6 ; xlix, 6.

aucune sédition parmi les hommes, elle excitera toute la terre. Il n'est ni rebutant ni impétueux; et celui que l'on connoissoit à peine quand il étoit dans la Judée ne sera pas seulement le fondement de l'alliance du peuple, mais encore la lumière de tous les Gentils. Sous son règne admirable, les Assyriens et les Égyptiens ne seront plus avec les Israélites qu'un même peuple de Dieu. Tout devient Israël, tout devient saint. Jérusalem n'est plus une ville particulière; c'est l'image d'une nouvelle société où tous les peuples se rassemblent: l'Europe, l'Afrique et l'Asie reçoivent des prédicateurs dans lesquels Dieu a mis son signe, afin qu'ils découvrent sa gloire aux Gentils. Les élus, jusqu'alors appelés du nom d'Israël, auront un autre nom où sera marqué l'accomplissement des promesses, et un amen bienheureux. Les prêtres et les lévites, qui jusqu'alors sortoient d'Aaron, sortiront dorénavant du milieu de la gentilité [1]. Un nouveau sacrifice plus pur et plus agréable que les anciens sera substitué à leur place, et on

[1] Is. xix, 24, 25; lx, 1, 2, 3, 4, 11; lxj, 1, 2, 3, 11; lxij, 1, 2, 11; lxv, 1, 2, 15. 16, lxvj, 19, 20, 21.

saura pourquoi David avoit célébré un pontife d'un nouvel ordre. Le Juste descendra du ciel comme une rosée, la terre produira son germe, et ce sera le Sauveur avec lequel on verra naître la justice. Le ciel et la terre s'uniront pour produire, comme par un commun enfantement, celui qui sera tout ensemble céleste et terrestre. De nouvelles idées de vertu paroîtront au monde dans ses exemples et dans sa doctrine; et la grace qu'il répandra les imprimera dans les cœurs. Tout change par sa venue; et Dieu jure par lui-même que tout genou fléchira devant lui, et que toute langue reconnoîtra sa souveraine puissance [1].

Voilà une partie des merveilles que Dieu a montrées aux prophètes sous les rois enfants de David, et à David avant tous les autres. Tous ont écrit par avance l'histoire du fils de Dieu, qui devoit aussi être fait le fils d'Abraham et de David. C'est ainsi que tout est suivi dans l'ordre des conseils divins : ce Messie, montré de loin comme le fils d'Abraham, est encore montré de plus près comme le fils de

[1] Ps. cix. Is. xlv, 8, 23, 24.

David : un empire éternel lui est promis; la connoissance de Dieu répandue par tout l'univers est marquée comme le signe certain et comme le fruit de sa venue; la conversion des Gentils, et la bénédiction de tous les peuples du monde promise depuis si long-temps à Abraham, à Isaac et à Jacob, est de nouveau confirmée, et tout le peuple de Dieu vit dans cette attente.

Cependant Dieu continue à le gouverner d'une manière admirable. Il fait un nouveau pacte avec David, et s'oblige de le protéger lui et les rois ses descendants, s'ils marchent dans les préceptes qu'il leur a donnés par Moïse; sinon il leur dénonçe de rigoureux châtiments [1]. David, qui s'oublie pour un peu de temps, les éprouve le premier [2]; mais ayant réparé sa faute par sa pénitence, il est comblé de biens, et proposé comme le modèle d'un roi accompli. Le trône est affermi dans sa maison. Tant que Salomon son fils imite sa piété, il est heureux : il s'égare dans sa vieillesse; et Dieu, qui l'épargne pour l'amour

[1] 2 Reg. vij, 8, et seq. 3 Reg. ix, 4, et seq. 2 Par. vij, 17, et seq.

[2] 2 Reg. xj, xij, et seq.

de son serviteur David, lui dénonce qu'il le punira en la personne de son fils [1]. Ainsi il fait voir aux pères que, selon l'ordre secret de ses jugements, il fait durer après leur mort leurs récompenses ou leurs châtiments; et il les tient soumis à ses lois par leur intérêt le plus cher, c'est-à-dire par l'intérêt de leur famille. En exécution de ses décrets, Roboam, téméraire par lui-même, est livré à un conseil insensé : son royaume est diminué de dix tribus [2]. Pendant que ces dix tribus rebelles et schismatiques se séparent de leur Dieu et de leur roi, les enfants de Juda, fidèles à Dieu et à David qu'il avoit choisi, demeurent dans l'alliance et dans la foi d'Abraham. Les lévites se joignent à eux avec Benjamin : le royaume du peuple de Dieu subsiste par leur union sous le nom de royaume de Juda; et la loi de Moïse s'y maintient dans toutes ses observances. Malgré les idolâtries et la corruption effroyable des dix tribus séparées, Dieu se souvient de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. Sa loi ne s'éteint pas parmi ces rebelles : il ne cesse de les rappeler à la

[1] 3 Reg. xj.
[2] Ibid. xij.

pénitence par des miracles innombrables et par les continuels avertissements qu'il leur envoie par ses prophètes. Endurcis dans leur crime, il ne les peut plus supporter, et les chasse de la terre promise, sans espérance d'y être jamais rétablis [1].

Cependant l'histoire de Tobie, arrivée en ce même temps et durant les commencements de la captivité des Israélites, nous fait voir la conduite des élus de Dieu qui restèrent dans les tribus séparées. Ce saint homme, en demeurant parmi eux avant la captivité, sut non seulement se conserver pur des idolâtries de ses frères, mais encore pratiquer la loi, et adorer Dieu publiquement dans le temple de Jérusalem, sans que les mauvais exemples ni la crainte l'en empêchassent [2]. Captif et persécuté à Ninive, il persista dans la piété avec sa famille; et la manière admirable dont lui et son fils sont récompensés de leur foi, même sur la terre, montre que, malgré la captivité et la persécution, Dieu avoit des moyens secrets de faire sentir à ses serviteurs

[1] 4 Reg. xvij, 6, 7, et seq.

[2] Tob. j, 5, 6, 7; ij, 12, 21, 22.

les bénédictions de la loi, en les élevant toutefois, par les maux qu'ils avoient à souffrir, à de plus hautes pensées.

Par les exemples de Tobie et par ses saints avertissements, ceux d'Israël étoient excités à reconnoître du moins sous la verge la main de Dieu qui les châtioit; mais presque tous demeuroient dans l'obstination : ceux de Juda, loin de profiter des châtiments d'Israël, en imitent les mauvais exemples. Dieu ne cesse de les avertir par ses prophètes qu'il leur envoie coup sur coup, s'éveillant la nuit et se levant dès le matin, comme il dit lui-même, pour marquer ses soins paternels. Rebuté de leur ingratitude, il s'émeut contre eux, et les menace de les traiter comme leurs frères rebelles [1].

Il n'y a rien de plus remarquable dans l'histoire du peuple de Dieu, que ce ministère des prophètes. On voit des hommes séparés du reste du peuple par une vie retirée et par un habit particulier : ils ont des demeures où on les voit vivre dans une espèce de communauté sous un supérieur que Dieu

[1] 4 Reg. xvij, 19; xxiij, 26, 27. 2 Par. xxxvj, 15. Jer. xxix, 19.

leur donnoit. Leur vie pauvre et pénitente étoit la figure de la mortification qui devoit être annoncée sous l'évangile. Dieu se communiquoit à eux d'une façon particulière, et faisoit éclater aux yeux du peuple cette merveilleuse communication : mais jamais elle n'éclatoit avec tant de force que durant les temps de désordre où il sembloit que l'idolâtrie alloit abolir la loi de Dieu. Durant ces temps malheureux les prophètes faisoient retentir de tous côtés, et de vive voix et par écrit, les menaces de Dieu et le témoignage qu'ils rendoient à sa vérité [1]. Les écrits qu'ils faisoient étoient entre les mains de tout le peuple, et soigneusement conservés en mémoire perpétuelle aux siècles futurs. Ceux du peuple qui demeuroient fidèles à Dieu s'unissoient à eux ; et nous voyons même qu'en Israël, où régnoit l'idolâtrie, ce qu'il y avoit de fidèles célébroit avec les prophètes le sabbat et les fêtes établies par la loi de Moïse. C'étoient eux qui encourageoient les

[1] 1 Reg. xxviij, 14. 3 Reg. xix, 19. 4 Reg. j, 8. Is. xx, 2. Zach. xiij, 5. 1 Reg. x, 10; xix, 19, 26. 3 Reg. xviij. 4 Reg. ij, 3, 15, 18, 19, 25; iv, 10, 38; vj, 1, 2.

gens de bien à demeurer fermes dans l'alliance [1]. Plusieurs d'eux ont souffert la mort; et on a vu à leur exemple, dans les temps les plus mauvais, c'est-à-dire dans le règne même de Manassès, une infinité de fidèles répandre leur sang pour la vérité, en sorte qu'elle n'a pas été un seul moment sans témoignage [2].

Ainsi la société du peuple de Dieu subsistoit toujours : les prophètes y demeuroient : un grand nombre de fidèles persistoit hautement dans la loi de Dieu avec eux et avec « les prêtres, enfants de Sadoc, qui (comme « dit Ezéchiel), dans les temps d'égarement, « avoient toujours observé les cérémonies du « sanctuaire [3]. »

Cependant, malgré les prophètes, malgré les prêtres fidèles et le peuple uni avec eux dans l'observance de la loi, l'idolâtrie qui avoit ruiné Israël entraînoit souvent dans Juda même et les princes et le gros du peuple.

[1] Exod. xvij, 14. Is. xxx, 8; xxxiv, 16. Jer. xxij, 30; xxvj, 2, 11; xxxvj. 2 Par. xxxvj, 22. 1 Esd. j, 1. Dan. ix. 2. 4 Reg. iv, 23.

[2] 4 Reg. xxj, 16.

[3] Ezech. xliv, 15.

BIBLIOTHECA

Quoique les rois oubliassent le Dieu de leurs pères, il supporta long-temps leurs iniquités à cause de David son serviteur : David est toujours présent à ses yeux. Quand les rois enfants de David suivent les bons exemples de leur père, Dieu fait des miracles surprenants en leur faveur : mais ils sentent, quand ils dégénèrent, la force invincible de sa main qui s'appesantit sur eux. Les rois d'Égypte, les rois de Syrie, et sur-tout les rois d'Assyrie et de Babylone, servent d'instrument à sa vengeance.

L'impiété s'augmente ; et Dieu suscite en orient un roi plus superbe et plus redoutable que tous ceux qui avoient paru jusqu'alors ; c'est Nabuchodonosor, roi de Babylone, le plus terrible des conquérants : il le montre de loin [1] aux peuples et aux rois comme le vengeur destiné à les punir. Il approche ; et la frayeur marche devant lui. Il prend une première fois Jérusalem, et transporte à Babylone une partie de ses habitants [2]. Ni ceux qui restent dans le pays, ni ceux qui sont transportés, quoiqu'avertis, les uns par Jérémie et

[1] Jer. xxv, etc. Ezech. xxvj, etc.

[2] 4 Reg. xxiv, 1. 2 Par. xxxvj.

les autres par Ézéchiel, ne font pénitence : ils préfèrent à ces saints prophètes « des pro-« phètes qui leur prêchoient des illusions[1] » et les flattoient dans leurs crimes. Le vengeur revient en Judée, et le joug de Jérusalem est aggravé, mais elle n'est pas tout-à-fait détruite. Enfin l'iniquité vient à son comble : l'orgueil croît avec la foiblesse ; et Nabuchodonosor met tout en poudre[2].

Dieu n'épargna pas son sanctuaire[3]. Ce beau temple, l'ornement du monde, qui devoit être éternel si les enfants d'Israël eussent persévéré dans la piété, fut consumé par le feu des Assyriens. C'étoit en vain que les Juifs disoient sans cesse : « Le temple de Dieu, le « temple de Dieu, le temple de Dieu est parmi « nous[4] », comme si ce temple sacré eût dû les protéger tout seul. Dieu avoit résolu de leur faire voir qu'il n'étoit point attaché à un édifice de pierre, mais qu'il vouloit trouver des cœurs fidèles. Ainsi il détruisit le temple de Jérusalem, il en donna le trésor

[1] Jer. xiv, 14.
[2] 1 Reg. xxv.
[3] 4 Reg. xxj, 7, 8.
[4] Jer. vij.

au pillage ; et tant de riches vaisseaux consacrés par des rois pieux furent abandonnés à un roi impie.

Mais la chute du peuple de Dieu devoit être l'instruction de tout l'univers. Nous voyons en la personne de ce roi impie, et ensemble victorieux, ce que c'est que les conquérants : ils ne sont pour la plupart que des instruments de la vengeance divine. Dieu exerce par eux sa justice ; et puis il l'exerce sur eux-mêmes. Nabuchodonosor, revêtu de la puissance divine, et rendu invincible par ce ministère, punit tous les ennemis du peuple de Dieu ; il ravage les Iduméens, les Ammonites et les Moabites ; il renverse les rois de Syrie : l'Égypte, sous le pouvoir de laquelle la Judée avoit tant de fois gémi, est la proie de ce roi superbe, et lui devient tributaire [1] : sa puissance n'est pas moins fatale à la Judée même, qui ne sait pas profiter des délais que Dieu lui donne. Tout tombe, tout est abattu par la justice divine, dont Nabuchodonosor est le ministre : il tombera à son tour ; et Dieu, qui emploie la main de

[1] 4 Reg. xxiv, 7.

ce prince pour châtier ses enfants et abattre ses ennemis, le réserve à sa propre main toute-puissante.

Il n'a pas laissé ignorer à ses enfants la destinée de ce roi qui les châtioit, et de l'empire des Chaldéens sous lequel ils devoient être captifs. De peur qu'ils ne fussent surpris de la gloire des impies et de leur règne orgueilleux, les prophètes leur en dénonçoient la courte durée. Isaïe, qui a vu la gloire de Nabuchodonosor et son orgueil insensé long-temps avant sa naissance, a prédit sa chute soudaine et celle de son empire [1]. Babylone n'étoit presque rien quand ce prophète a vu sa puissance, et, un peu après, sa ruine. Ainsi les révolutions des villes et des empires qui tourmentoient le peuple de Dieu, ou profitoient de sa perte, étoient écrites dans ses prophéties. Ces oracles étoient suivis d'une prompte exécution : et les Juifs, si rudement châtiés, virent tomber avant eux, ou avec eux, ou un peu après, selon les prédictions de leurs prophètes, non seulement Samarie, Idumée, Gaza, Ascalon,

[1] Is. xiij, xiv, xxj, xlv, xlvj, xlvij, xlviij.

Damas, les villes des Ammonites et des Moabites leurs perpétuels ennemis, mais les capitales des grands empires, mais Tyr, la maîtresse de la mer, mais Tanis, mais Memphis, mais Thèbes à cent portes, avec toutes les richesses de son Sésostris, mais Ninive même, le siège des rois d'Assyrie ses persécuteurs, mais la superbe Babylone, victorieuse de toutes les autres, et riche de leurs dépouilles.

Il est vrai que Jerusalem périt en même temps par ses péchés : mais Dieu ne la laissa pas sans espérance. Isaïe, qui avoit prédit sa perte, avoit vu son glorieux rétablissement, et lui avoit même nommé Cyrus, son libérateur, deux cents ans avant qu'il fût né [1]. Jérémie, dont les prédictions avoient été si précises pour marquer à ce peuple ingrat sa perte certaine, lui avoit promis son retour après soixante et dix ans de captivité [2]. Durant ces années ce peuple abattu étoit respecté dans ses prophètes : ces captifs prononçoient aux rois et aux peuples leurs ter-

[1] Is. xliv, xlv.

[2] Jer. xxv, 11, 12 ; xxix, 10.

ribles destinées. Nabuchodonosor, qui vouloit se faire adorer, adore lui-même Daniel, étonné des secrets divins qu'il lui découvroit : il apprend de lui sa sentence bientôt suivie de l'exécution [1]. Ce prince victorieux triomphoit dans Babylone, dont il fit la plus grande ville, la plus forte et la plus belle que le soleil eût jamais vue [2] : c'étoit là que Dieu l'attendoit pour foudroyer son orgueil. Heureux et invulnérable, pour ainsi parler, à la tête de ses armées et durant tout le cours de ses conquêtes, il devoit périr dans sa maison selon l'oracle d'Ézéchiel [3]. Lorsque, admirant sa grandeur et la beauté de Babylone, il s'élève au-dessus de l'humanité, Dieu le frappe, lui ôte l'esprit, et le range parmi les bêtes [4]. Il revient au temps marqué par Daniel, et reconnoît le Dieu du ciel qui lui avoit fait sentir sa puissance : mais ses successeurs ne profitent pas de son exemple.

Les affaires de Babylone se brouillent, et le temps marqué par les prophéties pour le

1 Dan. ij, 46; iv, 1, 26.
2 Jerem. xxvij.
3 Ezech. xxj, 30.
4 Dan. iv, 31.

rétablissement de Juda arrive parmi tous ces troubles. Cyrus paroît à la tête des Mèdes et des Perses : tout cède à ce redoutable conquérant [1]. Il s'avance lentement vers les Chaldéens, et sa marche est souvent interrompue. Les nouvelles de sa venue viennent de loin à loin, comme avoit prédit Jérémie [2] : enfin il se détermine. Babylone souvent menacée par les prophètes, et toujours superbe et impénitente, voit arriver son vainqueur qu'elle méprise. Ses richesses, ses hautes murailles, son peuple innombrable, sa prodigieuse enceinte qui enfermoit tout un grand pays, comme l'attestent tous les anciens [3], et ses provisions infinies, lui enflent le cœur. Assiégée durant un long temps sans sentir aucune incommodité, elle se rit de ses ennemis et des fossés que Cyrus creusoit autour d'elle : on n'y parle que de festins et de réjouissances. Son roi Baltazar, petit-fils de Nabuchodonosor, aussi superbe que lui, mais moins habile, fait une fête

[1] Herod. lib. j. Xenoph. lib. ij, iij, etc. Pædag.

[2] Jer. lj, 46. Herod. lib. j. Xenoph. lib. vij Pædag.

[3] Arist. iij Polit. 3.

solennelle à tous les seigneurs. Cette fête est célébrée avec des excès inouis. Baltazar fait apporter les vaisseaux sacrés enlevés du temple de Jérusalem, et mêle la profanation avec le luxe. La colère de Dieu se déclare : une main céleste écrit des paroles terribles sur la muraille de la salle où se faisoit le festin [1]. Daniel en interprète le sens; et ce prophète, qui avoit prédit la chute funeste de l'aïeul, fait voir encore au petit-fils la foudre qui va partir pour l'accabler. En exécution du décret de Dieu, Cyrus se fait tout à coup une ouverture dans Babylone. L'Euphrate, détourné dans les fossés qu'il lui préparoit depuis si long-temps, lui découvre son lit immense : il entre par ce passage imprévu.

Ainsi fut livrée en proie aux Mèdes, et aux Perses, et à Cyrus, comme avoient dit les prophètes, cette superbe Babylone : ainsi périt avec elle le royaume des Chaldéens, qui avoit détruit tant d'autres royaumes; « et « le marteau qui avoit brisé tout l'univers « fut brisé lui-même. » Jérémie l'avoit bien

[1] Dan. v.

prédit : le Seigneur « rompit la verge dont il « avoit frappé tant de nations[1]. » Isaïe l'avoit prévu : les peuples accoutumés au joug des rois chaldéens les voient eux-mêmes sous le joug : « Vous voilà, dirent-ils[2], blessés « comme nous; vous êtes devenus semblables « à nous, vous qui disiez dans votre cœur : « J'élèverai mon trône au-dessus des astres, « et je serai semblable au Très-Haut. »

C'est ce qu'avoit prononcé le même Isaïe : « Elle tombe, elle tombe (comme l'avoit dit « ce prophète) cette grande Babylone, et ses « idoles sont brisées : Bel est renversé; et « Nabo son grand dieu, d'où les rois pre- « noient leur nom, tombe par terre[3] : » car les Perses leurs ennemis, adorateurs du soleil, ne souffroient point les idoles ni les rois qu'on avoit faits dieux. Mais comment périt cette Babylone? Comme les prophètes l'avoient déclaré : ses eaux furent desséchées[4], comme avoit prédit Jérémie, pour

[1] Is. xiij, 17; xxj, 2; xlv, xlvj, xlvij. Jer. lj, 11, 28. Is. xiv, 16, 17. Jer. l, 23.

[2] Is. xiv, 5, 6, 10.

[3] Ib. xxj, 9; xlvj, 1.

[4] Jer. l, 38; lj, 36.

donner passage à son vainqueur : enivrée, endormie, trahie par sa propre joie, selon le même prophète, elle se trouva au pouvoir de ses ennemis, et prise comme dans un filet sans le savoir [1]. On passe tous ses habitants au fil de l'épée : car les Mèdes ses vainqueurs, comme avoit dit Isaïe, ne cherchoient ni l'or ni l'argent [2], mais la vengeance, mais à assouvir leur haine par la perte d'un peuple cruel que son orgueil faisoit l'ennemi de tous les peuples du monde. Les courriers venoient l'un sur l'autre annoncer au roi que l'ennemi entroit dans la ville [3] : Jérémie l'avoit ainsi marqué. Ses astrologues, en qui elle croyoit, et qui lui promettoient un empire éternel, ne purent la sauver de son vainqueur : c'est Isaïe et Jérémie qui l'annoncent d'un commun accord.

Dans cet effroyable carnage, les Juifs avertis de loin échappèrent seuls au glaive du victorieux. Cyrus, devenu par cette conquête le maître de tout l'orient, reconnoît

[1] Jer. l, 24 ; lj, 39, 57.

[2] Is. xiij, 15, 16, 17, 18. Jer. l, 35, 36, 37, 42.

[3] Jerem. lj, 31. Is. xlvij, 12, 13, 14, 15. Jer. l, 36. Is. xlviij, 20. Jer. l, 8, 28 ; lj, 6, 10, 50, etc.

dans ce peuple tant de fois vaincu je ne sais quoi de divin. Ravi des oracles qui avoient prédit ses victoires, il avoue qu'il doit son empire au Dieu du ciel que les Juifs servoient, et signale la première année de son règne par le rétablissement de son temple et de son peuple [1].

Qui n'admireroit ici la providence divine si évidemment déclarée sur les Juifs et sur les Chaldéens, sur Jérusalem et sur Babylone? Dieu les veut punir toutes deux; et afin qu'on n'ignore pas que c'est lui seul qui le fait, il se plaît à le déclarer par cent prophéties. Jérusalem et Babylone, toutes deux menacées dans le même temps et par les mêmes prophètes, tombent l'une après l'autre dans le temps marqué.

Mais Dieu découvre ici le grand secret des deux châtiments dont il se sert : un châtiment de rigueur sur les Chaldéens; un châtiment paternel sur les Juifs qui sont ses enfants.

L'orgueil des Chaldéens (c'étoit le caractère de la nation et l'esprit de tout cet empire)

[1] 2 Par. xxxvj, 22. 1 Esd. j, 2.

est abattu sans retour. « Le superbe est tombé « et ne se relèvera pas », disoit Jérémie[1]; et Isaïe avant lui, « Babylone la glorieuse, dont « les Chaldéens insolents s'enorgueillisoient, « a été faite comme Sodome et comme Gomorrhe[2] », à qui Dieu n'a laissé aucune ressource.

Il n'en est pas ainsi des Juifs : Dieu les a châtiés comme des enfants désobéissants qu'il remet dans leur devoir par le châtiment; et puis, touché de leurs larmes, il oublie leurs fautes : « Ne crains point, ô Jacob, dit le « Seigneur, parceque je suis avec toi. Je te « châtierai avec justice, et ne te pardonnerai « pas comme si tu étois innocent; mais je ne « te détruirai pas comme je détruirai les « nations parmi lesquelles je t'ai dispersé[3]. » C'est pourquoi Babylone, ôtée pour jamais aux Chaldéens, est livrée à un autre peuple; et Jérusalem, rétablie par un changement merveilleux, voit revenir ses enfants de tous côtés.

[1] Jer. l, 31, 32, 40.

[2] Is. xiij, 19.

[3] Jer. xlvj, 28.

Ce fut Zorobabel, de la tribu de Juda et du sang des rois, qui les ramena de captivité. Ceux de Juda reviennent en foule, et remplissent tout le pays. Les dix tribus dispersées se perdent parmi les Gentils, à la réserve de ceux qui sous le nom de Juda, et réunis sous ses étendards, rentrent dans la terre de leurs pères.

Cependant l'autel se redresse, le temple se rebâtit, les murailles de Jérusalem sont relevées. La jalousie des peuples voisins est réprimée par les rois de Perse devenus les protecteurs du peuple de Dieu. Le pontife rentre en exercice avec tous les prêtres qui prouvèrent leur descendance par les registres publics : les autres sont rejetés. Esdras, prêtre lui-même et docteur de la loi, et Néhémias, gouverneur, réforment tous les abus que la captivité avoit introduits, et font garder la loi dans sa pureté [1]. Le peuple pleure avec eux les transgressions qui lui avoient attiré ces grands châtiments, et reconnoît que Moïse les avoit prédits. Tous ensemble lisent dans les saints livres les menaces de l'homme

[1] 1 Esd. ij, 62.

de Dieu; ils en voient l'accomplissement : l'oracle de Jérémie, et le retour tant promis après les soixante et dix ans de captivité, les étonne et les console : ils adorent les jugements de Dieu; et, réconciliés avec lui, ils vivent en paix [1].

Dieu, qui fait tout en son temps, avoit choisi celui-ci pour faire cesser les voies extraordinaires, c'est-à-dire les prophéties, dans son peuple désormais assez instruit. Il restoit environ cinq cents ans jusques aux jours du Messie. Dieu donna à la majesté de son fils de faire taire les prophètes durant tout ce temps, pour tenir son peuple en attente de celui qui devoit être l'accomplissement de tous leurs oracles.

Mais vers la fin des temps où Dieu avoit résolu de mettre fin aux prophéties, il sembloit qu'il vouloit répandre toutes ses lumières, et découvrir tous les conseils de sa providence : tant il exprima clairement les secrets des temps à venir.

Durant la captivité, et sur-tout vers les temps qu'elle alloit finir, Daniel [2], révéré

[1] 1 Esd. j, 1. 2 Esd. j, 8; viij, ix.

[2] Dan. ij, iij, v, viij, 27.

pour sa piété, même par les rois infidèles, et employé pour sa prudence aux plus grandes affaires de leur état, vit par ordre, à diverses fois, et sous des figures différentes, quatre monarchies sous lesquelles devoient vivre les Israélites [1]. Il les marque par leurs caractères propres. On voit passer comme un torrent l'empire d'un roi des Grecs : c'étoit celui d'Alexandre [2]. Par sa chute on voit établir un autre empire moindre que le sien, et affoibli par ses divisions [3] : c'est celui de ses successeurs, parmi lesquels il y en a quatre marqués dans la prophétie; Antipater, Séleucus, Ptolomée et Antigonus, sont visiblement désignés. Il est constant par l'histoire qu'ils furent plus puissants que les autres, et les seuls dont la puissance ait passé à leurs enfants. On voit leurs guerres, leurs jalousies et leurs alliances trompeuses [4]; la dureté et l'ambition des rois de Syrie; l'orgueil et les autres marques qui désignent Antiochus l'illustre, implacable ennemi du

[1] Dan. ij, vij, viij, x, xj.
[2] Ibid. vij, 6; viij, 21, 22.
[3] Ibid. viij, 22.
[4] Ibid. xj.

peuple de Dieu; la brièveté de son règne, et la prompte punition de ses excès [1]. On voit naître enfin sur la fin, et comme dans le sein de ces monarchies, le règne du fils de l'homme. A ce nom vous reconnoissez Jésus-Christ; mais ce règne du fils de l'homme est encore appelé le règne des saints du Très-Haut. Tous les peuples sont soumis à ce grand et pacifique royaume : l'éternité lui est promise; et il doit être le seul dont la puissance ne passera pas à un autre empire.

Quand viendra ce fils de l'homme et ce Christ tant désiré, et comment il accomplira l'ouvrage qui lui est commis, c'est-à-dire la rédemption du genre humain; Dieu le découvre manifestement à Daniel. Pendant qu'il est occupé de la captivité de son peuple dans Babylone, et des soixante et dix ans dans lesquels Dieu avoit voulu la renfermer, au milieu des vœux qu'il fait pour la délivrance de ses frères, il est tout à coup élevé à des mystères plus hauts; il voit un autre nombre d'années, et une autre délivrance bien plus importante. Au lieu des septante

[1] Dan. ij, 44, 45; vij, 13, 14, 27.

années prédites par Jérémie, il voit septante semaines, à commencer depuis l'ordonnance donnée par Artaxerxe à la longue main, la vingtième année de son règne, pour rebâtir la ville de Jérusalem. Là est marquée en termes précis, sur la fin de ces semaines, « la « rémission des péchés, le règne éternel de « la justice, l'entier accomplissement des « prophéties, et l'onction du saint des saints. » Le Christ doit faire sa charge et paroître comme conducteur du peuple après soixante-neuf semaines. « Après soixante-neuf se- « maines (car le prophète le répète encore) « le Christ doit être mis à mort » : il doit mourir de mort violente; il faut qu'il soit immolé pour accomplir les mystères. Une semaine est marquée entre les autres, et c'est la dernière et la soixante et dixième; c'est celle où le Christ sera immolé, où « l'alliance « sera confirmée, et au milieu de laquelle « l'hostie et les sacrifices seront abolis » ; sans doute, par la mort du Christ, car c'est ensuite de la mort du Christ que ce changement est marqué. « Après cette mort du Christ et l'aboli- « tion des sacrifices », on ne voit plus qu'horreur et confusion : on voit « la ruine de la

« cité sainte et du sanctuaire ; un peuple et « un capitaine qui vient pour tout perdre ; « l'abomination dans le temple ; la dernière « et irrémédiable désolation » du peuple ingrat envers son Sauveur [1].

Nous avons vu que ces semaines réduites en semaines d'années, selon l'usage de l'Écriture, font quatre cent quatre-vingt-dix ans, et nous mènent précisément depuis la vingtième année d'Artaxerxe à la dernière semaine; semaine pleine de mystères, où Jésus-Christ immolé met fin par sa mort aux sacrifices de la loi, et en accomplit les figures.

Les doctes font différentes supputations pour faire quadrer ce temps au juste. Celle que je vous ai proposée, monseigneur, est sans embarras. Loin d'obscurcir la suite de l'histoire des rois de Perse, elle l'éclaircit : quoiqu'il n'y auroit rien de fort surprenant quand il se trouveroit quelque incertitude dans les dates de ces princes; et huit ou neuf ans au plus dont on pourroit disputer, sur un compte de quatre cent quatre-vingt-dix ans,

[1] Dan. ix, 23, 24, 25, 26, 27.

ne feront jamais une importante question. Mais pourquoi discourir davantage? Dieu a tranché la difficulté, s'il y en avoit, par une décision qui ne souffre aucune réplique. Un évènement manifeste nous met au-dessus de tous les raffinements des chronologistes; et la ruine totale des Juifs, qui a suivi de si près la mort de Notre-Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyants l'accomplissement de la prophétie.

Il ne reste plus qu'à vous en faire remarquer une circonstance. Daniel nous découvre un nouveau mystère. L'oracle de Jacob nous avoit appris que le royaume de Juda devoit cesser à la venue du Messie : mais il ne nous disoit pas que cette mort seroit la cause de la chute de ce royaume. Dieu a révélé ce secret important à Daniel, et il lui déclare, comme vous voyez, que la ruine des Juifs sera la suite de la mort du Christ et de leur méconnoissance. Marquez, s'il vous plaît, cet endroit : la suite des évènements vous en fera bientôt un beau commentaire.

Vous voyez ce que Dieu montra au prophète Daniel un peu devant les victoires de Cyrus et le rétablissement du temple. Du

temps qu'il se bâtissoit, il suscita les prophètes Aggée et Zacharie; et incontinent après il envoya Malachie, qui devoit fermer les prophéties de l'ancien peuple.

Que n'a pas vu Zacharie! on diroit que le livre des décrets divins ait été ouvert à ce prophète, et qu'il y ait lu toute l'histoire du peuple de Dieu depuis la captivité.

Les persécutions des rois de Syrie, et les guerres qu'ils font à Juda, lui sont découvertes dans toute leur suite[1]. Il voit Jérusalem prise et saccagée; un pillage effroyable, et des désordres infinis; le peuple en fuite dans le désert, incertain de sa condition, entre la mort et la vie; à la veille de sa dernière désolation, une nouvelle lumière lui paroître tout à coup. Les ennemis sont vaincus; les idoles sont renversées dans toute la terre sainte : on voit la paix et l'abondance dans la ville et dans le pays, et le temple est révéré dans tout l'orient.

Une circonstance mémorable de ces guerres est révélée au prophète : c'est que Jérusalem devoit être trahie par ses enfants, et

[1] Zach. xiv.

que parmi ses ennemis il se trouveroit beaucoup de Juifs [1].

Quelquefois il voit une longue suite de prospérités : Juda est rempli de force ; les royaumes qui l'ont oppressé sont humiliés ; les voisins qui n'ont cessé de le tourmenter sont punis ; quelques uns sont convertis, et incorporés au peuple de Dieu. Le prophète voit ce peuple comblé des bienfaits divins, parmi lesquels il leur conte le triomphe aussi modeste que glorieux « du roi pauvre, du roi « pacifique, du roi sauveur, qui entre monté « sur un âne dans sa ville de Jérusalem [2]. »

Après avoir raconté les prospérités, il reprend dès l'origine toute la suite des maux. Il voit tout d'un coup le feu dans le temple ; tout le pays ruiné avec la ville capitale ; des meurtres, des violences, un roi qui les autorise. Dieu a pitié de son peuple abandonné : il s'en rend lui-même le pasteur ; et sa protection le soutient. A la fin il s'allume des guerres civiles, et les affaires vont en décadence. Le temps de ce changement est désigné par un caractère certain,

[1] Zach. xiv, 14.

[2] Ibid. ix, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8; x, 6, 11.

et trois princes dégradés en un même mois en marquent le commencement [1].

Au milieu de ces malheurs paroît encore un plus grand malheur. Un peu après ces divisions, et dans les temps de la décadence, Dieu est acheté trente deniers par son peuple ingrat; et le prophète voit tout, jusqu'au champ du potier ou du sculpteur auquel cet argent est employé [2]. De là suivent d'extrêmes désordres parmi les pasteurs du peuple; enfin ils sont aveuglés, et leur puissance est détruite.

Que dirai-je de la merveilleuse vision de Zacharie, qui voit le pasteur frappé et les brebis dispersées? Que dirai-je du regard que jette le peuple sur son Dieu qu'il a percé [3], et des larmes que lui fait verser une mort plus lamentable que celle d'un fils unique, et que celle de Josias? Zacharie a vu toutes ces choses : mais ce qu'il a vu de plus grand, « c'est le Seigneur envoyé par le Seigneur « pour habiter dans Jérusalem, d'où il ap-

[1] Zach. xj, 8.

[2] Ibid. 15, 16, 17.

[3] Ibid. xiij, 7; xij, 10.

« pelle les Gentils pour les agréger à son « peuple, et demeurer au milieu d'eux [1]. »

Aggée dit moins de choses ; mais ce qu'il dit est surprenant. Pendant qu'on bâtit le second temple [2], et que les vieillards qui avoient vu le premier fondent en larmes en comparant la pauvreté de ce dernier édifice avec la magnificence de l'autre, le prophète, qui voit plus loin, publie la gloire du second temple, et le préfère au premier [3]. Il explique d'où viendra la gloire de cette nouvelle maison ; c'est que le désiré des Gentils arrivera : ce Messie promis depuis deux mille ans, et dès l'origine du monde, comme le Sauveur des Gentils, paroîtra dans ce nouveau temple. La paix y sera établie ; tout l'univers ému rendra témoignage à la venue de son Rédempteur ; il n'y a plus qu'un peu de temps à attendre, et les temps destinés à cette attente sont dans leur dernier période.

Enfin le temple s'achève : les victimes y sont immolées ; mais les Juifs avares y offrent

[1] Zach. ij, 8, 9, 10, 11.

[2] 1 Esd. iij, 12.

[3] Agg. ij, 7, 8, 9, 10.

des hosties défectueuses. Malachie, qui les en reprend, est élevé à une plus haute considération; et à l'occasion des offrandes immondes des Juifs, il voit l'offrande toujours pure, et jamais souillée, qui sera présentée à Dieu, non plus seulement comme autrefois dans le temple de Jérusalem, mais depuis le soleil levant jusqu'au couchant; non plus par les Juifs, mais par les Gentils, parmi lesquels il prédit que le nom de Dieu sera grand [1].

Il voit aussi, comme Aggée, la gloire du second temple, et le Messie qui l'honore de sa présence; mais il voit en même temps que le Messie est le Dieu à qui ce temple est dédié. « J'envoie mon ange, dit le Seigneur, pour « me préparer les voies, et incontinent vous « verrez arriver dans son saint temple le « Seigneur que vous cherchez, et l'ange de « l'alliance que vous désirez [2]. »

Un ange est un envoyé : mais voici un envoyé d'une dignité merveilleuse; un envoyé qui a un temple; un envoyé qui est Dieu, et

[1] Mal. j, 11.
[2] Ibid. iij, 1.

qui entre dans le temple comme dans sa propre demeure ; un envoyé désiré par tout le peuple, qui vient faire une nouvelle alliance, et qui est appelé pour cette raison l'ange de l'alliance, ou du testament.

C'étoit donc dans le second temple que ce Dieu envoyé de Dieu devoit paroître [1]; mais un autre envoyé précède, et lui prépare les voies. Là nous voyons le Messie précédé par son précurseur. Le caractère de ce précurseur est encore montré au prophète. Ce doit être un nouvel Élie, remarquable par sa sainteté, par l'austérité de sa vie, par son autorité et par son zèle.

Ainsi le dernier prophète de l'ancien peuple marque le premier prophète qui devoit venir après lui; c'est-à-dire cet Élie, précurseur du Seigneur, qui devoit paroître. Jusqu'à ce temps le peuple de Dieu n'avoit point à attendre de prophète; la loi de Moïse lui devoit suffire; et c'est pourquoi Malachie finit par ces mots : « Souvenez-vous de la loi « que j'ai donnée sur le mont Horeb à Moïse « mon serviteur pour tout Israël. Je vous

[1] Mal. iij, 1; iv, 5, 6.

« enverrai le prophète Élie, qui unira le « cœur des pères avec le cœur des enfants[1] », qui montrera à ceux-ci ce qu'ont attendu les autres.

A cette loi de Moïse Dieu avoit joint les prophètes qui avoient parlé en conformité, et l'histoire du peuple de Dieu faite par les mêmes prophètes, dans laquelle étoient confirmées par des expériences visibles les promesses et les menaces de la loi. Tout étoit soigneusement écrit ; tout étoit digéré par l'ordre des temps : et voilà ce que Dieu laissa pour l'instruction de son peuple, quand il fit cesser les prophéties.

V.

Les temps du second temple.

De telles instructions firent un grand changement dans les mœurs des Israélites. Ils n'avoient plus besoin ni d'apparition, ni de prédiction manifeste, ni de ces prodiges inouis que Dieu faisoit si souvent pour leur salut : les témoignages qu'ils avoient reçus

[1] Mal. iv, 4, 5, 6.

leur suffisoient ; et leur incrédulité, non seulement convaincue par l'évènement, mais encore si souvent punie, les avoit enfin rendus dociles.

C'est pourquoi depuis ce temps on ne les voit plus retourner à l'idolâtrie, à laquelle ils étoient si étrangement portés. Ils s'étoient trop mal trouvés d'avoir rejeté le Dieu de leurs pères. Ils se souvenoient toujours de Nabuchodonosor, et de leur ruine si souvent prédite dans toutes ses circonstances, et toutefois plus tôt arrivée qu'elle n'avoit été crue. Ils n'étoient pas moins en admiration de leur rétablissement fait contre toute apparence dans le temps, et par celui qui leur avoit été marqué. Jamais ils ne voyoient le second temple sans se souvenir pourquoi le premier avoit été renversé, et comment celui-ci avoit été rétabli : ainsi ils se confirmoient dans la foi de leurs écritures, auxquelles tout leur état rendoit témoignage.

On ne vit plus parmi eux de faux prophètes. Ils s'étoient défaits tout ensemble de la pente qu'ils avoient à les croire et de celle qu'ils avoient à l'idolâtrie. Zacharie avoit prédit par un même oracle que ces deux

choses leur arriveroient [1]. Sa prophétie eut un manifeste accomplissement. Les faux prophètes cessèrent sous le second temple : le peuple, rebuté de leurs tromperies, n'étoit plus en état de les écouter. Les vrais prophètes de Dieu étoient lus et relus sans cesse : il ne leur falloit point de commentaire ; et les choses qui arrivoient tous les jours en exécution de leurs prophéties en étoient de trop fidèles interprètes.

En effet, tous leurs prophètes leur avoient promis une paix profonde. On lit encore avec joie la belle peinture que font Isaïe et Ézéchiel des bienheureux temps qui devoient suivre la captivité de Babylone [2]. Toutes les ruines sont réparées, les villes et les bourgades sont magnifiquement rebâties, le peuple est innombrable, les ennemis sont à bas, l'abondance est dans les villes et dans la campagne ; on y voit la joie, le repos, et enfin tous les fruits d'une longue paix. Dieu promet de tenir son peuple dans une durable

[1] Zach. xiij, 2, 3, 4, 5, 6.

[2] Is. xlj, 11, 12, 13; xliij, 18, 19; xlix, 18, 19, 20, 21; lij, 1, 2, 7; liv, lv, etc. lx, 15, 16, etc. Ez. xxxvj, xxxviij, 11, 12, 13, 14.

et parfaite tranquillité [1]. Ils en jouirent sous les rois de Perse. Tant que cet empire se soutint, les favorables décrets de Cyrus, qui en étoit le fondateur, assurèrent le repos des Juifs. Quoiqu'ils aient été menacés de leur dernière ruine sous Assuérus, quel qu'il soit, Dieu, fléchi par leurs larmes, changea tout à coup le cœur du roi, et tira une vengeance éclatante d'Aman leur ennemi [2]. Hors de cette conjoncture, qui passa si vite, ils furent toujours sans crainte. Instruits par leurs prophètes à obéir aux rois à qui Dieu les avoit soumis [3], leur fidélité fut inviolable. Aussi furent-ils toujours doucement traités. A la faveur d'un tribut assez léger qu'ils payoient à leurs souverains, qui étoient plutôt leurs protecteurs que leurs maîtres, ils vivoient selon leurs propres lois : la puissance sacerdotale fut conservée en son entier : les pontifes conduisoient le peuple : le conseil public, établi premièrement par Moïse, avoit toute son autorité; et ils exerçoient entre eux la puissance de vie et de

[1] Jer. xlvj, 27.

[2] Esth. iv, v, vij, viij, ix.

[3] Jer. xxvij, 12, 17; xl, 9. Bar. j, 11, 12.

mort, sans que personne se mêlât de leur conduite [1]. Les rois l'ordonnoient ainsi.

La ruine de l'empire des Perses ne changea point leurs affaires. Alexandre respecta leur temple, admira leurs prophéties, et augmenta leurs privilèges [2]. Ils eurent un peu à souffrir sous ses premiers successeurs. Ptolomée, fils de Lagus, surprit Jérusalem, et en emmena en Égypte cent mille captifs : mais il cessa bientôt de les haïr. Lui-même les fit citoyens d'Alexandrie, capitale de son royaume ; ou plutôt il leur confirma le droit qu'Alexandre leur y avoit déjà donné ; et ne trouvant rien dans tout son état de plus fidèle que les Juifs, il en remplit ses armées, et leur confia ses places les plus importantes [3]. Si les Lagides les considérèrent, ils furent encore mieux traités des Séleucides sous l'empire desquels ils vivoient [4]. Séleucus Nicanor, chef de cette famille, les établit dans Antioche ; et Antiochus le Dieu, son petit-fils, les ayant fait recevoir dans toutes les

[1] 1 Esd. vij, 25, 26.
[2] Jos. ant. xj, 8 ; ij cont. Ap.
[3] Ibid. ant. xij, 1, 2 ; ij cont. Ap.
[4] Ibid. ant. xij, 3 ; ij cont. Ap.

villes de l'Asie mineure, nous les avons vus se répandre dans toute la Grèce, y vivre selon leur loi, et y jouir des mêmes droits que les autres citoyens, comme ils faisoient dans Alexandrie et dans Antioche.

Cependant leur loi est tournée en grec par les soins de Ptolomée Philadelphe, roi d'Égypte [1]. La religion judaïque est connue parmi les Gentils; le temple de Jérusalem est enrichi par les dons des rois et des peuples; les Juifs vivent en paix et en liberté sous la puissance des rois de Syrie, et ils n'avoient guère goûté une telle tranquillité sous leurs propres rois.

Elle sembloit devoir être éternelle, s'ils ne l'eussent eux-mêmes troublée par leurs dissentions. Il y avoit trois cents ans qu'ils jouissoient de ce repos tant prédit par leurs prophètes, quand l'ambition et les jalousies qui se mirent parmi eux les pensèrent perdre. Quelques uns des plus puissants trahirent leur peuple pour flatter les rois [2]; ils voulurent se rendre illustres à la manière des

1 Jos. præf. ant. et lib. xij, 2; et ij cont. Ap.

2 1 Mach. j, 12, 13, etc. 2 Mach. iij, iv, 1, etc.; 14, 15, 16, etc.

Grecs, et préférèrent cette vaine pompe à la gloire solide que leur acquéroit parmi leurs citoyens l'observance des lois de leurs ancêtres. Ils célébrèrent des jeux comme les Gentils. Cette nouveauté éblouit les yeux du peuple ; et l'idolâtrie, revêtue de cette magnificence, parut belle à beaucoup de Juifs. A ces changements se mêlèrent les disputes pour le souverain sacerdoce, qui étoit la dignité principale de la nation. Les ambitieux s'attachoient aux rois de Syrie pour y parvenir ; et cette dignité sacrée fut le prix de la flatterie de ces courtisans.

Les jalousies et les divisions des particuliers ne tardèrent pas à causer, selon la coutume, de grands malheurs à tout le peuple. Antiochus l'illustre, roi de Syrie, conçut le dessein de perdre ce peuple divisé, pour profiter de ses richesses. Ce prince parut alors avec tous les caractères que Daniel avoit marqués [1] : ambitieux, avare, artificieux, cruel, insolent, impie, insensé, enflé de ses victoires, et puis irrité de ses

[1] Dan. vij, 24, 25; viij, 9, 10, 11, 12, 23, 24, 25. Polyb. lib. xxvj et xxxj, in excerpt. et ap. Ath. lib. x.

pertes. Il entre dans Jérusalem en état de tout entreprendre : les factions des Juifs, et non pas ses propres forces, l'enhardissoient; et Daniel l'avoit ainsi prévu [1]. Il exerce des cruautés inouies : son orgueil l'emporte aux derniers excès, et il vomit des blasphèmes contre le Très-Haut, comme l'avoit prédit le même prophète [2]. En exécution de ces prophéties, et à cause des péchés du peuple, la force lui est donnée contre le sacrifice perpétuel. Il profane le temple de Dieu, que les rois ses ancêtres avoient révéré : il le pille, et répare par les richesses qu'il y trouve les ruines de son trésor épuisé [3]. Sous prétexte de rendre conformes les mœurs de ses sujets, et en effet pour assouvir son avarice en pillant toute la Judée, il ordonne aux Juifs d'adorer les mêmes dieux que les Grecs; sur-tout il veut qu'on adore Jupiter Olympien, dont il place l'idole dans le temple même : et plus impie que Nabuchodonosor, il entreprend de détruire les fêtes, la loi de Moïse, les sacrifices, la religion, et tout le peuple.

[1] Dan. viij, 24.
[2] Ibid. vij, 8, 11, 25; viij, 11, 12, 13, 14.
[3] 1 Mach. 1, 43, 46, 57. 2 Mach. vj, 1, 2.

Mais les succès de ce prince avoient leurs bornes marquées par les prophéties. Mathathias s'oppose à ces violences, et réunit les gens de bien : Judas Machabée son fils, avec une poignée de gens, fait des exploits inouis, et purifie le temple de Dieu trois ans et demi après sa profanation, comme avoit prédit Daniel [1]. Il poursuit les Iduméens et tous les autres Gentils qui se joignoient à Antiochus; et leur ayant pris leurs meilleures places, il revient victorieux et humble, tel que l'avoit vu Isaïe, chantant les louanges de Dieu, qui avoit livré en ses mains les ennemis de son peuple, et encore tout rouge de leur sang [2]. Il continue ses victoires, malgré les armées prodigieuses des capitaines d'Antiochus. Daniel n'avoit donné que six ans à ce prince impie pour tourmenter le peuple de Dieu [3], et voilà qu'au terme préfix il apprend à Ecbatane les faits héroïques de Judas. Il tombe dans une profonde mélancolie, et meurt, comme avoit prédit le saint pro-

[1] Dan. vij, 25; xij, 7, 11. Jos. prol. lib. de bell. jud. et lib. j, 1; vj, 11.

[2] Is. lxiij. 1 Machab. iv, 15; v, 3, 26, 28, 36, 54

[3] Dan. viij, 14.

phète [1], misérable, mais non de main d'homme, après avoir reconnu, mais trop tard, la puissance du Dieu d'Israël [2].

Je n'ai plus besoin de vous raconter de quelle sorte ses successeurs poursuivirent la guerre contre la Judée, ni la mort de Judas son libérateur, ni les victoires de ses deux frères Jonathas et Simon, successivement souverains pontifes, dont la valeur rétablit la gloire ancienne du peuple de Dieu. Ces trois grands hommes virent les rois de Syrie, et tous les peuples voisins, conjurés contre eux; et, ce qui étoit de plus déplorable, ils virent à diverses fois ceux de Juda même armés contre leur patrie et contre Jérusalem; chose inouie jusqu'alors, mais expressément marquée par les prophètes [3]. Au milieu de tant de maux, la confiance qu'ils eurent en Dieu les rendit intrépides et invincibles. Le peuple fut toujours heureux sous leur conduite; et enfin, du temps de Simon, affranchi du joug des Gentils, il se soumit à lui et

[1] Dan. viij, 25.

[2] 1 Mach. vj. 2 Mach. ix.

[3] Zach. xiv, 4. 1 Mach. j, 12; ix, xj, 20, 21, 22; xvj. 2 Mach. iv, 22, et seq.

à ses enfants, du consentement des rois de Syrie.

Mais l'acte par lequel le peuple de Dieu transporte à Simon toute la puissance publique, et lui accorde les droits royaux, est remarquable. Le décret porte « qu'il en jouira, « lui et sa postérité, jusqu'à ce qu'il vienne « un fidèle et véritable prophète [1]. »

Le peuple, accoutumé dès son origine à un gouvernement divin, et sachant que depuis le temps que David avoit été mis sur le trône par ordre de Dieu, la souveraine puissance appartenoit à sa maison, à qui elle devoit être à la fin rendue au temps du Messie, mit expressément cette restriction au pouvoir qu'il donna à ses pontifes, et continua de vivre sous eux dans l'espérance de ce Christ tant de fois promis.

C'est ainsi que ce royaume absolument libre usa de son droit, et pourvut à son gouvernement. La postérité de Jacob, par la tribu de Juda, et par les restes qui se rangèrent sous ses étendards, se conserva en corps d'état, et jouit indépendamment et

[1] Mach. xiv, 41.

paisiblement de la terre qui lui avoit été assignée.

En vertu du décret du peuple dont nous venons de parler, Jean Hyrcan, fils de Simon, succéda à son père. Sous lui les Juifs s'agrandissent par des conquêtes considérables : ils soumettent Samarie (Ézéchiel et Jérémie l'avoient prédit [1]); ils domtent les Iduméens, les Philistins et les Ammonites, leurs perpétuels ennemis ; et ces peuples embrassent leur religion (Zacharie l'avoit marqué [2]). Enfin, malgré la haine et la jalousie des peuples qui les environnent, sous l'autorité de leurs pontifes, qui deviennent enfin leurs rois, ils fondent le nouveau royaume des Asmonéens, ou des Machabées, plus étendu que jamais, si on excepte les temps de David et de Salomon.

Voilà en quelle manière le peuple de Dieu subsista toujours parmi tant de changements; et ce peuple tantôt châtié, et tantôt consolé dans ses disgraces, par les différents traitements qu'il reçoit selon ses mérites, rend un

[1] Ezech. xvj, 53, 54, 55, 61. Jer. xxxj, 5. 1 Mach. x, 30. Jos. ant. xiij, 8, 17, 18.

[2] Zach. ix, 1, 2, et seq.

témoignage public à la Providence qui régit le monde.

Mais, en quelque état qu'il fût, il vivoit toujours en attente des temps du Messie, où il espéroit de nouvelles graces plus grandes que toutes celles qu'il avoit reçues : et il n'y a personne qui ne voie que cette foi du Messie et de ses merveilles, qui dure encore aujourd'hui parmi les Juifs, leur est venue de leurs patriarches et de leurs prophètes dès l'origine de leur nation [1] ; car dans cette longue suite d'années où eux-mêmes reconnoissoient que par un conseil de la Providence il ne s'élevoit plus parmi eux aucun prophète, et que Dieu ne leur faisoit point de nouvelles prédictions ni de nouvelles promesses, cette foi du Messie qui devoit venir étoit plus vive que jamais. Elle se trouva si bien établie quand le second temple fut bâti, qu'il n'a plus fallu de prophète pour y confirmer le peuple. Ils vivoient sous la foi des anciennes prophéties qu'ils avoient vues s'accomplir si précisément à leurs yeux en tant de chefs : le reste, depuis ce temps, ne leur

[1] Jos. j cont. Ap.

a jamais paru douteux ; et ils n'avoient point de peine à croire que Dieu, si fidèle en tout, n'accomplît encore en son temps ce qui regardoit le Messie; c'est-à-dire la principale de ses promesses, et le fondement de toutes les autres.

En effet, toute leur histoire, tout ce qui leur arrivoit de jour en jour, n'étoit qu'un perpétuel développement des oracles que le Saint-Esprit leur avoit laissés. Si, rétablis dans leur terre après la captivité, ils jouirent durant trois cents ans d'une paix profonde ; si leur temple fut révéré, et leur religion honorée dans tout l'orient; si enfin leur paix fut troublée par leurs dissentions; si ce superbe roi de Syrie fit des efforts inouis pour les détruire; s'il prévalut quelque temps; si un peu après il fut puni; si la religion judaïque et tout le peuple de Dieu fut relevé avec un éclat plus merveilleux que jamais, et le royaume de Juda accru sur la fin des temps par de nouvelles conquêtes : vous avez vu, monseigneur, que tout cela se trouvoit écrit dans leurs prophètes. Oui, tout y étoit marqué, jusqu'au temps que devoient durer les persécutions, jusqu'aux lieux où se donnè-

rent les combats, jusqu'aux terres qui devoient être conquises.

Je vous ai rapporté en gros quelque chose de ces prophéties : le détail seroit la matière d'un plus long discours. Je ne veux vous donner ici qu'une première teinture de ces vérités importantes, qu'on reconnoît d'autant plus qu'on entre plus avant dans le particulier. Je remarquerai seulement ici que les prophéties du peuple de Dieu ont eu, durant tous ces temps, un accomplissement si manifeste, que depuis, quand les païens mêmes, quand un Porphyre, quand un Julien l'apostat, ennemis d'ailleurs des Écritures, ont voulu donner des exemples de prédictions prophétiques, ils les ont été chercher parmi les Juifs [1].

Et je puis même vous dire avec vérité que, si durant cinq cents ans le peuple de Dieu fut sans prophète, tout l'état de ces temps étoit prophétique : l'œuvre de Dieu s'acheminoit, et les voies se préparoient insensiblement à l'entier accomplissement des anciens oracles.

Le retour de la captivité de Babylone n'é-

[1] Porph. de abstin. lib. iv. Id. Porph. et Jul. apud Cyr. lib. v et vj in Julian.

toit qu'une ombre de la liberté et plus grande et plus nécessaire que le Messie devoit apporter aux hommes captifs du péché. Le peuple, dispersé en divers endroits dans la haute Asie, dans l'Asie mineure, dans l'Égypte, dans la Grèce même, commençoit à faire éclater parmi les Gentils le nom et la gloire du Dieu d'Israël. Les Écritures, qui devoient un jour être la lumière du monde, furent mises dans la langue la plus connue de l'univers : leur antiquité est reconnue. Pendant que le temple est révéré et les Écritures répandues parmi les Gentils, Dieu donne quelque idée de leur conversion future, et en jette de loin les fondements.

Ce qui se passoit même parmi les Grecs étoit une espèce de préparation à la connoissance de la vérité. Leurs philosophes connurent que le monde étoit régi par un Dieu bien différent de ceux que le vulgaire adoroit, et qu'ils servoient eux-mêmes avec le vulgaire. Les histoires grecques font foi que cette belle philosophie venoit d'orient et des endroits où les Juifs avoient été dispersés : mais, de quelque endroit qu'elle soit venue, une vérité si importante répandue parmi les Gen-

tils, quoique combattue, quoique mal suivie même par ceux qui l'enseignoient, commençoit à réveiller le genre humain, et fournissoit par avance des preuves certaines à ceux qui devoient un jour le tirer de son ignorance.

Comme toutefois la conversion de la gentilité étoit une œuvre réservée au Messie et le propre caractère de sa venue, l'erreur et l'impiété prévaloient par-tout. Les nations les plus éclairées et les plus sages, les Chaldéens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étoient les plus ignorants et les plus aveugles sur la religion : tant il est vrai qu'il y faut être élevé par une grace particulière et par une sagesse plus qu'humaine. Qui oseroit raconter les cérémonies des dieux immortels et leurs mystères impurs? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalousies et tous leurs autres excès étoient le sujet de leurs fêtes, de leurs sacrifices, des hymnes qu'on leur chantoit, et des peintures que l'on consacroit dans leurs temples. Ainsi le crime étoit adoré et reconnu nécessaire au culte des dieux. Le plus grave des philosophes [1] défend de boire avec ex-

[1] Plat. de leg. vj.

cès, si ce n'étoit dans les fêtes de Bacchus et à l'honneur de ce dieu. Un autre [1], après avoir sévèrement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celles des dieux qui vouloient être honorés par ces infamies. On ne peut lire sans étonnement les honneurs qu'il falloit rendre à Vénus, et les prostitutions qui étoient établies pour l'adorer [2]. La Grèce, toute polie et toute sage qu'elle étoit, avoit reçu ces mystères abominables. Dans les affaires pressantes, les particuliers et les républiques vouoient à Vénus des courtisanes, et la Grèce ne rougissoit pas d'attribuer son salut aux prières qu'elles faisoient à leur déesse. Après la défaite de Xerxès et de ses formidables armées, on mit dans le temple un tableau où étoient représentés leurs vœux et leurs processions, avec cette inscription de Simonides, poëte fameux : « Celles-ci ont prié la déesse Vénus, « qui, pour l'amour d'elles, a sauvé la « Grèce [3]. »

[1] Arist. vij, polit.

[2] Baruch, vj, 10, 42, 43. Herod. lib. j. Strab. lib. xv.

[3] Athen. lib. xiij.

S'il falloit adorer l'amour, ce devoit être du moins l'amour honnête : mais il n'en étoit pas ainsi. Solon (qui le pourroit croire, et qui attendroit d'un si grand nom une si grande infamie?), Solon, dis-je, établit à Athènes le temple de Vénus la prostituée, ou de l'amour impudique [1]. Toute la Grèce étoit pleine de temples consacrés à ce dieu, et l'amour conjugal n'en avoit pas un dans tout le pays.

Cependant ils détestoient l'adultère dans les hommes et dans les femmes : la société conjugale étoit sacrée parmi eux. Mais quand ils s'appliquoient à la religion, ils paroissoient comme possédés par un esprit étranger, et leur lumière naturelle les abandonnoit.

La gravité romaine n'a pas traité la religion plus sérieusement, puisqu'elle consacroit à l'honneur des dieux les impuretés du théâtre et les sanglants spectacles des gladiateurs, c'est-à-dire tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu et de plus barbare.

Mais je ne sais si les folies ridicules qu'on

[1] Athen. lib. xiij.

mêloit dans la religion n'étoient pas encore plus pernicieuses, puisqu'elles lui attiroient tant de mépris. Pouvoit-on garder le respect qui est dû aux choses divines, au milieu des impertinences que contoient les fables dont la représentation ou le souvenir faisoit une si grande partie du culte divin ? Tout le service public n'étoit qu'une continuelle profanation, ou plutôt une dérision du nom de Dieu ; et il falloit bien qu'il y eût quelque puissance ennemie de ce nom sacré, qui, ayant entrepris de le ravilir, poussât les hommes à l'employer dans des choses si méprisables, et même à le prodiguer à des sujets si indignes.

Il est vrai que les philosophes avoient à la fin reconnu qu'il y avoit un autre Dieu que ceux que le vulgaire adoroit; mais ils n'osoient l'avouer. Au contraire, Socrate donnoit pour maxime qu'il falloit que chacun suivît la religion de son pays [1]. Platon son disciple, qui voyoit la Grèce et tous les pays du monde remplis d'un culte insensé et scandaleux, ne laisse pas de poser comme un fondement de

[1] Xenoph. mem. lib. j.

sa république, « qu'il ne faut jamais rien « changer dans la religion qu'on trouve établie, et que c'est avoir perdu le sens que d'y « penser [1]. » Des philosophes si graves, et qui ont dit de si belles choses sur la nature divine, n'ont osé s'opposer à l'erreur publique, et ont désespéré de la pouvoir vaincre. Quand Socrate fut accusé de nier les dieux que le public adoroit, il s'en défendit comme d'un crime [2]; et Platon, en parlant du Dieu qui avoit formé l'univers, dit qu'il est difficile de le trouver, et qu'il est défendu de le déclarer au peuple [3]. Il proteste de n'en parler jamais qu'en énigme, de peur d'exposer une si grande vérité à la moquerie.

Dans quel abîme étoit le genre humain, qui ne pouvoit supporter la moindre idée du vrai Dieu! Athènes, la plus polie et la plus savante de toutes les villes grecques, prenoit pour athées ceux qui parloient des choses intellectuelles; et c'est une des raisons qui avoient fait condamner Socrate [4]. Si quelques

[1] Plat. de leg. v.

[2] Apol. Soc. apud Plat. et Xenoph.

[3] Ep. ij, ad Dionys.

[4] Diog. Laërt. lib. ij Soc. iij Plat.

philosophes osoient enseigner que les statues n'étoient pas des dieux, comme l'entendoit le vulgaire, ils se voyoient contraints de s'en dédire [1] : encore après cela étoient-ils bannis, comme des impies, par sentence de l'aréopage. Toute la terre étoit possédée de la même erreur : la vérité n'y osoit paroître. Ce grand Dieu créateur du monde n'avoit de temple ni de culte qu'en Jérusalem. Quand les Gentils y envoyoient leurs offrandes, ils ne faisoient autre honneur au Dieu d'Israël, que de le joindre aux autres dieux. La seule Judée connoissoit sa sainte et sévère jalousie, et savoit que, partager la religion entre lui et les autres dieux, étoit la détruire.

Cependant, à la fin des temps, les Juifs mêmes qui le connoissoient, et qui étoient les dépositaires de la religion, commencèrent, tant les hommes vont toujours affoiblissant la vérité, non point à oublier le Dieu de leurs pères, mais à mêler dans la religion des superstitions indignes de lui. Sous le règne des Asmonéens, et dès le temps de Jonathas, la secte des pharisiens commença

[1] Diog. Laërt. Lib. ij Stilp.

parmi les Juifs. Ils s'acquirent d'abord un grand crédit par la pureté de leur doctrine, et par l'observance exacte de la loi : joint que leur conduite étoit douce, quoique régulière, et qu'ils vivoient entre eux en grande union. Les récompenses et les châtiments de la vie future, qu'ils soutenoient avec zèle, leur attiroient beaucoup d'honneur [1]. A la fin, l'ambition se mit parmi eux. Ils voulurent gouverner, et en effet ils se donnèrent un pouvoir absolu sur le peuple : ils se rendirent les arbitres de la doctrine et de la religion, qu'ils tournèrent insensiblement à des pratiques superstitieuses, utiles à leur intérêt et à la domination qu'ils vouloient établir sur les consciences; et le vrai esprit de la loi étoit prêt à se perdre.

A ces maux se joignit un plus grand mal, l'orgueil et la présomption, mais une présomption qui alloit à s'attribuer à soi-même le don de Dieu. Les Juifs, accoutumés à ses bienfaits et éclairés depuis tant de siècles de sa connoissance, oublièrent que sa bonté seule les avoit séparés des autres peuples, et

[1] Jos. ant. xiij, 9, 18; lib. ij de bell. jud. 7.

regardèrent sa grace comme une dette. Race élue et toujours bénie depuis deux mille ans, ils se jugèrent les seuls dignes de connoître Dieu, et se crurent d'une autre espèce que les autres hommes qu'ils voyoient privés de sa connoissance. Sur ce fondement, ils regardèrent les Gentils avec un insupportable dédain. Être sorti d'Abraham selon la chair leur paroissoit une distinction qui les mettoit naturellement au-dessus de tous les autres ; et, enflés d'une si belle origine, ils se croyoient saints par nature et non par grace : erreur qui dure encore parmi eux. Ce fut les pharisiens qui, cherchant à se glorifier de leurs lumières et de l'exacte observance des cérémonies de la loi, introduisirent cette opinion vers la fin des temps. Comme ils ne songeoient qu'à se distinguer des autres hommes, ils multiplièrent sans bornes les pratiques extérieures, et débitèrent toutes leurs pensées, quelque contraires qu'elles fussent à la loi de Dieu, comme des traditions authentiques.

Encore que ces sentiments n'eussent point passé par décret public en dogme de la synagogue, ils se couloient insensiblement parmi le peuple, qui devenoit inquiet, tur-

bulent et séditieux. Enfin les divisions qui devoient être, selon leurs prophètes [1], le commencement de leur décadence, éclatèrent à l'occasion des brouilleries survenues dans la maison des Asmonéens. Il y avoit à peine soixante ans jusqu'à Jésus-Christ, quand Hyrcan et Aristobule, enfants d'Alexandre Jannée, eurent guerre pour le sacerdoce, auquel la royauté étoit annexée. C'est ici le moment fatal [2] où l'histoire marque la première cause de la ruine des Juifs. Pompée, que les deux frères appelèrent pour les régler, les assujettit tous deux, en même temps qu'il dépossèda Antiochus surnommé l'asiatique, dernier roi de Syrie. Ces trois princes, dégradés ensemble et comme par un seul coup, furent le signal de la décadence marquée en termes précis par le prophète Zacharie [3]. Il est certain par l'histoire que ce changement des affaires de la Syrie et de la Judée fut fait en même temps par Pompée, lorsqu'après avoir achevé la guerre de Mithri-

[1] Zach. xj, 6, 7, 8, etc.

[2] Jos. ant. xiv, 8; xx, 8; j bell. jud. 4, 5. Appian. bell. Syr. Mithrid. et Liv. lib. v.

[3] Zach. xj, 8.

date, prêt à retourner à Rome, il régla les affaires d'orient. Le prophète n'a remarqué que ce qui faisoit à la ruine des Juifs, qui, de deux frères qu'ils avoient vus rois, en virent l'un prisonnier servir au triomphe de Pompée ; et l'autre (c'est le foible Hyrcan, à qui le même Pompée ôta avec le diadème une grande partie de son domaine), ne retenir plus qu'un vain titre d'autorité qu'il perdit bientôt.

Ce fut alors que les Juifs furent faits tributaires des Romains, et la ruine de la Syrie attira la leur, parceque ce grand royaume, réduit en province dans leur voisinage, y augmenta tellement la puissance des Romains, qu'il n'y avoit plus de salut qu'à leur obéir. Les gouverneurs de Syrie firent de continuelles entreprises sur la Judée : les Romains s'y rendirent maîtres absolus, et en affoiblirent le gouvernement en beaucoup de choses. Par eux enfin le royaume de Juda passa des mains des Asmonéens, à qui il s'étoit soumis, en celles d'Hérode, étranger et iduméen. La politique cruelle et ambitieuse de ce roi, qui ne professoit qu'en apparence la religion judaïque, changea les maximes

du gouvernement ancien. Ce ne sont plus ces Juifs maîtres de leur sort sous le vaste empire des Perses et des premiers Séleucides, où ils n'avoient qu'à vivre en paix : Hérode, qui les tient de près asservis sous sa puissance, brouille toutes choses; confond à son gré la succession des pontifes; affoiblit le pontificat qu'il rend arbitraire; énerve l'autorité du conseil de la nation qui ne peut plus rien : toute la puissance publique passe entre les mains d'Hérode et des Romains dont il est l'esclave, et il ébranle les fondements de la république judaïque.

Les pharisiens, et le peuple qui n'écoutoit que leurs sentiments, souffroient cet état avec impatience. Plus ils se sentoient pressés du joug des Gentils, plus ils conçurent pour eux de dédain et de haine. Ils ne voulurent plus de Messie qui ne fût guerrier et redoutable aux puissances qui les captivoient : ainsi, oubliant tant de prophéties qui leur parloient si expressément de ses humiliations, ils n'eurent plus d'yeux ni d'oreilles que pour celles qui leur annoncent des triomphes, quoique bien différents de ceux qu'ils vouloient.

VI.

Jésus-Christ, et sa doctrine.

Dans ce déclin de la religion et des affaires des Juifs, à la fin du règne d'Hérode, et dans le temps que les pharisiens introduisoient tant d'abus, Jésus-Christ est envoyé sur la terre pour rétablir le royaume dans la maison de David d'une manière plus haute que les Juifs charnels ne l'entendoient, et pour prêcher la doctrine que Dieu avoit résolu de faire annoncer à tout l'univers. Cet admirable enfant, appelé par Isaïe le Dieu fort, le père du siècle futur et l'auteur de la paix, naît d'une vierge à Bethléem, et il y vient reconnoître l'origine de sa race. Conçu du Saint-Esprit, saint par sa naissance, seul digne de réparer le vice de la nôtre, il reçoit le nom de Sauveur [1], parcequ'il devoit nous sauver de nos péchés.

Aussitôt après sa naissance, une nouvelle étoile, figure de la lumière qu'il devoit donner aux Gentils, se fait voir en orient, et amène au Sauveur encore enfant les prémices de la

[1] Matth. j, 21.

gentilité convertie. Un peu après, ce Seigneur tant désiré vient à son saint temple, où Siméon le regarde, non seulement comme la gloire d'Israël, mais encore comme la lumière des nations infidèles [1].

Quand le temps de prêcher son évangile approcha, saint Jean-Baptiste, qui lui devoit préparer les voies, appela tous les pécheurs à la pénitence, et fit retentir de ses cris tout le désert où il avoit vécu dès ses premières années avec autant d'austérité que d'innocence. Le peuple, qui depuis cinq cents ans n'avoit point vu de prophètes, reconnut ce nouvel Élie, tout prêt à le prendre pour le Sauveur, tant sa sainteté paroissoit grande : mais lui-même il montroit au peuple celui dont il étoit indigne de délier les souliers [2].

Enfin Jésus-Christ commence à prêcher son évangile et à révéler les secrets qu'il voyoit de toute éternité au sein de son père. Il pose les fondements de son église par la vocation de douze pêcheurs, et met saint Pierre à la tête de tout le troupeau avec une prérogative si manifeste, que les évangélistes,

[1] Luc. ij, 32.

[2] Joan. j, 27.

qui, dans le dénombrement qu'ils font des apôtres ne gardent aucun ordre certain, s'accordent à nommer saint Pierre devant tous les autres [1] comme le premier. Jésus-Christ parcourt toute la Judée, qu'il remplit de ses bienfaits; secourable aux malades, miséricordieux envers les pécheurs dont il se montre le vrai médecin par l'accès qu'il leur donne auprès de lui, faisant ressentir aux hommes une autorité et une douceur qui n'avoient jamais paru qu'en sa personne. Il annonce de hauts mystères; mais il les confirme par de grands miracles : il commande de grandes vertus; mais il donne en même temps de grandes lumières, de grands exemples et de grandes graces. C'est par-là aussi qu'il paroît « plein de grace et de vérité, et nous « recevons tous de sa plénitude [2]. »

Tout se soutient en sa personne : sa vie, sa doctrine, ses miracles. La même vérité y reluit par-tout : tout concourt à y faire voir le maître du genre humain et le modèle de la perfection.

[1] Matth. x, 2. Marc. iij, 16. Luc. vj, 14. Act. j, 13. Matth. xvj, 18.

[2] Joan. j, 14, 15, 16

Lui seul, vivant au milieu des hommes et à la vue de tout le monde, a pu dire sans craindre d'être démenti : « Qui de vous me « reprendra de péché? » Et encore : « Je « suis la lumière du monde ; ma nourriture « est de faire la volonté de mon père ; celui « qui m'a envoyé est avec moi et ne me laisse « pas seul, parceque je fais toujours ce qui « lui plaît [1]. »

Ses miracles sont d'un ordre particulier et d'un caractère nouveau. Ce ne sont point des signes dans le ciel, tels que les Juifs les demandoient [2] : il les fait presque tous sur les hommes mêmes et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs, qu'ils les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire : les démons et les maladies lui obéissent : à sa parole les aveugles-nés reçoivent la vue, les morts sortent du tombeau, et les péchés sont remis. Le principe en est en lui-même, ils coulent de source : « Je sens, dit-il,

[1] Joan. viij, 12, 29, 46; iv, 34.

[2] Matth. xvj, 1.

« qu'une vertu est sortie de moi [1]. » Aussi personne n'en avoit-il fait ni de si grands ni en si grand nombre ; et toutefois il promet que ses disciples feront en son nom encore de plus grandes choses [2], tant est féconde et inépuisable la vertu qu'il porte en lui-même.

Qui n'admireroit la condescendance avec laquelle il tempère la hauteur de sa doctrine ? C'est du lait pour les enfants, et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de Dieu, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme les autres mortels a qui Dieu se communique : il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire; et ce qu'il a sans mesure [3], il le répand avec mesure, afin que notre foiblesse le puisse porter.

Quoiqu'il soit envoyé pour tout le monde, il ne s'adresse d'abord qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, auxquelles il étoit aussi principalement envoyé : mais il prépare

[1] Luc. vj, 19; viij, 46.

[2] Joan. xiv, 12.

[3] Ibid. iij, 34.

la voie à la conversion des Samaritains et des Gentils. Une femme samaritaine le reconnoît pour le Christ que sa nation attendoit aussi-bien que celle des Juifs, et apprend de lui le mystère du culte nouveau qui ne seroit plus attaché à un certain lieu [1]. Une femme chananéenne et idolâtre lui arrache, pour ainsi dire, quoique rebutée, la guérison de sa fille [2]. Il reconnoît en divers endroits [3] les enfants d'Abraham dans les Gentils, et parle de sa doctrine comme devant être prêchée, contredite et reçue par toute la terre. Le monde n'avoit jamais rien vu de semblable, et ses apôtres en sont étonnés. Il ne cache point aux siens les tristes épreuves par lesquelles ils devoient passer. Il leur fait voir les violences et la séduction employées contre eux, les persécutions, les fausses doctrines, les faux frères, la guerre au dedans et au dehors, la foi épurée par toutes ces épreuves; à la fin des temps, l'affoiblissement de cette foi et le refroidissement de la charité parmi

[1] Joan. iv, 21, 25.

[2] Matth. xv, 21.

[3] Ibid. viij, 10, 11.

ses disciples; au milieu de tant de périls, son église et la vérité toujours invincibles [1].

Voici donc une nouvelle conduite et un nouvel ordre de choses : on ne parle plus aux enfants de Dieu de récompenses temporelles; Jésus-Christ leur montre une vie future, et les tenant suspendus dans cette attente, il leur apprend à se détacher de toutes les choses sensibles. La croix et la patience deviennent leur partage sur la terre, et le ciel leur est proposé comme devant être emporté de force [2]. Jésus-Christ, qui montre aux hommes cette nouvelle voie, y entre le premier : il prêche des vérités pures qui étourdissent les hommes grossiers et néanmoins superbes : il découvre l'orgueil caché et l'hypocrisie des pharisiens et des docteurs de la loi qui la corrompoient par leurs interprétations; au milieu de ces reproches il honore leur ministère et la chaire de Moïse où ils sont assis [3]. Il fréquente le temple, dont il fait respecter la sainteté, et renvoie aux prêtres les lépreux qu'il a guéris. Par-là il

[1] Matth. xvj, 18.
[2] Ibid. xj, 12.
[3] Ibid. xxiij, 2.

apprend aux hommes comment ils doivent reprendre et réprimer les abus, sans préjudice du ministère établi de Dieu, et montre que le corps de la synagogue subsistoit malgré la corruption des particuliers. Mais elle penchoit visiblement à sa ruine.

Les pontifes et les pharisiens animoient contre Jésus-Christ le peuple juif, dont la religion se tournoit en superstition. Ce peuple ne peut souffrir le Sauveur du monde, qui l'appelle à des pratiques solides, mais difficiles. Le plus saint et le meilleur de tous les hommes, la sainteté et la bonté même, devient le plus envié et le plus haï. Il ne se rebute pas, et ne cesse de faire du bien à ses citoyens; mais il voit leur ingratitude : il en prédit le châtiment avec larmes, et dénonce à Jérusalem sa chute prochaine. Il prédit aussi que les Juifs, ennemis de la vérité qu'il leur annonçoit, seroient livrés à l'erreur, et deviendroient le jouet des faux prophètes.

Cependant la jalousie des pharisiens et des prêtres le mène à un supplice infâme : ses disciples l'abandonnent; un d'eux le trahit; le premier et le plus zélé de tous le renie trois fois. Accusé devant le conseil, il

honore jusqu'à la fin le ministère des prêtres, et répond en termes précis au pontife qui l'interrogeoit juridiquement. Mais le moment étoit arrivé où la synagogue devoit être réprouvée. Le pontife et tout le conseil condamne Jésus-Christ, parcequ'il se disoit le Christ fils de Dieu. Il est livré à Ponce Pilate, président romain : son innocence est reconnue par son juge, que la politique et l'intérêt font agir contre sa conscience : le Juste est condamné à mort : le plus grand de tous les crimes donne lieu à la plus parfaite obéissance qui fut jamais : Jésus, maître de sa vie et de toutes choses, s'abandonne volontairement à la fureur des méchants, et offre le sacrifice qui devoit être l'expiation du genre humain. A la croix, il regarde dans les prophéties ce qui lui restoit à faire : il l'achève, et dit enfin : « Tout est consommé [1]. »

A ce mot, tout change dans le monde : la loi cesse, ses figures passent : ses sacrifices sont abolis par une oblation plus parfaite. Cela fait, Jésus-Christ expire avec un grand cri : toute la nature s'émeut : le cen-

[1] Joan. xix, 30.

turion qui le gardoit, étonné d'une telle mort, s'écrie qu'il est vraiment le fils de Dieu; et les spectateurs s'en retournent frappant leur poitrine. Au troisième jour il ressuscite; il paroît aux siens qui l'avoient abandonné, et qui s'obstinoient à ne pas croire sa résurrection. Ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils sont convaincus. Pour confirmer la foi de sa résurrection, il se montre à diverses fois et en diverses circonstances. Ses disciples le voient en particulier, et le voient aussi tous ensemble : il paroît une fois à plus de cinq cents hommes assemblés. Un apôtre, qui l'a écrit, assure que la plupart d'eux vivoient encore dans le temps qu'il l'écrivoit [1].

Jésus-Christ ressuscité donne à ses apôtres tout le temps qu'ils veulent pour le bien considérer; et, après s'être mis entre leurs mains en toutes les manières qu'ils le souhaitent, en sorte qu'il ne puisse plus leur rester le moindre doute, il leur ordonne de porter témoignage de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont ouï, et de ce qu'ils ont touché. Afin qu'on

[1] 1 Cor. xv, 6.

ne puisse douter de leur bonne foi, non plus que de leur persuasion, il les oblige à sceller leur témoignage de leur sang. Ainsi leur prédication est inébranlable ; le fondement en est un fait positif, attesté unanimement par ceux qui l'ont vu. Leur sincérité est justifiée par la plus forte épreuve qu'on puisse imaginer, qui est celle des tourments et de la mort même. Telles sont les instructions que reçurent les apôtres.

Sur ce fondement, douze pêcheurs entreprennent de convertir le monde entier, qu'ils voyoient si opposé aux lois qu'ils avoient à lui prescrire, et aux vérités qu'ils avoient à lui annoncer. Ils ont ordre de commencer par Jérusalem, et de là de se répandre par toute la terre, pour instruire toutes les nations, et les baptiser au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Jésus-Christ leur promet d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles [1], et assure, par cette parole, la perpétuelle durée du ministère ecclésiastique. Cela dit, il monte aux cieux en leur présence.

Les promesses vont être accomplies : les

[1] Luc. xxiv, 4. Act. j, 8. Matth. xxviij, 19, 20.

prophéties vont avoir leur dernier éclaircissement. Les Gentils sont appelés à la connoissance de Dieu par les ordres de Jésus-Christ ressuscité : une nouvelle cérémonie est instituée pour la régénération du nouveau peuple ; et les fidèles apprennent que le vrai Dieu, le Dieu d'Israël, ce Dieu un et indivisible auquel ils sont consacrés par le baptême, est tout ensemble Père, Fils, et Saint-Esprit.

Là donc nous sont proposées les profondeurs incompréhensibles de l'Être divin, et la grandeur ineffable de son unité, et les richesses infinies de cette nature, plus féconde encore au dedans qu'au dehors, capable de se communiquer sans division à trois personnes égales.

Là sont expliqués les mystères qui étoient enveloppés et comme scellés dans les anciennes Écritures. Nous entendons le secret de cette parole : « Faisons l'homme à notre « image[1] » ; et la Trinité, marquée dans la création de l'homme, est expressément déclarée dans sa régénération.

[1] Gen. j, 26.

Nous apprenons ce que c'est que cette sagesse « conçue, selon Salomon, devant « tous les temps dans le sein de Dieu[1] » ; sagesse qui fait toutes ses délices, et par qui sont ordonnés tous ses ouvrages. Nous savons qui est celui que David a vu « engendré de- « vant l'aurore[2] » ; et le Nouveau Testament nous enseigne que c'est le Verbe, la parole intérieure de Dieu, et sa pensée éternelle, qui est toujours dans son sein, et par qui toutes choses ont été faites.

Par-là nous répondons à la mystérieuse question qui est proposée dans les Proverbes[3] : « Dites-moi le nom de Dieu, et le nom « de son fils, si vous le savez. » Car nous savons que ce nom de Dieu, si mystérieux et si caché, est le nom de Père, entendu en ce sens profond qui le fait concevoir dans l'éternité père d'un fils égal à lui ; et que le nom de son fils est le nom de Verbe, Verbe qu'il engendre éternellement en se contemplant lui-même, qui est l'expression parfaite de sa vérité, son image, son fils unique,

[1] Prov. viij, 22.

[2] Psal. cix.

[3] Prov. xxx, 4.

« l'éclat de sa clarté, et l'empreinte de sa substance [1]. »

Avec le Père et le Fils nous connoissons aussi le Saint-Esprit, l'amour de l'un et de l'autre, et leur éternelle union. C'est cet Esprit qui fait les prophètes, et qui est en eux pour leur découvrir les conseils de Dieu et les secrets de l'avenir; Esprit dont il est écrit : « Le Seigneur m'a envoyé, et son Es-« prit [2] », qui est distingué du Seigneur, et qui est aussi le Seigneur même, puisqu'il envoie les prophètes, et qu'il leur découvre les choses futures. Cet Esprit qui parle aux prophètes, et qui parle par les prophètes, est uni au Père et au Fils, et intervient avec eux dans la consécration du nouvel homme.

Ainsi le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes, montré plus obscurément à nos pères, est clairement révélé dans la nouvelle alliance. Instruits d'un si haut mystère, et étonnés de sa profondeur incompréhensible, nous couvrons notre face devant Dieu avec les séraphins que vit Isaïe [3],

[1] Heb. j, 3.
[2] Is. xlviij, 16.
[3] Ibid. vj.

et nous adorons avec eux celui qui est trois fois saint.

C'étoit au Fils unique, qui étoit dans le sein du Père [1], et qui, sans en sortir, venoit à nous; c'étoit à lui à nous découvrir pleinement ces admirables secrets de la nature divine que Moïse et les prophètes n'avoient qu'effleurés.

C'étoit à lui à nous faire entendre d'où vient que le Messie promis comme un homme qui devoit sauver les autres hommes, étoit en même temps montré comme Dieu en nombre singulier, et absolument à la manière dont le Créateur nous est désigné : et c'est aussi ce qu'il a fait, en nous enseignant que, quoique fils d'Abraham, « il étoit de« vant qu'Abraham fût fait [2] ; qu'il est des« cendu du ciel ; et toutefois qu'il est au « ciel [3] » ; qu'il est Dieu, fils de Dieu, et tout ensemble homme, fils de l'homme; le vrai Emmanuel, Dieu avec nous; en un mot le Verbe fait chair, unissant en sa personne la nature humaine avec la divine, afin de réconcilier toutes choses en lui-même.

[1] Joan. j, 18. [2] Ibid. viij, 58. [3] Ibid. iij, 13.

Ainsi nous sont révélés les deux principaux mystères, celui de la Trinité, et celui de l'Incarnation. Mais celui qui nous les a révélés nous en fait trouver l'image en nous-mêmes, afin qu'ils nous soient toujours présents, et que nous reconnoissions la dignité de notre nature.

En effet, si nous imposons silence à nos sens, et que nous nous renfermions, pour un peu de temps, au fond de notre ame, c'est-à-dire dans cette partie où la vérité se fait entendre, nous y verrons quelque image de la Trinité que nous adorons. La pensée que nous sentons naître comme le germe de notre esprit, comme le fils de notre intelligence, nous donne quelque idée du fils de Dieu conçu éternellement dans l'intelligence du Père céleste. C'est pourquoi ce fils de Dieu prend le nom de Verbe, afin que nous entendions qu'il naît dans le sein du Père, non comme naissent les corps, mais comme naît dans notre ame cette parole intérieure que nous y sentons quand nous contemplons la vérité [1].

[1] Greg. Naz. orat. 36. Aug. de Trinit. ix, 4 et seq. et in Joan. ev. tr. j, etc. de Civ. xj, 26, 27, 28.

Mais la fécondité de notre esprit ne se termine pas à cette parole intérieure, à cette pensée intellectuelle, à cette image de la vérité qui se forme en nous. Nous aimons et cette parole intérieure, et l'esprit où elle naît; et en l'aimant nous sentons en nous quelque chose qui ne nous est pas moins précieux que notre esprit et notre pensée, qui est le fruit de l'un et de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux, et ne fait avec eux qu'une même vie.

Ainsi, autant qu'il se peut trouver de rapport entre Dieu et l'homme, ainsi, dis-je, se produit en Dieu l'amour éternel, qui sort du Père qui pense, et du Fils qui est sa pensée, pour faire avec lui et sa pensée une même nature également heureuse et parfaite.

En un mot Dieu est parfait; et son Verbe, image vivante d'une vérité infinie, n'est pas moins parfait que lui; et son amour, qui sortant de la source inépuisable du bien en a toute la plénitude, ne peut manquer d'avoir une perfection infinie : et puisque nous n'avons point d'autre idée de Dieu que celle de la perfection, chacune de ces trois choses, considérée en elle-même, mérite d'être ap-

pelée Dieu ; mais parceque ces trois choses conviennent nécessairement à une même nature, ces trois choses ne sont qu'un seul Dieu.

Il ne faut donc rien concevoir d'inégal, ni de séparé, dans cette Trinité adorable ; et quelque incompréhensible que soit cette égalité, notre ame, si nous l'écoutons, nous en dira quelque chose.

Elle est ; et quand elle sait parfaitement ce qu'elle est, son intelligence répond à la vérité de son être [1] ; et quand elle aime son être avec son intelligence autant qu'ils méritent d'être aimés, son amour égale la perfection de l'un et de l'autre. Ces trois choses ne se séparent jamais, et s'enferment l'une l'autre : nous entendons que nous sommes, et que nous aimons; et nous aimons à être, et à entendre. Qui le peut nier, s'il s'entend lui-même ? Et non seulement une de ces choses n'est pas meilleure que l'autre, mais les trois ensemble ne sont pas meilleures qu'une d'elles en particulier, puisque chacune enferme le tout, et que dans les trois consiste

[1] Aug. loc. cit.

la félicité et la dignité de la nature raisonnable. Ainsi et infiniment au-dessus est parfaite, inséparable, une en son essence, et enfin égale en tout sens, la Trinité que nous servons, et à laquelle nous sommes consacrés par notre baptême.

Mais nous-mêmes, qui sommes l'image de la Trinité, nous-mêmes, à un autre égard, nous sommes encore l'image de l'Incarnation.

Notre ame, d'une nature spirituelle et incorruptible, a un corps corruptible qui lui est uni; et de l'union de l'un et de l'autre résulte un tout, qui est l'homme, esprit et corps tout ensemble, incorruptible et corruptible, intelligent et purement brut [1]. Ces attributs conviennent au tout par rapport à chacune de ses deux parties : ainsi le Verbe divin, dont la vertu soutient tout, s'unit d'une façon particulière, ou plutôt il devient lui-même, par une parfaite union, ce Jésus-Christ fils de Marie; ce qui fait qu'il est Dieu et homme tout ensemble, engendré dans l'éternité, et engendré dans le temps, tou-

[1] Aug. ep. iij, ad Volus. c. 3; de civ. x, 29. Cyr. ep. ad Valerian. p. 3. Conc. Eph. etc. Symb. Ath. etc.

jours vivant dans le sein du Père, et mort sur la croix pour nous sauver.

Mais où Dieu se trouve mêlé, jamais les comparaisons tirées des choses humaines ne sont qu'imparfaites. Notre ame n'est pas devant notre corps, et quelque chose lui manque lorsqu'elle en est séparée. Le Verbe, parfait en lui-même dès l'éternité, ne s'unit à notre nature que pour l'honorer. Cette ame qui préside au corps, et y fait divers changements, elle-même en souffre à son tour. Si le corps est mu au commandement et selon la volonté de l'ame, l'ame est troublée, l'ame est affligée et agitée en mille manières, ou fâcheuses ou agréables, suivant les dispositions du corps; en sorte que, comme l'ame élève le corps à elle en le gouvernant, elle est abaissée au-dessous de lui par les choses qu'elle en souffre. Mais en Jésus-Christ, le Verbe préside à tout, le Verbe tient tout sous sa main. Ainsi l'homme est élevé, et le Verbe ne se rabaisse par aucun endroit : immuable et inaltérable, il domine en tout et par-tout la nature qui lui est unie.

De là vient qu'en Jésus-Christ l'homme, absolument soumis à la direction intime du

Verbe qui l'élève à soi, n'a que des pensées et des mouvements divins. Tout ce qu'il pense, tout ce qu'il veut, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il cache au dedans, tout ce qu'il montre au dehors, est animé par le Verbe, conduit par le Verbe, digne du Verbe, c'est-à-dire digne de la raison même, de la sagesse même et de la vérité même. C'est pourquoi tout est lumière en Jésus-Christ; sa conduite est une règle; ses miracles sont des instructions; ses paroles sont esprit et vie.

Il n'est pas donné à tous de bien entendre ces sublimes vérités, ni de voir parfaitement en lui-même cette merveilleuse image des choses divines, que saint Augustin et les autres pères ont crue si certaine. Les sens nous gouvernent trop, et notre imagination, qui se veut mêler dans toutes nos pensées, ne nous permet pas toujours de nous arrêter sur une lumière si pure. Nous ne nous connoissons pas nous mêmes; nous ignorons les richesses que nous portons dans le fond de notre nature; et il n'y a que les yeux les plus épurés qui les puissent apercevoir. Mais si peu que nous entrions dans ce secret, et que nous sachions remarquer en nous l'image

des deux mystères qui font le fondement de notre foi, c'en est assez pour nous élever au-dessus de tout, et rien de mortel ne nous pourra plus toucher.

Aussi Jésus-Christ nous appelle-t-il à une gloire immortelle; et c'est le fruit de la foi que nous avons pour les mystères.

Ce Dieu-homme, cette vérité et cette sagesse incarnée qui nous fait croire de si grandes choses sur sa seule autorité, nous en promet dans l'éternité la claire et bienheureuse vision, comme la récompense certaine de notre foi.

De cette sorte, la mission de Jésus-Christ est relevée infiniment au-dessus de celle de Moïse.

Moïse étoit envoyé pour réveiller, par des récompenses temporelles, les hommes sensuels et abrutis. Puisqu'ils étoient devenus tout corps et tout chair, il les falloit d'abord prendre par les sens, leur inculquer par ce moyen la connoissance de Dieu, et l'horreur de l'idolâtrie, à laquelle le genre humain avoit une inclination si prodigieuse.

Tel étoit le ministère de Moïse. Il étoit réservé à Jésus-Christ d'inspirer à l'homme

des pensées plus hautes, et de lui faire connoître dans une pleine évidence la dignité, l'immortalité, et la félicité éternelle de son ame.

Durant les temps d'ignorance, c'est-à-dire durant les temps qui ont précédé Jésus-Christ, ce que l'ame connoissoit de sa dignité et de son immortalité l'induisoit le plus souvent à erreur. Le culte des hommes morts faisoit presque tout le fond de l'Idolâtrie : presque tous les hommes sacrifioient aux mânes, c'est-à-dire aux ames des morts. De si anciennes erreurs nous font voir à la vérité combien étoit ancienne la croyance de l'immortalité de l'ame, et nous montrent qu'elle doit être rangée parmi les premières traditions du genre humain. Mais l'homme, qui gâtoit tout, en avoit étrangement abusé, puisqu'elle le portoit à sacrifier aux morts. On alloit même jusqu'à cet excès de leur sacrifier des hommes vivants : on tuoit leurs esclaves, et même leurs femmes, pour les aller servir dans l'autre monde. Les Gaulois le pratiquoient, avec beaucoup d'autres peuples [1]; et les Indiens, marqués par les

[1] Cæs. de bell. gall. vj.

auteurs païens parmi les premiers défenseurs de l'immortalité de l'ame, ont aussi été les premiers à introduire sur la terre, sous prétexte de religion, ces meurtres abominables. Les mêmes Indiens se tuoient eux-mêmes pour avancer la félicité de la vie future; et ce déplorable aveuglement dure encore aujourd'hui parmi ces peuples : tant il est dangereux d'enseigner la vérité dans un autre ordre que celui que Dieu a suivi, et d'expliquer clairement à l'homme tout ce qu'il est, avant qu'il ait connu Dieu parfaitement.

C'étoit faute de connoître Dieu, que la plupart des philosophes n'ont pu croire l'ame immortelle, sans la croire une portion de la divinité, une divinité elle-même, un être éternel, incréé aussi-bien qu'incorruptible, et qui n'avoit non plus de commencement que de fin. Que dirai-je de ceux qui croyoient la transmigration des ames; qui les faisoient rouler des cieux à la terre, et puis de la terre aux cieux; des animaux dans les hommes, et des hommes dans les animaux; de la félicité à la misère, et de la misère à la félicité, sans que ces révolutions eussent jamais ni de terme ni d'ordre certain? Combien étoit

obscurcie la justice, la providence, la bonté divine parmi tant d'erreurs ! et qu'il étoit nécessaire de connoître Dieu et les règles de sa sagesse, avant que de connoître l'ame et sa nature immortelle !

C'est pourquoi la loi de Moïse ne donnoit à l'homme qu'une première notion de la nature de l'ame et de sa félicité. Nous avons vu l'ame au commencement faite par la puissance de Dieu aussi-bien que les autres créatures, mais avec ce caractère particulier qu'elle étoit faite à son image et par son souffle, afin qu'elle entendît à qui elle tient par son fond, et qu'elle ne se crût jamais de même nature que les corps, ni formée de leur concours. Mais les suites de cette doctrine et les merveilles de la vie future ne furent pas alors universellement développées, et c'étoit au jour du Messie que cette grande lumière devoit paroître à découvert.

Dieu en avoit répandu quelques étincelles dans les anciennes Écritures. Salomon avoit dit que « comme le corps retourne à la terre « d'où il est sorti, l'esprit retourne à Dieu « qui l'a donné [1]. » Les patriarches et les

[1] Eccl. xij, 7.

prophètes ont vécu dans cette espérance, et Daniel avoit prédit qu'il viendroit un temps « où ceux qui dorment dans la poussière « s'éveilleroient, les uns pour la vie éternelle, « et les autres pour une éternelle confusion, « afin de voir toujours [1]. » Mais en même temps que ces choses lui sont révélées, il lui est ordonné de « sceller le livre, et de le « tenir fermé jusqu'au temps ordonné de « Dieu [2] », afin de nous faire entendre que la pleine découverte de ces vérités étoit d'une autre saison et d'un autre siècle.

Encore donc que les Juifs eussent dans leurs Écritures quelques promesses des félicités éternelles, et que vers les temps du Messie, où elles devoient être déclarées, ils en parlassent beaucoup davantage, comme il paroît par les livres de la Sagesse et des Machabées ; toutefois cette vérité faisoit si peu un dogme universel de l'ancien peuple, que les Sadducéens, sans la reconnoître, non seulement étoient admis dans la synagogue, mais encore élevés au sacerdoce.

[1] Dan. xij, 2, 3.
[2] Ibid. 4.

C'est un des caractères du peuple nouveau, de poser pour fondement de la religion la foi de la vie future, et ce devoit être le fruit de la venue du Messie.

C'est pourquoi, non content de nous avoir dit qu'une vie éternellement bienheureuse étoit réservée aux enfants de Dieu, il nous a dit en quoi elle consistoit. La vie bienheureuse est d'être avec lui dans la gloire de Dieu son Père[1] : la vie bienheureuse est de voir la gloire qu'il a dans le sein du Père dès l'origine du monde : la vie bienheureuse est que Jésus-Christ soit en nous comme dans ses membres, et que l'amour éternel que le Père a pour son Fils s'étendant sur nous, il nous comble des mêmes dons : la vie bienheureuse, en un mot, est de connoître le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'il a envoyé ; mais le connoître de cette manière qui s'appelle la claire vue, la vue face à face[2] et à découvert, la vue qui réforme en nous et y achève l'image de Dieu, selon ce que dit saint Jean : « Que nous lui serons

[1] Joan. xvij.

[2] 1 Cor. xiij, 9, 12.

« semblables, parceque nous le verrons tel « qu'il est [1]. »

Cette vue sera suivie d'un amour immense, d'une joie inexplicable, et d'un triomphe sans fin. Un alleluia éternel, et un amen éternel, dont on entend retentir la céleste Jérusalem [2], font voir toutes les misères bannies, et tous les désirs satisfaits; il n'y a plus qu'à louer la bonté divine.

Avec de si nouvelles récompenses, il falloit que Jésus-Christ proposât aussi de nouvelles idées de vertu, des pratiques plus parfaites et plus épurées. La fin de la religion, l'âme des vertus, et l'abrégé de la loi, c'est la charité. Mais jusqu'à Jésus-Christ on peut dire que la perfection et les effets de cette vertu n'étoient pas entièrement connus. C'est Jésus-Christ proprement qui nous apprend à nous contenter de Dieu seul. Pour établir le règne de la charité, et nous en découvrir tous les devoirs, il nous propose l'amour de Dieu, jusqu'à nous haïr nous-mêmes, et persécuter sans relâche le principe de corruption que nous avons tous dans

[1] Joan. j, ep. 3.

[2] Apoc. vij, 12; xix, 1, 2, 3, 4, 5, 6.

le cœur : il nous propose l'amour du prochain, jusqu'à étendre sur tous les hommes cette inclination bienfaisante, sans en excepter nos persécuteurs : il nous propose la modération des désirs sensuels, jusqu'à retrancher tout-à-fait nos propres membres, c'est-à-dire ce qui tient le plus vivement et le plus intimement à notre cœur : il nous propose la soumission aux ordres de Dieu, jusqu'à nous réjouir des souffrances qu'il nous envoie : il nous propose l'humilité, jusqu'à aimer les opprobres pour la gloire de Dieu, et à croire que nulle injure ne nous peut mettre si bas devant les hommes, que nous ne soyons encore plus bas devant Dieu par nos péchés.

Sur ce fondement de la charité, il perfectionne tous les états de la vie humaine. C'est par-là que le mariage est réduit à sa forme primitive : l'amour conjugal n'est plus partagé : une si sainte société n'a plus de fin que celle de la vie ; et les enfants ne voient plus chasser leur mère pour mettre à sa place une marâtre. Le célibat est montré comme une imitation de la vie des anges, uniquement occupée de Dieu et des chastes délices

de son amour. Les supérieurs apprennent qu'ils sont serviteurs des autres, et dévoués à leur bien. Les inférieurs reconnoissent l'ordre de Dieu dans les puissances légitimes, lors même qu'elles abusent de leur autorité : cette pensée adoucit les peines de la sujétion; et, sous des maîtres fâcheux, l'obéissance n'est plus fâcheuse au vrai chrétien.

A ces préceptes il joint des conseils de perfection éminente : renoncer à tout plaisir; vivre dans le corps comme si on étoit sans corps; quitter tout; donner tout aux pauvres, pour ne posséder que Dieu seul; vivre de peu, et presque de rien, et attendre ce peu de la Providence divine.

Mais la loi la plus propre à l'évangile est celle de porter sa croix. La croix est la vraie épreuve de la foi, le vrai fondement de l'espérance, le parfait épurement de la charité, en un mot le chemin du ciel. Jésus-Christ est mort à la croix; il a porté sa croix toute sa vie; c'est à la croix qu'il veut qu'on le suive; et il met la vie éternelle à ce prix. Le premier à qui il promet en particulier le repos du siècle futur est un compagnon de sa croix : Tu seras, lui dit-il, aujourd'hui avec moi en

paradis [1]. Aussitôt qu'il fut à la croix, le voile qui couvroit le sanctuaire fut déchiré de haut en bas, et le ciel fut ouvert aux ames saintes. C'est au sortir de la croix et des horreurs de son supplice, qu'il parut à ses apôtres, glorieux et vainqueur de la mort, afin qu'ils comprissent que c'est par la croix qu'il devoit entrer dans sa gloire, et qu'il ne montroit point d'autre voie à ses enfants.

Ainsi fut donnée au monde, en la personne de Jésus-Christ, l'image d'une vertu accomplie, qui n'a rien et n'attend rien sur la terre, que les hommes ne récompensent que par de continuelles persécutions, qui ne cesse de leur faire du bien, et à qui ses propres bienfaits attirent le dernier supplice. Jésus-Christ meurt sans trouver ni reconnoissance dans ceux qu'il oblige, ni fidélité dans ses amis, ni équité dans ses juges. Son innocence, quoique reconnue, ne le sauve pas; son Père même, en qui seul il avoit mis son espérance, retire toutes les marques de sa protection : le juste est livré à ses ennemis, et il meurt abandonné de Dieu et des hommes.

[1] Luc. xxiij, 43.

Mais il falloit faire voir à l'homme de bien que dans les plus grandes extrémités il n'a besoin ni d'aucune consolation humaine, ni même d'aucune marque sensible du secours divin. Qu'il aime seulement et qu'il se confie, assuré que Dieu pense à lui sans lui en donner aucune marque, et qu'une éternelle félicité lui est réservée.

Le plus sage des philosophes[1], en cherchant l'idée de la vertu, a trouvé que comme de tous les méchants celui-là seroit le plus méchant qui sauroit si bien couvrir sa malice qu'il passât pour homme de bien, et jouît par ce moyen de tout le crédit que peut donner la vertu ; ainsi le plus vertueux devoit être, sans difficulté, celui à qui sa vertu attire, par sa perfection, la jalousie de tous les hommes, en sorte qu'il n'ait pour lui que sa conscience, et qu'il se voie exposé à toutes sortes d'injures, jusqu'à être mis sur la croix, sans que sa vertu lui puisse donner ce foible secours de l'exempter d'un tel supplice. Ne semble-t-il pas que Dieu n'ait mis cette merveilleuse idée de vertu dans l'esprit

[1] Socr. apud Plat. dial. ij de rep.

d'un philosophe, que pour la rendre effective en la personne de son fils, et faire voir que le juste a une autre gloire, un autre repos, enfin un autre bonheur que celui qu'on peut avoir sur la terre ?

Établir cette vérité, et la montrer accomplie si visiblement en soi-même, aux dépens de sa propre vie, c'étoit le plus grand ouvrage que pût faire un homme; et Dieu l'a trouvé si grand, qu'il l'a réservé à ce Messie tant promis, à cet homme qu'il a fait la même personne avec son fils unique.

En effet, que pouvoit-on réserver de plus grand à un Dieu venant sur la terre ? et qu'y pouvoit-il faire de plus digne de lui, que d'y montrer la vertu dans toute sa pureté, et le bonheur éternel où la conduisent les maux les plus extrêmes ?

Mais si nous venons à considérer ce qu'il y a de plus haut et de plus intime dans le mystère de la croix, quel esprit humain le pourra comprendre ? Là nous sont montrées des vertus que le seul Homme-Dieu pouvoit pratiquer. Quel autre pouvoit, comme lui, se mettre à la place de toutes les victimes anciennes, les abolir en leur substituant une

victime d'une dignité et d'un mérite infini, et faire que désormais il n'y eût plus que lui seul à offrir à Dieu? Tel est l'acte de religion que Jésus-Christ exerce à la croix. Le Père éternel pouvoit-il trouver, ou parmi les anges ou parmi les hommes, une obéissance égale à celle que lui rend son Fils bien-aimé, lorsque rien ne lui pouvant arracher la vie, il la donna volontairement pour lui complaire?

Que dirai-je de la parfaite union de tous ses désirs avec la divine volonté, et de l'amour par lequel il se tient uni « à Dieu, qui « étoit en lui, se réconciliant le monde[1]? » Dans cette union incompréhensible, il embrasse tout le genre humain; il pacifie le ciel et la terre; il se plonge avec une ardeur immense dans ce déluge de sang où il devoit être baptisé avec tous les siens, et fait sortir de ses plaies le feu de l'amour divin qui devoit embraser toute la terre[2].

Mais voici ce qui passe toute intelligence, la justice pratiquée par ce Dieu-homme, qui se laisse condamner par le monde, afin que

[1] 2 Cor. v, 19.

[2] Luc xij, 49, 50.

le monde demeure éternellement condamné par l'énorme iniquité de ce jugement. « Maintenant le monde est jugé, et le prince de « ce monde va être chassé [1] », comme le prononce Jésus-Christ lui-même. L'enfer, qui avoit subjugué le monde, le va perdre : en attaquant l'innocent, il sera contraint de lâcher les coupables qu'il tenoit captifs : la malheureuse obligation par laquelle nous étions livrés aux anges rebelles est anéantie ; Jésus-Christ l'a attachée à sa croix [2], pour y être effacée de son sang : l'enfer dépouillé gémit : la croix est un lieu de triomphe à notre Sauveur, et les puissances ennemies suivent en tremblant le char du vainqueur.

Mais un plus grand triomphe paroît à nos yeux : la justice divine est elle-même vaincue ; le pécheur, qui lui étoit dû comme sa victime, est arraché de ses mains ; il a trouvé une caution capable de payer pour lui un prix infini. Jésus-Christ s'unit éternellement les élus pour qui il se donne ; ils sont ses membres et son corps : le Père éternel ne les peut plus regarder qu'en leur chef ; ainsi il

[1] Joan. xij, 31.

[2] Col. ij, 13, 14, 15.

étend sur eux l'amour infini qu'il a pour son fils. C'est son fils lui-même qui le lui demande : il ne veut pas être séparé des hommes qu'il a rachetés : « O mon père ! je veux, « dit-il, qu'ils soient avec moi [1] » ; ils seront remplis de mon esprit ; ils jouiront de ma gloire ; ils partageront avec moi jusqu'à mon trône [2].

Après un si grand bienfait, il n'y a plus que des cris de joie qui puissent exprimer nos reconnoissances. « O merveille (s'écrie un « grand philosophe et un grand martyr [3]) ! ô « échange incompréhensible, et surprenant « artifice de la sagesse divine ! » Un seul est frappé, et tous sont délivrés. Dieu frappe son fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son fils innocent. « Le juste paie ce qu'il ne doit pas, et ac- « quitte les pécheurs de ce qu'ils doivent : « car qu'est-ce qui pouvoit mieux couvrir « nos péchés que sa justice ? Comment pou- « voit être mieux expiée la rébellion des

[1] Joan. xvij, 24, 25, 26.

[2] Apoc. iij, 21.

[3] Just. epist. ad Diognet.

« serviteurs que par l'obéissance du fils ? « L'iniquité de plusieurs est cachée dans un « seul juste, et la justice d'un seul fait que « plusieurs sont justifiés. »

A quoi donc ne devons-nous pas prétendre ! « Celui qui nous a aimés, étant pé- « cheurs, jusqu'à donner sa vie pour nous, « que nous refusera-t-il après qu'il nous a « réconciliés et justifiés par son sang[1] ? » Tout est à nous par Jésus-Christ; la grace, la sainteté, la vie, la gloire, la béatitude : le royaume du fils de Dieu est notre héritage; il n'y a rien au-dessus de nous, pourvu seulement que nous ne nous ravilissions pas nous-mêmes.

Pendant que Jésus-Christ comble nos désirs et surpasse nos espérances, il consomme l'œuvre de Dieu, commencée sous les patriarches et dans la loi de Moïse.

Alors Dieu vouloit se faire connoître par des expériences sensibles : il se montroit magnifique en promesses temporelles, bon en comblant ses enfants des biens qui flattent les sens, puissant en les délivrant des mains

[1] Rom. v, 6, 7, 8, 9, 10.

de leurs ennemis, fidèle en les amenant dans la terre promise à leurs pères, juste par les récompenses et les châtiments qu'il leur envoyoit manifestement selon leurs œuvres.

Toutes ces merveilles préparoient les voies aux vérités que Jésus-Christ venoit enseigner. Si Dieu est bon jusqu'à nous donner ce que demandent nos sens, combien plutôt nous donnera-t-il ce que demande notre esprit fait à son image! S'il est si tendre et si bienfaisant envers ses enfants, renfermera-t-il son amour et ses libéralités dans ce peu d'années qui composent notre vie? ne donnera-t-il à ceux qu'il aime qu'une ombre de félicité, et qu'une terre fertile en grains et en huile? n'y aura-t-il point un pays où il répande avec abondance les biens véritables?

Il y en aura un sans doute, et Jésus-Christ nous le vient montrer. Car enfin le Tout-Puissant n'auroit fait que des ouvrages peu dignes de lui, si toute sa magnificence ne se terminoit qu'à des grandeurs exposées à nos sens infirmes. Tout ce qui n'est pas éternel ne répond ni à la majesté d'un Dieu éternel, ni aux espérances de l'homme à qui il a fait connoître son éternité; et cette immuable

fidélité qu'il garde à ses serviteurs n'aura jamais un objet qui lui soit proportionné, jusqu'à ce qu'elle s'étende à quelque chose d'immortel et de permanent.

Il falloit donc qu'à la fin Jésus-Christ nous ouvrît les cieux pour y découvrir à notre foi cette cité permanente où nous devons être recueillis après cette vie [1]. Il nous fait voir que si Dieu prend pour son titre éternel le nom de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, c'est à cause que ces saints hommes sont toujours vivants devant lui. Dieu n'est pas le Dieu des morts [2] : il n'est pas digne de lui de ne faire, comme les hommes, qu'accompagner ses amis jusqu'au tombeau, sans leur laisser au-delà aucune espérance; et ce lui seroit une honte de se dire avec tant de force le Dieu d'Abraham, s'il n'avoit fondé dans le ciel une cité éternelle où Abraham et ses enfants pussent vivre heureux.

C'est ainsi que les vérités de la vie future nous sont développées par Jésus-Christ. Il nous les montre, même dans la loi : la vraie

[1] Heb. xj, 8, 9, 10, 13, 14, 15, 16.
[2] Matth. xxij, 32. Luc. xx, 38.

terre promise, c'est le royaume céleste [1]. C'est après cette bienheureuse patrie que soupiroient Abraham, Isaac et Jacob : la Palestine ne méritoit pas de terminer tous leurs vœux, ni d'être le seul objet d'une si longue attente de nos pères.

L'Égypte d'où il faut sortir, le désert où il faut passer, la Babylone dont il faut rompre les prisons pour entrer ou pour retourner à notre patrie, c'est le monde avec ses plaisirs et ses vanités : c'est là que nous sommes vraiment captifs et errants, séduits par le péché et ses convoitises : il nous faut secouer ce joug pour trouver dans Jérusalem, et dans la cité de notre Dieu, la liberté véritable, et un sanctuaire non fait de main d'homme [2], où la gloire du Dieu d'Israël nous apparoisse.

Par cette doctrine de Jésus-Christ le secret de Dieu nous est découvert, la loi est toute spirituelle, ses promesses nous introduisent à celles de l'évangile et y servent de fondement. Une même lumière nous paroît par-tout : elle se lève sous les patriarches; sous Moïse et sous les prophètes elle s'ac-

[1] Heb. xj, 14, 15, 16.

[1] 2 Cor. v, 1.

croît ; Jésus-Christ, plus grand que les patriarches, plus autorisé que Moïse, plus éclairé que tous les prophètes, nous la montre dans sa plénitude.

A ce Christ, à cet Homme-Dieu, à cet homme qui tient sur la terre, comme parle saint Augustin, la place de la vérité, et la fait voir personnellement résidente au milieu de nous; à lui, dis-je, étoit réservé de nous montrer toute vérité, c'est-à-dire celle des mystères, celle des vertus, et celle des récompenses que Dieu a destinées à ceux qu'il aime.

C'étoient de telles grandeurs que les Juifs devoient chercher en leur Messie. Il n'y a rien de si grand que de porter en soi-même et de découvrir aux hommes la vérité toute entière qui les nourrit, qui les dirige, et qui épure leurs yeux jusqu'à les rendre capables de voir Dieu.

Dans le temps que la vérité devoit être montrée aux hommes avec cette plénitude, il étoit aussi ordonné qu'elle seroit annoncée par toute la terre, et dans tous les temps. Dieu n'a donné a Moïse qu'un seul peuple, et un temps déterminé : tous les siècles, et

tous les peuples du monde, sont donnés à Jésus-Christ : il a ses élus par-tout; et son église, répandue dans tout l'univers, ne cessera jamais de les enfanter. « Allez, dit-il, « enseignez toutes les nations, les baptisant « au nom du Père, et du Fils, et du Saint-« Esprit, et leur apprenant à garder tout ce « que je vous ai commandé : et voilà je suis « avec vous jusqu'à la fin des siècles [1]. »

[1] Matth. xxviij, 19, 20.

VARIANTES.

PAGE 17, ligne 3, après ces mots : *paru dans le monde*, Ajoutez : L'homme a la taille droite, la tête élevée, les regards tournés vers le ciel : et cette conformation qui lui est particulière lui montre son origine et le lieu où il doit tendre.

Cette attention particulière, etc.

Page 21, ligne 10, après ces mots : *l'envelopper dans sa perte*, Ajoutez : Les créatures spirituelles avoient, comme Dieu même, des moyens sensibles pour communiquer avec l'homme qui leur étoit semblable dans sa partie principale. Les mauvais esprits dont Dieu vouloit se servir pour éprouver la fidélité du genre humain n'avoient pas perdu le moyen d'entretenir ce commerce avec notre nature, non plus qu'un certain empire qui leur avoit été donné d'abord sur la créature corporelle. Le démon usa de ce pouvoir contre nos premiers parents, et Dieu permit qu'il leur parlât en la forme d'un serpent, comme la plus convenable à représenter la malignité avec le supplice de cet esprit malfaisant, ainsi qu'on le verra dans la

suite. Il ne craint point de leur faire horreur sous cette figure. Tous les animaux avoient été amenés également aux pieds d'Adam pour en recevoir un nom convenable, et reconnoître le souverain que Dieu leur avoit donné [1]. Ainsi aucun des animaux ne causoit de l'horreur à l'homme, parceque, dans l'état où il étoit, aucun ne lui pouvoit nuire. *Écoutons, etc.*

Page 25, ligne 16, après ces mots : *un objet plus agréable*, Ajoutez : En nous découvrant notre délivrance future dès le jour de notre perte. *Sous la figure, etc.*

Ibid. ligne 20, après ces mots : *Dieu fait voir à Ève notre mère*, Effacez le reste de cet article jusqu'à l'alinéa, et mettez à la place : Le caractère odieux et tout ensemble le juste supplice de son ennemi vaincu. Le serpent devroit être le plus haï des animaux, comme le démon est la plus maudite de toutes les créatures. Comme le serpent rampe sur sa poitrine, le démon, justement précipité du ciel où il avoit été créé, ne se peut plus relever. La terre dont il est dit que le serpent se nourrit signifie les basses pensées que le démon nous inspire : lui-même il ne pense rien que de bas, puisque toutes ses pensées ne sont que péché. Dans l'inimitié éternelle entre toute la race humaine et le démon, nous apprenons que la

[1] Gen. II, 19, 20.

victoire nous sera donnée, puisqu'en nous y montre une semence bénite par laquelle notre vainqueur devoit avoir la tête écrasée, c'est-à-dire son orgueil domté, et son empire abattu par toute la terre.

Cette semence bénite, etc.

Page 26, ligne 5, après ces mots: *mais du Saint-Esprit,* Ajoutez : C'étoit donc par ce divin germe, ou par la femme qui le produiroit, selon les diverses leçons de ce passage, que la perte du genre humain devoit être réparée, et la puissance ôtée au prince du monde, qui ne trouve rien du sien en Jésus-Christ. [1]

Mais avant que de nous donner, etc.

Page 27, ligne 14, après ces mots : *qu'ils sont faits pour lui*, Effacez le reste de cet article jusqu'à l'alinéa, et mettez à la place : Et qu'il s'en serve pour la gloire de leur Créateur.

Il fait plus : comme s'il se repentoit d'avoir exercé sur le genre humain une justice si rigoureuse, il promet solennellement de n'envoyer jamais le déluge pour inonder toute la terre [2] : et il daigna faire ce traité non seulement avec *les hommes*, mais encore *avec tous les animaux tant de la terre que de l'air*, pour montrer que sa providence s'étend sur tout ce qui a vie. L'arc-en-ciel parut alors :

[1] Joan. XIV, 30.

[2] Gen. IX, 10, etc.

Dieu en choisit les couleurs si douces et si agréablement diversifiées sur un nuage rempli d'une bénigne rosée plutôt que d'une pluie incommode, pour être un témoin éternel que les pluies qu'il enverroit dorénavant ne feroient jamais d'inondation universelle. Depuis ce temps l'arc-en-ciel paroît dans les célestes visions comme un des principaux ornements du trône de Dieu [1], et y porte une impression de ses miséricordes.

Le monde se renouvelle, etc.

Page 30, ligne 21, après ces mots : *de se tuer les uns les autres*, Ajoutez :

Cent ans ou environ après le déluge, Dieu frappa le genre humain d'un autre fléau par la division des langues. Dans la dispersion qui se devoit faire de la famille de Noé par toute la terre habitable, c'étoit encore un lien de la société, que la langue qu'avoient parlé les premiers hommes, et qu'Adam avoit apprise à ses enfants, demeurât commune. Mais ce reste de l'ancienne concorde périt à la tour de Babel : soit que les enfants d'Adam, toujours incrédules, n'eussent pas donné assez de croyance à la promesse de Dieu qui les avoit assuré qu'on ne verroit plus de déluge, et qu'ils se soient préparé un refuge contre un semblable accident dans la solidité et dans la hauteur de

[1] Ezech I, 28. Apol. IV, 3.

ce superbe édifice, ou qu'ils n'aient eu pour objet que de rendre leur nom immortel par ce grand ouvrage avant que de se séparer, ainsi qu'il est marqué dans la Genese [1], Dieu ne leur permit pas de le porter, comme ils l'espéroient, jusqu'aux nues, ni de menacer pour ainsi dire le ciel par l'élévation de ce hardi bâtiment, et il mit la confusion parmi eux, en leur faisant oublier leur premier langage. Là donc ils commencèrent à se diviser en langues et en nations. Le nom de Babel, qui signifie confusion, demeura à la tour, en témoignage de ce désordre, et pour être un monument éternel au genre humain, que l'orgueil est la source de la division et du trouble parmi les hommes.

Voilà les commencements du monde, etc.

Page 45, ligne 3, après ces mots, *à qui il donna le nom d'Israël*, Ajoutez :

La préférence de Jacob fut marquée par la solennelle bénédiction qu'il reçut d'Isaac, par surprise en apparence, mais en effet par une expresse disposition de la sagesse divine. Cette action prophétique et mystérieuse avoit été préparée par un oracle dès le temps que Rébecca, mere d'Esaü et de Jacob, les portoit tous deux dans son sein. Car cette pieuse femme, troublée du combat qu'elle sentoit entre ses

[1] Gen. xj, 4, 7.

enfants dans ses entrailles, consulta Dieu, de qui elle reçut cette réponse : Vous portez deux peuples dans votre sein, et l'aîné sera assujetti au plus jeune [1]. En exécution de cet oracle, Jacob avoit reçu de son frère la cession de son droit d'aînesse confirmée par serment, et Isaac en le bénissant ne fit que le mettre en possession de ce droit que le ciel lui-même lui avoit donné. La préférence des Israélites enfants de Jacob sur les Iduméens enfants d'Ésaü est prédite par cette action, qui marque aussi la préférence future des Gentils nouvellement appelés à l'alliance par Jésus-Christ au-dessus de l'ancien peuple.

Jacob eut douze enfants, etc.

Page 66, ligne 5, après ces mots : *sanctifier tout l'univers* ? Effacez depuis ces mots : *Jusqu'à lui*, qui commencent l'article, jusques et y compris le mot *Messie* de la ligne 10, et mettez :

Le Christ devoit être le premier qui formeroit un peuple nouveau, et à qui il dit aussi : « Je vous « donne un nouveau commandement [2] »; et encore : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements [3] »; et encore plus expressément : « Il a été dit aux

[1] Gen. XXV, 22, 23, 32.

[2] Joan, xiij, 34.

[3] Ibid. xiv, 15.

« anciens : Vous ne tuerez pas [1], et moi je vous dis » ; et le reste de même style et de même force.

Le voilà donc ce nouveau prophète semblable à Moïse et auteur d'une loi nouvelle, dont Moïse dit aussi en nous annonçant sa venue : « Écoutez-le [2] » : et c'est pour accomplir cette promesse, que Dieu envoyant son fils fait lui-même retentir d'en-haut comme un tonnerre cette voix divine : « Celui-ci est « mon fils bien aimé dans lequel j'ai mis ma com- « plaisance : écoutez-le [3]. »

C'étoit le même prophète et le même Christ que Moïse avoit figuré dans le serpent d'airain qu'il érigea dans le désert. La morsure de l'ancien serpent, qui avoit répandu dans tout le genre humain le venin dont nous périssons tous, devoit être guérie en le regardant, c'est-à-dire en croyant en lui, comme il l'explique lui-même. Mais pourquoi rappeler ici le serpent d'airain seulement ? toute la loi de Moïse, tous ses sacrifices, le souverain pontife qu'il établit avec tant de mystérieuses cérémonies, son entrée dans le sanctuaire, en un mot tous les sacrés rits de la religion Judaïque, où tout étoit purifié par le sang, l'agneau même qu'on immoloit à la solennité

[1] Matth. v, 21, et seqq.

[2] Deut. xviij, 15.

[3] Matth. xvij, 5. Marc. ix, 6. Luc. ix, 35. 2 Petr. 1, 17.

principale, c'est-à-dire à celle de pâque, en mémoire de la délivrance du peuple ; tout cela ne signifioit autre chose que le Christ sauveur par son sang de tout le peuple de Dieu.

Jusqu'à ce qu'il fût venu, Moïse devoit être lu dans toutes les assemblées comme l'unique législateur: aussi voyons-nous jusqu'à sa venue que *le peuple dans tous les temps et dans toutes les difficultés, etc.*

Page 71, ligne 12, après ces mots : *parmi les hommes*, Ajoutez :

Tous les prophètes qui ont suivi dans l'ancienne loi, et tout ce qu'il y a eu d'écrivains sacrés ont tenu à gloire d'être ses disciples. En effet il parle en maître: on remarque dans ses écrits un caractère tout particulier, et je ne sais quoi d'original qu'on ne trouve en nul autre écrit : il y a dans sa simplicité un sublime si majestueux, que rien ne le peut égaler, et si en entendant les autres prophètes on croit entendre des hommes inspirés de Dieu, c'est, pour ainsi dire, Dieu même en personne qu'on croit entendre dans la voix et dans les écrits de Moïse.

On tient qu'il a écrit, etc.

Page 73, ligne 17, après ces mots : *qu'il en étoit exclus par*, Au lieu de ces mots : *Un péché qui, tout léger qu'il paroît, mérita d'être châtié*, Mettez : Une incrédulité qui, toute légère qu'elle paroissoit, mérita d'être châtiée *si sévèrement, etc.*

Page 99, ligne 11, après ces mots : *persistoit hautement dans la loi de Dieu avec eux et avec*, Ajoutez : les pieux sacrificateurs, qui persistoient dans les observances que leurs prédécesseurs, à remonter jusqu'à Aaron, leur avoient laissées. Dans les règnes les plus impies, tels que furent ceux d'Achaz et de Manassès, Isaïe et les autres prophètes ne se plaignoient pas qu'on eût interrompu l'usage de la circoncision, qui étoit le sceau de l'alliance, et dans laquelle étoit renfermée, selon la doctrine de saint Paul, toute l'observance de la loi. On ne voit pas non plus que les sabbats et les autres fêtes fussent abolis : et si Achaz ferma durant quelque temps la porte du temple [1], et qu'il y ait quelque interruption dans les sacrifices, c'étoit une violence qui ne fermoit pas pour cela la bouche de ceux qui louoient et confessoient publiquement le nom de Dieu [2] ; car Dieu n'a jamais permis que cette voix fût éteinte parmi son peuple : et quand Aman entreprit de détruire l'héritage du Seigneur, changer ses promesses et faire cesser ses louanges, on sait ce que Dieu fit pour l'empêcher. Sa puissance ne parut pas moins lorsqu'Antiochus voulut abolir la religion. Que ne dirent point les prophètes à Achaz et à Manassès pour soutenir la vérité de la religion et la pureté du

[1] 2 Paral. xxviij, 24.

[2] Esth. xiv, 10.

culte? « Les paroles des voyants qui leur parloient « au nom du Dieu d'Israël étoient écrites », comme remarque le texte sacré, « dans l'histoire de ces « rois [1]. » Si Manassès en fut touché, s'il fit pénitence, on ne peut douter que leur doctrine ne tînt un grand nombre de fidèles dans l'obéissance de la loi; et le bon parti étoit si fort, que, dans le jugement qu'on portoit des rois après leur mort, on déclara ces rois impies indignes du sépulcre de David et de leurs pieux prédécesseurs. Car encore qu'il soit écrit qu'Achaz fût enterré dans la cité de David, l'Écriture marque expressément « qu'on ne le reçut pas dans « le sépulcre des rois d'Israël [2]. » On n'excepta pas Manassès de la rigueur de ce jugement, encore qu'il eût fait pénitence, pour laisser un monument éternel de l'horreur qu'on avoit eue de sa conduite. Et afin qu'on ne pense pas que la multitude de ceux qui adhéroient publiquement au culte de Dieu avec les prophètes fût destitué de la succession légitime de ses pasteurs ordinaires, Ézéchiel marque expressément en deux endroits : les sacrificateurs et les lévites enfants de Sadoc, dans les temps d'égaremen , avoient persisté dans l'observance des cérémonies du sanctuaire.

Cependant malgré les prophètes, etc.

[1] 2 Paral. xxxiij, 18.

[2] Ibid. xxviij, 27.

Page 119, ligne 23, après ces mots : *est révélé au prophète*, Ajoutez : Judas même combattra, dit-il, contre Jérusalem, c'est-à-dire *que Jérusalem, etc.*

Page 120, ligne 23, après ces mots : *le temps de ce changement est désigné par un caractère certain, et*, Ajoutez : Trois pasteurs, c'est-à-dire, selon le style ancien, trois princes dégradés en un même mois en marquent le commencement.

Les paroles du prophète sont précises : « J'ai « retranché, dit-il [1], trois pasteurs, c'est-à-dire « trois princes en un seul mois, et mon cœur « s'est resserré envers eux » (envers mon peuple) « parcequ'aussi ils ont varié envers moi, » et ne sont pas demeurés fermes dans mes préceptes; et j'ai dit : « Je ne serai plus votre pasteur ; je ne vous « gouvernerai plus » (avec cette application particulière que vous aviez toujours éprouvée). Je vous abandonnerai à vous-mêmes, à votre malheureuse destinée, à l'esprit de division qui se mettra parmi vous, sans prendre dorénavant aucun soin de détourner les maux qui vous menacent. « Ainsi ce qui « doit mourir ira à la mort; ce qui doit être retranché « sera retranché, et chacun dévorera la chair de son « prochain. » Voilà quel devoit être à la fin le sort des Juifs justement abandonnés de Dieu, et voilà en

[1] Zach. xj, 8.

termes précis le commencement de la décadence à la chute de ces trois princes. La suite nous fera voir que l'accomplissement de la prophétie n'a pas été moins manifeste.

Au milieu de tant de malheurs prédits si clairement par Zacharie, *paroît encore, etc.*

Page 127, ligne 1, après ces mots : *ces deux choses leur arriveroient*, Ajoutez : En voici les propres paroles : « En ces jours, dit le Seigneur, Dieu des « armées [1], je détruirai le nom des idoles dans toute « la terre sainte ; il ne s'en parlera plus : il n'y paroî- « tra non plus de faux prophètes ni d'esprit impur « pour les inspirer. Si quelqu'un se mêle de prophé- « tiser par son propre esprit, son père et sa mère lui « diront : Vous mourrez demain, parceque vous « avez menti au nom du Seigneur. » On peut voir dans le texte même le reste qui n'est pas moins fort. *Cette prophétie eut un manifeste accomplissement, etc.*

Page 129, ligne 10, après ces mots : *il cessa bientôt de les haïr*, Ajoutez : pour mieux dire il ne les haït jamais ; il ne vouloit que les ôter aux rois de Syrie ses ennemis. En effet, il ne les eût pas plus tôt soumis, qu'il les fit citoyens d'Alexandrie, capitale de son royaume, ou plutôt il leur confirma le droit qu'Alexandre, fondateur de cette ville, *leur y avoit déjà donné, etc.*

[1] Zach. xiij, 2, 3, etc.

Page 131, ligne 17, après ces mots : *de grands malheurs à tout le peuple*, Ajoutez : et à la ville sainte. Alors arriva ce que nous avons remarqué qu'avoit prédit Zacharie : Judas même combattit contre Jérusalem, et cette ville fut trahie par ses citoyens. *Antiochus l'illustre, etc.*

Page 135, ligne 15, après ces mots : *rendue au temps du Messie*, Ajoutez : quoique d'une manière plus mystérieuse et plus haute qu'on ne l'attendoit, *mit expressément, etc.*

Page 136, ligne 2, après ces mots : *qui lui avoit été assignée*, Ajoutez :

La religion judaïque eut un grand éclat, et reçut de nouvelles marques de la protection divine. Jérusalem, assiégée et réduite à l'extrémité par Antiochus Sidètes, roi de Syrie, fut délivrée de ce siège d'une manière admirable. Ce prince fut touché d'abord de voir un peuple affamé plus occupé de sa religion que de son malheur, et leur accorda une trève de sept jours en faveur de la semaine sacrée de la fête des tabernacles [1]. Loin d'inquiéter les assiégés durant ce saint temps, il leur envoyoit avec une magnificence royale des victimes pour les immoler dans leur temple, sans se mettre en peine que c'étoit en même

[1] Joseph. antiq. 13, 16. Plut. apopht. Diod. lib. 34 in excerptis Photii, p. 1150.

temps leur fournir des vivres dans leur extrême besoin. Selon la docte remarque des chronologistes [1], les Juifs venoient alors de célébrer leur année sabbatique où de repos, c'est-à-dire la septième année, où, comme parle Moïse [2], la terre qu'on ne semoit point devoit se reposer de son travail ordinaire. Tout manquoit dans la Judée, et le roi de Syrie pouvoit d'un seul coup perdre tout un peuple qu'on lui faisoit regarder comme toujours ennemi et toujours rebelle. Dieu, pour garantir ses enfants d'une perte si inévitable, n'envoya pas comme autrefois ses anges exterminateurs; mais ce qui n'est pas moins merveilleux, quoique d'une autre manière, il toucha le cœur du roi, qui, admirant la piété des Israélites, que nul péril n'avoit détournés des observances les plus incommodes de leur religion, leur accorda la vie et la paix. Les prophètes avoient prédit que ce ne seroit plus par des prodiges semblables à ceux des temps passés que Dieu sauveroit son peuple, mais par la conduite d'une providence plus douce, qui toutefois ne laisseroit pas d'être également efficace et à la longue aussi sensible. Par un effet de cette conduite, Jean Hircan, dont la valeur s'étoit signalée dans les armées d'Antiochus après la mort de ce prince, reprit l'empire de son pays.

[1] Jorn. t. 2, ad an. 474. p. 491. Usser. t. 2, ad an. 3870.

[2] Exod. xxiij, 10. Levit. xxv, 4.

En ce temps-là les Juifs s'agrandissent par des conquêtes considérables. *Ils soumettent Samarie, etc.*

Page 150 ligne 2, après ces mots : *le prophète n'a remarqué*, Lisez : le prophète a exprimé *ce qui faisoit, etc.*

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES DIVISIONS.

SECONDE PARTIE.

SUITE DE LA RELIGION.

I. La Création et les premiers temps. . . . . pag. 5
II. Abraham et les patriarches. 34
III. Moïse, la Loi écrite, et l'introduction du peuple dans la terre promise. 49
IV. David, Salomon, les Rois et les Prophètes. . . . 78
V. Les temps du second temple. 125
VI. Jésus-Christ et sa doctrine. 152
Variantes. 195

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libr
University o
Date Du

APR 05 '82

MAR 23 '82

a39003 001930857b

D 1826 V2

BOSSUET, JACQUES BENIG

DISCOURS SUR L. HISTOIR

U D' / OF OTTAWA

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 04 07 15 13 8